Gelbe Gewerkvereine

in

Frankreich

„Syndicats Jaunes“

Dissertation

zur

Erlangung der Doktorwürde

der

Hohen staatswirtschaftlichen Fakultät

der

Ludwig-Maximilians-Universität München

vorgelegt von

Karl Fessmann

aus Augsburg.

Berlin

Druck von Leonhard Simion Nf.

1914.

Gelbe Gewerkvereine

in

Frankreich

„Syndicats Jaunes“

Dissertation

zur

Erlangung der Doktorwürde

der

Hohen staatswirtschaftlichen Fakultät

der

Ludwig-Maximilians-Universität München

vorgelegt von

Karl Fessmann

aus Augsburg.

ACAD. MONACENSIS

Berlin

Druck von Leonhard Simion Nf.

1914.

Von der Fakultät angenommen auf Antrag des Referenten:
Herrn Kais. Unterstaatssekretär z. D. Prof. Dr. Georg Ritter von Mayr,
dzt. Rector magnificus.

Inhalt.

	Seite
Literaturangaben	V—VIII
Vorwort	IX—XI
Die Entwicklung der französischen Arbeiterbewegung 1789—1884	1— 12
Die Gewerkvereine nach 1884. Das Werden und Wesen der gelben Gewerkvereine	12— 54
1. Le Creusot, Montceau-les-Mines	13— 24
2. Die gelbe Bewegung in Nordfrankreich	24— 33
3. Die gelbe Bewegung in Paris. Lanoir	33— 43
4. Zentralisationsbestrebungen. Der erste gelbe Kongreß	43— 54
Die gelbe Bewegung unter Biétry (1902—1908 [1912])	54— 85
1. Biétry als Dissident, gelber Nationalverband und nationalsozialistische Partei	54— 60
2. Der Nationalverband der Gelben Frankreichs	61— 84
3. La Fédération syndicaliste des jaunes de France	84— 85
Die Überreste der gelben Bewegung	85—114
1. Le Parti du Travail	86— 92
2. La Fédération Typo-Lithographique indépendante	93
3. Ligue nationale d'Action pour la Défense des Intérêts du Travail et de l'Industrie	93— 95
4. La Liberté du Travail	95—101
5. La Fédération syndicale de l'industrie tourquennoise	101—103
6. La Fédération des syndicats indépendants de Lille	103—112
7. Die jüngsten Einigungsversuche	112—114
Schlußwort	114—119

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41548312_0155

Literatur.

1. Acht, Anton, „Der moderne französische Syndikalismus". Jena 1911, Fischer.
2. Albaret, A., „Le Secrétariat social Lillois". Lille 1909, impr. Morel.
3. Allembert, Jean, „Entre ouvriers". Paris 1910, Verlag der „Liberté du Travail".
4. „Almanach des Jaunes". Paris 1907, Jaune.
5. Auburtin, Fernand, „Frédéric Le Play d'après lui même". Paris 1906, Giard-Brière.
6. Béchaux, A., „L'Ecole de la paix sociale devant le socialisme". Paris 1901, Société d'économie sociale.
7. de Bellaigue, Henri, „Pour les jaunes". Paris 1905, Jaune.
8. Biétry, Pierre, „Leur socialisme". Paris, ohne Datum.
9. — „Le Socialisme et les jaunes". Paris 1906, Plon-Nouerit.
10. — „Les Jaunes de France et la question ouvrière". Paris 1906, Paclot.
11. — „L'Utopie socialiste". Paris 1906, Jaune.
12. — „La Séparation des écoles et de l'état". Paris 1910, Jaune.
13. — „Le Trépied". Paris 1911, Société française d'imprimerie.
14. Böhmert, Viktor, „Die Gewinnbeteiligung". Leipzig 1878.
15. — „Die Gewinnbeteiligung der Arbeitnehmer". Leipzig 1902, Böhmert.
16. de Bricourt, Paul, „Les Syndicats jaunes". L'Association catholique, 15. Januar und 15. Februar 1906.
17. — „Les Syndicats jaunes; Histoire, doctrine, critique". Paris, Jaune.
18. Cavalier, Auguste, „La Création d'un syndicat jaune". Les Conférences, 1. Mai 1901.
19. de Cassagnac, Paul, „Contribution à l'étude de la question sociale". Paris 1908, Jaune.
20. Challaye, F., „Syndicalisme révolutionnaire et syndicalisme réformiste". Paris 1909, Alcan.
21. Cheysson, Emile, „Frédéric Le Play". Paris 1896, Guillaumin.
22. Compte rendu officiel du premier congrès national des jaunes de France. Paris 1902, Verlag d. unabh. Arbeitsbörse.
23. Compte rendu des travaux du premier congrès économique et social. Paris 1910, Lethielleux.
24. Conseil fédéral de la Fédération syndicale de l'industrie Tourquennoise, „Chez les jaunes". Paris 1906, Plon-Nouerit.
25. de Curzon, Emm., „La Presse périodique et la méthode à propos de l'oeuvre de Le Play". Tours 1874, Mame.
26. Czulowsky, Félix, „La Transformation du salariat et du capitalisme". Paris 1910, Jouve.
27. Delaire, A., „Frédéric Le Play et la science sociale".
28. Delcourt-Haillot, „Les Revendications des mineurs". Paris, Comité de défense et de progrès social.
29. — „Le programme des mineurs jaunes". Paris 1902, Comité de défense et de progrès social.
30. — „Rouges et jaunes dans la dernière grève". Paris, Action populaire Nr. 7, Lecoffre.
31. Fagniez, Gustave, „Corporations et syndicats". Paris 1905, Lecoffre.
32. Félix, Pierre, „L'Utopie jaune". Paris 1908, Jouve.

33. Freese, Heinrich, „Die Gewinnbeteiligung der Angestellten". Gotha 1905, Perthes.
34. — „Fabrikantenglück". Leipzig 1910, Gimly.
35. — „Das konstitutionelle System im Fabrikbetriebe". Leipzig 1910, Gimly.
36. Gallian, E., „Ce que sont les jaunes". Paris 1907, Jaune.
37. Gasteiger, Michael, „Die gelben Gewerkschaften". München 1909, Sozialpol. Verlag.
38. Gauthier, Jean, „Le Clergé, les royalistes et les jaunes". Paris 1907, impr. spéciale d'édition.
39. Geoffroy, Auguste, „Les Camarades jaunes". Paris 1905, Taqui.
40. Ghilde, „Le Syndicalisme professionel". Paris 1912, Jouve.
41. Gide, Charles, „L'Actionnariat ouvrier". Paris 1910, Larose et Thenin.
42. Gilman-Katscher, „Die Teilung des Geschäftsgewinnes zwischen Unternehmer und Angestellten". Leipzig 1891.
43. Gilman, N. P., „Lohnfrage und Lohnformen". Leipzig 1906, Dietrich.
44. Gros, Maurice, „Etude du mouvement syndical ouvrier en France. Syndicats „Jaunes ou Indépendants". Paris 1905, Jouve.
45. Günther-Prévôt, „Die Wohlfahrtseinrichtungen der Arbeitgeber in Deutschland und Frankreich". Leipzig 1905, Duncker & Humblot.
46. „Guide social de l'Action populaire". Paris 1907, Lecoffre.
47. Japy, Gaston, „Cléricalisme, socialisme et réaction". Paris 1904, Jaune.
48. — „Intellectuels exploiteurs". Paris 1905, Jaune.
49. — „Réalités et utopies. Les idées jaunes". Paris 1906, Plon-Nouerit.
50. — „Cahiers des travailleurs". Montbeliard 1907.
51. Joos, „Die Gelben. Mit besonderer Berücksichtigung der Gelben Frankreichs". Köln 1907, Christl. Gewerkschaftsverlag.
52. Kulemann, W., „Die Berufsvereine". Jena 1908, Fischer; Bd. 4—6 erschienen 1913 Berlin, Simion Nf.
53. Lanoir, Paul, „Les Retraites ouvrières". Paris 1899, Giard-Brière.
54. — „Le droit à la grève". Paris, Juven.
55. Latour-Foß, Leontine, „Die Gelben Gewerkschaften in Frankreich". Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik, 3. Folge, Bd. 36.
56. Lebius, Rudolf, „Die gelbe Arbeiterbewegung". Berlin 1908, Reformverlag des Bundes.
57. — „Gelbe Gedanken". Berlin 1908, Bund.
58. Lecoq, Edouard, „Contre l'oligarchie". Paris, Jaune.
59. Lefranc, Marcel, „Les Syndicats indépendants du Creusot et de Montceau-les-Mines". Paris, Comité de progrès et de défense sociale. Broschüre Nr. 40.
60. — „La Grève de Montceau". Moulins 1901.
61. — „Les Syndicats jaunes". Les conférences, 20. September 1906.
62. Le Play, Frédéric, „Le Principe et les moyens du salut en France". Tours 1874, Mame.
63. — „But et plan de la question sociale". Tours 1879, Mame.
64. — „Les Ouvriers européens". Tours 1879, Mame.
65. — „L'Ecole de la paix sociale et sa doctrine". Tours 1881, Mame.
66. — „Programme de gouvernement et d'organisation sociale". Paris 1881, Société bibliographique.
67. — „La réforme sociale en France". Tours 1887, Mame.
68. Leroy-Beaulieu, Paul, „Le collectivisme". Paris 1909, Alcan.
69. Levasseur, E., „Histoire des classes ouvrières en France depuis 1789". Paris 1903, Rousseau.
70. — „Questions ouvrières et industrielles en France sous la troisième république". Paris 1907, Rousseau.
71. Lexis, W., „Gewerkvereine und Unternehmerverbände in Frankreich". Schriften des Vereins für Sozialpolitik 1879.
72. Louis, Paul, „Histoire du mouvement syndical en France", 1789—1910". Paris 1911, Alcan.
73. Mahaim, Ernest, „Les Syndicats professionnels". Brüssel 1892, Rosez.
74. Maire, Henri, „L'Organisation et la représentation des intérêts professionnels". Paris 1909, Jouve.
75. Martin Saint-Léon, Etienne, „Les anciennes corporations de métier et les syndicats professionnels". Paris 1899.
76. — „Le Compagnonnage". Paris 1901, Colin.
77. — „Histoire des corporations de métiers". Paris 1909, Alcan.
79. — „L'Organisation de l'avenir". Paris 1905, Vitte.

79. Merlin, R., „Le Contrat de travail, les salaires, la participation aux bénéfices". Paris 1909, Alcan.
80. Millerand, A., „Travail et travailleurs". Paris 1908, Fasquelle.
81. Comte de Mun, Albert, „Grèves, arbitrage et syndicat". Paris 1901, Comité. de défense et de progrès social.
82. Office du Travail (Finance), „Les associations ouvrières professionnelles". Paris 1899/1901, Imprimerie Nationale.
83. von der Osten, „Die Arbeiterversicherung in Frankreich". Schriften des Vereins für Sozialpolitik 1884, Leipzig, Duncker & Humblot.
84. Pawlowsky, A., „La Confédération Générale du Travail". Paris 1910, Alcan.
85. — „Les Syndicats jaunes". Paris 1911, Alcan.
86. Pelloutier, „Histoire des Bourses du Travail". Paris 1902, Schleicher.
87. Petitcollot, Maurice, „Les Syndicats ouvriers de l'industrie textile dans l'arrondissement de Lille". Lille 1907, Gutenberg.
88. Poizat, Alfred, „Ce qu'a fait Biétry". Paris 1907, Jaune.
89. Pouget, Emile, „Le Syndicat". (Bibliothèque syndicaliste Nr. 2.)
90. Préfecture de la Seine „Documents concernant la bourse du travail de Paris". Paris 1906.
91. Report of the proceedings of the National Free-Labour-Congress 1893.
92. de Ribbe, Charles, „Le Play d'après sa correspondance". Paris 1906, Lecoffre.
93. Richert, Jeanne, „Das Familienheim zu Guise". Groß-Lichterfelde 1910, Troschel.
94. Robert, Charles, „Biographie d'un homme utile" „Léclaire". Paris, Fischbacher.
95. de Rousiers, Paul, „Le Trade-Unionisme en Angleterre". Paris 1897, Colin.
96. Schellwien, R., „Die gelben Gewerkschaften". Jahrbuch für Nationalökonomie und Statistik III, 34.
97. Schollenberger, J., „Die Arbeiterfrage gelöst". Berlin 1910, Häring.
98. Secrétariat social Sillois, „Pourquoi nous sommes anticollectivistes?" Lille 1910. secrétariat social.
99. de Seilhac, Léon, „Coopération". Comité de défense et de progrès social Nr. 10.
100. — „Les Congrès ouvriers en France de 1876—1897". Paris 1899, Colin.
101. — Syndicats ouvriers, fédérations, bourses du travail". Paris 1902, Colin.
102. — „Les Congrès ouvriers en France" 1893—1906. Paris 1906, Lecoffre.
103. — „La Grève du tissage de Lille". Paris 1910, Rousseau.
104. Stiel, Wilhelm, „Die Gewinnbeteiligung der Arbeit". Dresden 1905, Böhmert.
105 Théophile (Abbé Brière), „Les Cahiers de l'ouvrier". Paris 1905, Jaune.
106. Turmann, Max, „Rouges et Jaunes". Paris 1902, La „Quinzaine".
107. — „Le Développement du catholicisme social". Paris, Alcan.
108. Union des syndicats du département de la Seine, „Rouges et Jaunes". Paris 1902, eigener Verlag.
109. Vanlaer, Maurice, „Problèmes sociaux". Lille 1911, Giard.
110. Warin, Robert, „Les Syndicats jaunes". Paris 1908, Jouve.

Periodische Zeitschriften.

Revue catholique et royaliste (besonders 20. August 1906).
La Réforme Sociale.
Les Conférences.
La Quinzaine.
Action populaire.
Annales de la jeunesse catholique.
Annales du Musée social.
Bulletin de l'office du travail.

Sozialistische Monatshefte
Soziale Praxis.
Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik.
Reichsarbeitsblatt.
Zentralblatt der christlichen Gewerkschaften (besonders Januar 1906).

Gelbe Zeitungen. (Frankreich).

1. L'Union ouvrière, April 1901—Ende 1903, herausgegeben von Lanoir, Paris.
2. L'Ouvrier indépendant, April 1902—August 1902, herausgegeben von Biétry, Paris.
3. Le Travailleur libre, Februar 1903—Ende 1903, herausgegeben von Biétry,Paris.
4. Le Jaune, Januar 1904—Dezember 1909, herausgegeben von Biétry, Paris.

5. La Voix française, Dezember 1909—September 1910, dann ab Mai 1911, herausgegeben von Biétry, Paris.
6. Le Travail associé, Organe officiel de la Fédération syndicaliste des Jaunes de France, seit 5. Dezember 1910, herausgegeben von Le Galle, Paris.
7. Le Serviteur, Bulletin officiel de l'Association „Le Genês", seit 1904, herausgegeben von Baronne de Veldegg, Paris.
8. Le Cri de la banque, Organe mensuel pour la défense des intérêts exclusivement professionnels des employés de banque et de bourse; seit 1909, herausgegeben von Combes, Paris.
9. Le petit Jaune, Organe mensuel des syndicats indépendants de Tourcoing. Erscheint seit 14. Mai 1901, herausgegeben von Deguesselle, Tourcoing.
10. Le Travailleur libre, seit 28. April 1901, erscheint nicht mehr, Valenciennes.
11. Le Travail libre, Organe des travailleurs indépendants Lillois, seit 1905, herausgegeben von Coutel, Lille.
12. Le Parti du Travail, Tribune mensuelle des syndicats et groupements professionels indépendants, seit 1906, herausgegeben von Vergoz, Paris.
13. La Fédération Typo-Lithographique indépendante, seit 1904 herausgegeben von Le Tarridec, Paris.
14. L'Indépendance ouvrière, Organe mensuel des syndicats indépendants de Lyon et du Sud-Est, erscheint seit 1904, herausgegeben von Biojou, Lyon.
15. La Paix sociale, Organe anticollectiviste, Syndicaliste, commercial, herausgegeben von Vergèse, Loos-Lez-Lille.
16. Le Jaune suisse, zugleich in deutscher Sprache „Gelbe Arbeiterzeitung" und in italienisch, herausgegeben von Raym. von Veldegg, zuerst Zürich, dann nur in deutscher Sprache in Stuttgart; es sind nur wenige Nummern erschienen.

(17.) L'Entente sociale, organe de la „Liberté du Travail", herausgegeben von Allembert, Paris.

Deutschland.

1. Gelbe Arbeiterzeitung, siehe oben, März 1906—Anfang 1908.
2. Der Bund, Organ des Gelben Arbeiterbundes, erscheint seit Dezember 1906, herausgegeben von R. Lebius, Berlin.
3. Die Wehr, Organ der gelben Arbeitervereine, seit 6. Juli 1907, herausgegeben von Offenbrunner, Augsburg.

Tagespresse.

1. L'Aurore, Paris.
2. La Croix, Paris.
3. L'Autorité (de Cassagnac), Paris.
4. Le Figaro, Paris.
5. La Guerre sociale (G. Hervé), Paris.
6. L'Humanité, Paris.
7. L'Impartial de Saône et Loire.
8. La Liberté, Paris.
9. Le Matin, Paris.
10. Le Petit Sou, Paris.
11. La Petite République, Paris.
12. La République, Paris.
13. Le Réveil du Nord, Lille.
14. Le Temps, Paris.
15. La Voix du Peuple, Paris.
16. L'Eclair, Paris.

Einige Artikel des Dr. Enrico Insabato, Bologna, in italienischen Zeitungen waren Verf. im Original nicht zugänglich.

In der deutschen Tagespresse finden sich Mitteilungen u. a. in der

1. Frankfurter Zeitung,
2. Vorwärts, Berlin.

Vorwort.

Meine Absicht, mich mit dem Entstehen der „Gelben Gewerkschaften" in Frankreich etwas eingehender zu beschäftigen, hat bei allen denen, die sich mit der französischen Arbeiterbewegung befassen, und die ich um Unterstützung bei meiner Arbeit bat, Erstaunen hervorgerufen. Einer der hervorragendsten Kenner französischer Gewerkschaften, Herr Léon de Seilhac vom Musée social in Paris, erklärte mir auf mein Befragen, daß er es nicht für der Mühe wert halte, sich mit dem Studium einer Bewegung zu befassen, die selbst zu Zeiten ihrer größten Erfolge einen kaum nennenswerten Einfluß auf die französische Arbeiterbewegung ausgeübt habe. Was mich veranlaßt hat, meine Absicht zur Ausführung zu bringen, war aber weniger das Interesse an den Erfolgen oder Mißerfolgen der gelben Arbeiterbewegung in Frankreich als solcher, als vielmehr das Interesse an der Feststellung von eigenartigen Bestrebungen auf dem Gebiete der Gewerkschaftsbewegung, die nicht nur in Frankreich, sondern auch in andern Ländern, besonders in Deutschland, eine Rolle spielten und heute noch spielen.

Und es erscheint im gegenwärtigen Zeitpunkt um so mehr gerechtfertigt, sich eingehend mit diesen französischen gelben Gewerkschaften zu beschäftigen, als das Verschwinden der ursprünglichen gelben Bewegung in Frankreich heute ein abschließendes Urteil über dieselbe zuläßt.

„Gelbe Gewerkschaften." Man hat sich bisher eigentlich wenig den Kopf darüber zerbrochen, woher diese merkwürdige Bezeichnung wohl stammen möge. Für die, die sich dafür interessierten, hatte man eine kleine Geschichte auf Lager:

„In Montceau-les-Mines (Saône et Loire) hatte im Jahre 1900 bei einem Bergarbeiterstreik eine Anzahl von Arbeitern ihren Führern die Gefolgschaft versagt und sich zu einem antisozialistischen Gewerkverein zusammengeschlossen. Am 5. August 1900 fand eine Generalversammlung im Café de la Mairie in Montceau statt. Die Gegner des neuen Vereins versammelten sich vor diesem Lokal und eröffneten ein Bombardement mit Steinen, dem sämtliche Fensterscheiben zum Opfer fielen. Um die Fenster wenigstens einigermaßen wieder in Stand zu setzen, verklebte der Wirt die Öffnungen mit gelbem Papier. Dies gab den Manifestanten Anlaß, das Haus spottweise ‚gelbes Haus' und den darin tagenden Gewerkverein ‚gelben Gewerkverein' zu nennen."

Soweit die Erzählung, wie wir sie in den meisten Schriften über die Gelben vorfinden.

Se non è vero, è ben trovato!

Eine andere Lesart schreibt das Aufkommen der Bezeichnung „gelb" den gelben Abzeichen der Mitglieder eines antisozialistischen Gewerkvereins in Le Creusot zu, wieder andere der gelben Farbe der Flugblätter dieses Vereins. Maurice Gros sucht in seiner Arbeit den Nachweis zu führen, daß man schon vor dem Vorfall in Montceau in Le Creusot von „Gelben" sprach, und führt dabei unter anderem folgendes aus:

„Eine kleine Gruppe von Arbeitern legte in Le Creusot den Grund zu einem toleranteren Gewerkverein und lud alsbald zu einer ersten Versammlung durch Plakate ein, die zum Teil gelb waren; die eingeladenen Arbeiter erschienen bei der Versammlung mit gelben Blumen im Knopfloch. Dieser Umstand gab dem Volksmund Anlaß, den Namen ‚gelbes Komitee' zu prägen. Die Bezeichnung ‚gelb' gefiel um so besser, als sie als Farbe dem Roten entgegengesetzt war und als sie die innersten Gedanken der Gegner der Gelben wiederspiegelte: gelb = Renegat, gelb = betrogener Ehemann, gelb = Feigling, gelb = Kranker, der nicht mehr lange zu leben hat. Kurz, die Roten fanden in diesem Wort alle die schmutzigen Beschimpfungen vereinigt, die sie tagtäglich ihren Feinden ins Gesicht schleuderten". [1])

Mit dieser Erklärung weist Gros, freilich unbewußt, auf die richtige Lösung der Frage hin. Die Gelben verdanken nicht, wie Gros und die andern annehmen, einem reinen Zufall ihren Namen; dieser läßt sich vielmehr höchst einfach aus der Farbensymbolik erklären: Syndikalisten werden in Frankreich ganz allgemein „Rote" genannt; was ist natürlicher, als daß man auch deren Gegner kurzerhand mit einer Farbe bezeichnen wollte? Bei den europäischen Völkern — im Gegensatz zum Orient — gilt nun die gelbe Farbe als Symbol einer schlechten Eigenschaft, bei uns in Deutschland als Symbol der Falschheit, in Frankreich, ganz allgemein ausgedrückt, als Farbe der Untreue oder, um mit Gros zu sprechen, als Farbe des Renegaten, des betrogenen Ehemanns, des Feiglings. Die Infamierung der gelben Farbe ist in Frankreich so allgemein, daß man es — um ein Beispiel anzuführen — als schwere Beleidigung empfinden würde, eine gelbe Blume als Geschenk zu bekommen. So können wir auch verstehen, daß die Syndikalisten in Le Creusot ihre Kameraden, die sie im Stiche gelassen, die ihrer Ansicht nach schnöden Verrat an der Arbeiterklasse begangen hatten, mit der Farbe bezeichneten, die Untreue, Feigheit, Verrat bedeutet, mit „Gelb" [2]).

Von Le Creusot, wo er entstanden ist, verbreitete sich dieser Name dann über ganz Frankreich und wurde schließlich von der sozialdemokratischen Presse nach Deutschland importiert. Bei uns waren es

---

[1]) Maurice Gros, Etude du mouvement syndical ouvrier en France, syndicats „jaunes ou indépendants", S. 125.

[2]) Eine analoge Bedeutung hat in Amerika „yellow". Gelb ist hier die Farbe einer Hundeart, einer Kreuzung zwischen dem Coyote und dem gewöhnlichen Hund, die sich durch ganz außergewöhnliche Feigheit auszeichnet. So wurde gelb gleichbedeutend mit feige. Wieder davon verschieden ist die Bedeutung von „gelb" in „gelber Presse", das ist der nach der ursprünglichen Farbe ihres Papiers so genannten Sensationspresse schlimmster Art.

zuerst die christlichen Gewerkschatten, die von sozialdemokratischer Seite — trotz aller Abwehr — als „Gelbe" bezeichnet wurden, bis 1906 der Name auf die neu entstandenen Werkvereine und nationalen Arbeitervereine, zurzeit geeint im „Hauptausschuß nationaler Arbeiterverbände", überging. In England wurden die Anhänger des mit Unterstützung von Arbeitgebern begründeten „nationalen freien Arbeitsbundes" (National Free Labour Association) Gelbe genannt[3]).

In Frankreich selbst hat sich die Bedeutung dieser Bezeichnung im Laufe der letzten zehn Jahre wesentlich geändert: Während man damals mit „gelb" die Anhänger eines antisozialistischen Gewerkvereins bezeichnete, ist „gelb" im derzeitigen Sprachgebrauch vollkommen gleichbedeutend mit Streikbrecher und „Fuchs".

Zum Schluß sei mir noch eine persönliche Bemerkung gestattet. Als ich mich entschloß, eine Geschichte der gelben Arbeiterbewegung in Frankreich zu schreiben, da war ich mir im vorhinein bewußt, daß ich bei dem Mangel an Material, besonders an objektivem Material, in erster Linie auf persönliche Erkundigungen angewiesen sein würde. Mit aufrichtiger Dankbarkeit möchte ich hier konstatieren, daß ich bei den Kreisen, die in Betracht kamen, sei es nun, daß ich brieflich um Aufschluß bat, oder sei es, daß ich persönlich vorstellig wurde, fast durchweg liebenswürdiges Entgegenkommen und weitgehende Unterstützung gefunden habe. Ganz besonderen Dank schulde ich den Herren vom Musée social in Paris, insbesondere Herrn Léon de Seilhac, délegué permanent du service industriel, die mir nicht nur die Benutzung von Bibliothek und Archiv ihrer Anstalt ermöglichten, sondern auch durch Erteilung von Aufschlüssen aller Art und durch Empfehlungen wertvolle Unterstützung zuteil werden ließen. Ebenso schulde ich Dank den Generalsekretären der Gewerkvereine, die mit wenigen Ausnahmen in entgegenkommender Weise mir reichliches Material zur Verfügung gestellt haben.

Der Mitwirkung aller dieser Herren verdanke ich die Möglichkeit, manches bisher unbekannte Material in vorliegender Arbeit zur Kenntnis zu bringen. Anspruch auf Vollständigkeit kann und will die Arbeit nicht machen, dies zu erreichen, dürfte auf diesem Gebiete wohl unmöglich sein.

---

[3]) Die Bezeichnung „gelb" für diesen Verband findet sich in erster Linie in der einschlägigen deutschen und französischen Literatur. Weniger gebräuchlich für Gewerkvereine ist die Bezeichnung „gelb" in Österreich und in der Schweiz. Der Vollständigkeit halber sei aber hier erwähnt, daß in der Schweiz mit „Gelb" einige wenige schweizerisch-nationale Gewerkvereine bezeichnet werden (im Gegensatz zu Deutschen, Franzosen und Italienern), während man in Österreich deutsch-nationale Gewerkvereine mit diesem Namen zu belegen pflegt.

Die Entwicklung der französischen Arbeiterbewegung. 1789—1884.

Unter dem siegreichen Einfluß physiokratischer Ideen hatte die konstituierende Versammlung in der denkwürdigen Nachtsitzung vom 4. August 1889 den Zünften den Todesstoß versetzt und die Freiheit der Arbeit proklamiert. Und mit den Zünften waren nach fast 500jährigem Bestehen die Arbeitergilden des ancien régime, confrérie und compagnonnage dem Untergang verfallen. Aus ihren Trümmern erstand in hartem Kampfe die Arbeiterorganisation der Gegenwart, der moderne Gewerkverein.

Am 21. August 1790 bestätigte die Nationalversammlung allen Bürgern freies Vereins- und Versammlungsrecht: „Die Bürger sind berechtigt, sich friedlich zu versammeln und unter sich freie Vereine zu gründen unter der Voraussetzung, daß sie die für alle Bürger gemeinsamen Gesetze dabei nicht außer Acht lassen."

Die Arbeiter machten von diesem Recht Gebrauch: Schneider, Perückenmacher, Hutmacher, Schuster, später auch [4]) Maurer, Buchdrucker und Zimmerleute schlossen sich zusammen und forderten eine geringe Erhöhung des Lohnes sowie die Festsetzung eines Minimallohns; sie richteten außerdem an die Pariser Stadtverwaltung das Ersuchen, zugunsten ihrer Forderungen bei den Arbeitgebern intervenieren zu wollen.

Die Arbeiter, die den neuen Organisationen ferngeblieben waren, wurden gezwungen, sich deren Anordnungen zu fügen; insbesondere suchte man sie zu veranlassen, bei keinem Unternehmer Arbeit zu nehmen, der die neuen Arbeitsbedingungen noch nicht anerkannt hatte, Arbeitswillige wurden mit Gewalt abgehalten, ihre Arbeitsstätte aufzusuchen [5]).

Dieses entschlossene Vorgehen der Organisationen der Arbeiter, die gewillt waren, auch ihrerseits die Gelegenheit zu einer Verbesserung ihrer Lage zu benützen und durch eine Koalition ihre Bedingungen dem Arbeitgeber aufzuzwingen, ihr Streben, eine staatliche Intervention zugunsten ihrer Forderungen herbeizuführen, dies alles mußte den Behörden als ein Eingriff in die Rechte anderer Bürger, als eine Einschränkung der Freiheit des Individuums erscheinen, und damit als eine Verletzung des obersten Grundsatzes jener Zeit, die von den Ideen eines extremen Individualismus beherrscht ward [6]).

---

[4]) Anfang 1791.

[5]) Moniteur, 29. April 1791. „Avis aux ouvriers."

[6]) Siehe die Erlasse der Pariser Stadtverwaltung im Moniteur vom 26. April und 4. Mai 1791, siehe auch Finance, Les associations ouvrières professionnelles, S. 5 ff.

Dazu kam wohl noch eine gewisse Furcht vor dieser Bewegung, die — sie hatte auch in der Provinz schon festen Fuß gefaßt [7]) — die Regierung ernstlich gefährden konnte. Eine Einschränkung der den Arbeitern gewährten Rechte schien im Interesse des Landes dringend geboten.

Schon am 14. Juni 1791 wurde der Nationalversammlung ein dementsprechender Gesetzesentwurf vorgelegt. Der Abgeordnete Le Chapelier, der die Vorlage zu begründen hatte, rechtfertigte die Strenge der vorgesehenen Maßnahmen einerseits mit der Tatsache, daß sich die Arbeiter einer offenkundigen Verletzung der Verfassung schuldig gemacht hätten [8]); anderseits weist er auf die große Gefahr hin, die eine Duldung dieser Organisationen für die öffentliche Ordnung bedeute. „Wir haben guten Grund zu glauben," so fährt der Berichterstatter fort, „daß der Gedanke an diese Vereinigungen seine Entstehung weniger dem Wunsch verdankt, den Lohn zu erhöhen, als vielmehr der geheimen Absicht, neue Unruhen zu schaffen." Er schließt seine Ausführungen mit den Worten: „Das Gesetz soll die Arbeiter daran hindern, sich zwecks Erlangung eines höheren Lohnes, die Unternehmer, sich zwecks Herabsetzung des Lohnes zu verbinden." Der Entwurf wurde von der Nationalversammlung ohne Diskussion angenommen, ebenso wie ein Zusatzantrag Le Chapeliers, zugunsten der Handelskammern eine Ausnahme von diesen Bestimmungen zuzulassen [9]). Gerade der neue Beschluß zugunsten der Handelskammern zeigt, daß es der gesetzgebenden Körperschaft weniger darum zu tun war, alle „Vereinigungen von Bürgern gleichen Standes und gleichen Berufes" [10]) zu untersagen, als vielmehr die der herrschenden Partei lästigen Arbeiterorganisationen aus der Welt zu schaffen. Dieselbe Bourgeoisie, die sich gegen die bevorrechtigten Stände, gegen Adel und Klerus erhoben, die eben noch mit Emphase die allgemeinen Menschenrechte verkündet hatte, die ging nun ihrerseits daran, die Klasse der Arbeiter, das Proletariat, seiner Rechte zu berauben und sich selbst mit allerlei Vorrechten auszustatten, aus Furcht, an den Errungenschaften der Revolution noch eine andere Klasse teilnehmen lassen zu müssen, eine Klasse, die schließlich die Zügel der Regierung ihrerseits an sich reißen könnte [11]).

Unter Konsulat und Kaiserreich wurde die Gesetzgebung in diesem koalitionsfeindlichen Sinne weitergeführt. Bis jetzt hatte man zwischen den Organisationen der Arbeitgeber und Arbeitnehmer — wenigstens nominell — keinen Unterschied gemacht; in der Begründung zum

---

[7]) z. B. Orleans.

[8]) Le Chapelier sagt unter anderem: „Ohne Zweifel müssen alle Bürger berechtigt sein, sich ansammeln zu dürfen. Dagegen darf man nicht zugeben, daß Bürger, die bestimmten Berufsarten angehören, sich zur Wahrung ihrer angeblichen gemeinsamen Interessen vereinigen. Es gibt keine Korporation innerhalb des Staates; es gilt nur das Interesse des einzelnen Individuums und das Interesse der Gesamtheit."

[9]) „Niemand will die Kaufleute daran hindern, daß sie gemeinschaftlich ihre Angelegenheiten besprechen." (Le Chapelier.)

[10]) Loi Le Chapelier Art. 1: „Die Unterdrückung aller Vereinigungen von Bürgern gleichen Standes und gleichen Berufes ist eine der hauptsächlichsten Grundlagen der französischen Verfassung."

[11]) Siehe Biétry in La Réforme sociale, 1. Januar 1907, S. 54: „Die Revolution hatte alle Privilegien der Bourgeoisie respektiert, die Korporationen der Ärzte, Notare, Advokaten gingen einer neuen Blütezeit entgegen; die Klassen, die allein von der Revolution betroffen worden sind, sind Geistlichkeit, Adel und Proletariat."

Gesetzentwurf stellt Le Chapelier beide Arten auf die gleiche Stufe, und für beide waren auch für den Fall der Zuwiderhandlung die gleichen Strafen vorgesehen. Ein Gesetz vom 12. (22.) April 1803, dessen Bestimmungen in den code pénal von 1810 übernommen wurden, bringt in dieser Hinsicht bemerkenswerte Änderungen. Art. 414 des code pénal sieht für den Arbeitgeber eine Geldstrafe oder eine ganz unerhebliche Freiheitsstrafe vor, wenn er einer Organisation angehört, die die Tendenz hat, „ungerechter- oder mißbräuchlicherweise die Löhne herabzusetzen". „Jede Koalition von seiten der Arbeiter, die den Zweck verfolgt, die Arbeit gleichzeitig niederzulegen, eine Werkstätte zu boykottieren, die Arbeit zu gewissen Stunden zu untersagen", hat nach Art. 415 für den Beteiligten — auch schon im Falle des Versuchs — eine Gefängnisstrafe von 1—3 Monaten, für die Anführer eine solche von 2—5 Jahren zur Folge [12]).

Die Bewegung, die man im Keime ersticken zu können geglaubt, machte trotz alledem ungeahnte Fortschritte. Der große Umschwung, der sich in der Produktion vollzog, der Übergang von der Handarbeit zur Maschinenarbeit, von der Werkstatt zur Fabrik, führte immer neue Scharen dem jüngsten, vierten Stande zu, dem Arbeiterstande. Immer gebieterischer forderte dieser Stand eine Erweiterung seiner Rechte: Die wachsende Unzufriedenheit äußerte sich in bedrohlicher Weise in der Teilnahme der Arbeiter an den Aufständen vom Juli 1830 und noch mehr vom Februar 1848. Die Revolution von 1848 hatte unter dem Einflusse von Louis Blanc die Einführung einer Reihe von Reformen zur Folge gehabt, freilich nur für kurze Zeit; dank der Unterstützung der Provinz hatte schon vier Jahre später die Reaktion unter Napoleon III. wieder die Oberhand gewonnen; ihr Sieg bedeutete die Wiederherstellung des gesetzlichen Zustandes wie er vor 1848 bestanden hatte.

Erst die 60er Jahre, in denen Napoleon begann, sich auf die Arbeiterklasse stützen zu wollen, brachten einen definitiven Umschwung in der von der Regierung den Arbeiterorganisationen gegenüber verfolgten Politik. Das Jahr 1864 brachte eine Abänderung der §§ 414—416 des code pénal und das Jahr 1868 eine amtliche Erklärung über die Duldung von Gewerkvereinen (Chambres syndicales ouvrières, Syndicats ouvriers). Die endgültige Regelung der Frage blieb den Gesetzgebern der dritten Republik überlassen. Am 24. März 1884 wurde das Gesetz über die Gewerkvereine veröffentlicht, wie es heute noch in Kraft ist.

Fast hundert Jahre hindurch verweigerte die französische Regierung den Arbeitern das Koalitionsrecht. Die Folgen sind nicht ausgeblieben. Zwei Erscheinungen in der französischen Gewerkschaftsbewegung unserer Tage glaube ich auf diese Politik zurückführen zu dürfen: Einmal scheint der lange Widerstand gerade auch der Republik gegen eine Abschaffung aller die Freiheit der Arbeiter beschränkenden Gesetze in der Arbeiterklasse den Boden für die Ausbreitung staatsfeindlicher Ideen auf günstige Weise vorbereitet zu haben [13]). Als

[12]) Auf Grund der §§ 414—416 des code pénal wurden allein in den Jahren 1848 bis 1864 verurteilt: zu mehr als 1 Jahr Gefängnis: 82 Arbeiter, zu weniger als 1 Jahr: 5260 Arbeiter, 205 Unternehmer. Zu Geldstrafe: 949 Arbeiter, 333 Unternehmer (siehe Finance, S. 27 und 40).

[13]) Gustave Hervé, der bekannte französische Antimilitarist, betonte in der ‚La Guerre sociale' (Oktober 1909), daß „in den monarchischen Nachbarstaaten sich

andere Folge des Koalitionvserbotes ist die mangelhafte Entwicklung und die derzeitige numerische Schwäche der Gewerkvereine anzusehen[14]).

Denn als die Versuche der Arbeiter, die Koalitionsfreiheit wiederzuerlangen, sämtlich mit Gewalt unterdrückt wurden, blieb denen, die für die Verbesserung ihrer Lage etwas zu tun gedachten, nichts anderes übrig als die Erreichung ihres Zieles auf anderem Wege zu versuchen. Durch den gewaltigen Umschwung in der Produktion war die Arbeiterklasse unaufhörlich gewachsen, und ihre Lage unerträglich geworden. Der Unhaltbarkeit dieses Zustandes bewußt, bemühten sich Arbeiter und mit diesen auch Unternehmer und Sozialpolitiker um eine Lösung der neuen „Arbeiterfrage". Und so kamen eine Reihe von Versuchen zustande, die, mehr oder weniger von Erfolg gekrönt, noch heute in der französischen Arbeiterbewegung eine Rolle spielen oder wenigstens deutliche Spuren hinterlassen haben. Sie alle haben die Bestrebungen der Arbeiter in neue Bahnen gelenkt und auf lange Zeit hinaus für den Gewerkschaftsgedanken unempfänglich gemacht.

Neben den Überresten des compagnonnage, der, wie Martin Saint-Léon nachweist[15]), in manchen Orten im Geheimen weiterbestand, bildeten sich damals zwei neue Arten von Vereinen heraus, die allmählich, wenn auch unter allen möglichen Klauseln, von seiten der Regierung Duldung erlangten: Die Hilfsvereine (sociétés de secours mutuels) und die Produktivgenossenschaften (sociétés coopératives de production)[16]).

In bezug auf die Hilfsvereine sagt Lexis, daß „ein großer Teil der Arbeiter mehr Sinn für das Stilleben dieser Gesellschaften besitzt als für die kühnen, aber weniger handgreiflichen Ziele der Syndikalkammern"[17]). An anderer Stelle zitiert Lexis die Äußerungen des Pariser Korrespondenten eines schweizerischen Arbeiterorgans: „Die Hilfsvereine sind nicht auf die Zeit des Kampfes, sondern auf die gewöhnlichen Unfälle des Lebens berechnet, daher die Leute, die keine große Spannkraft, keinen weiteren Blick besitzen und sich von der bloßen Widerstandsgesellschaft fernhalten, zu diesen Vereinen gehen, bei denen sie bei Krankheit und Arbeitslosigkeit Brot für sich und ihre Familien finden."

Die Produktivgenossenschaften waren 1831 nach den Anregungen von Buchez entstanden. „Buchez wollte", so schreibt Lexis, „nicht etwa einzelne Arbeiter durch die genossenschaftliche Unternehmung zu Kapitalisten machen, sondern es sollte nach seinem Plan der ganzen Klasse der Weg zur Überwindung der Lohnabhängigkeit gebahnt

---

die Arbeiter von jeher größerer Freiheit erfreuen als in der französischen Republik". Ähnliche Äußerungen fielen bei einem Friedensmeeting der C. G. T. in Paris am 24. September 1911, siehe darüber ‚Le Temps', 25. September 1911, siehe auch ‚Le Jaune', I, 32 (10. September 1904), siehe ferner Emile Pouget, Les bases du syndicalisme.

[14]) In Frankreich sind 13 % der Arbeiter organisiert, in Deutschland — ohne Einrechnung der Gelben — 23 %. Hierbei ist allerdings zu berücksichtigen, daß die Franzosen bei ihrer individualistischen Veranlagung keine Freunde von Vereinen sind: siehe Léon de Seilhac, Syndicats ouvriers, S. 1: „Le Français n'est pas fait pour l'association".

[15]) Martin Saint-Léon, Le compagnonnage.

[16]) „Ils se produisit alors deux types d'association, qui retardèrent les ouvriers dans la voie syndicale." Siehe Léon de Seilhac, S. 30, siehe auch S. 30—45; Lexis, Gewerkvereine und Unternehmerverbände, S. 133—141; v. d. Osten, Die Arbeiterversicherung in Frankreich.

[17]) Lexis, S. 138.

werden." [18]) Im Revolutionsjahr 1848 wurde dieser Gedanke von Louis Blanc in veränderter Form wieder aufgenommen, ohne jedoch weitere Verbreitung zu erlangen [19]).

Den Hilfsvereinen und Produktivgenossenschaften als Arbeitergründungen stehen die Versuche gegenüber, die von Unternehmern zur Verbesserung der Lage des Arbeiterstandes unternommen wurden: Gewinnbeteiligung und Patronage. Zwei Unternehmer sind es, die, jeder in seiner Art, hervorragendes und originelles geschaffen haben, und die weit über Frankreichs Grenzen hinaus in Unternehmerkreisen als Vorbild gedient und vielfach Nachahmung gefunden haben: Leclaire, der „Vater der Gewinnbeteiligung", und Harmel, der hervorragendste Vertreter des Patronatsystems. Mit ihren Versuchen einer Lösung der Arbeiterfrage wollen wir uns befassen, bevor wir auf die Reformvorschläge des bedeutendsten Sozialtheoretikers jener Zeit, Frédéric Le Plays näher eingehen.

Leclaire [20]).

Der Pariser Malermeister Leclaire hatte in den dreißiger Jahren für seine Arbeiter einen Hilfs- und Unterstützungsverein begründet. Im Jahre 1842 ging er einen Schritt weiter und führte in seinem Geschäfte die Gewinnbeteiligung ein. Was ihn dazu bewogen hat, das erzählt er in einer seiner Schriften [21]). Er litt unter dem Gefühl, ständig mit Menschen zusammen zu sein, deren Interessen und Gefühle mit den seinen nicht im Einklang waren; er suchte daher nach einem Weg, zwischen sich und seinen Arbeitern herzlichere Beziehungen herzustellen. Sein Bemühen, durch hohe Löhne und gute Behandlung eine Besserung der Beziehungen und eine Erhöhung des Interesses am Geschäft zu erzielen, waren nicht vom erwünschten Erfolg gekrönt. Leclaire sah ein, daß er das Interesse der Arbeiter nur wecken konnte, indem er sie am Erfolg des Geschäftes direkt finanziell interessierte. Er schlug seinen Arbeitern vor, zu versuchen, etwas Material zu sparen und fleißiger zu arbeiten; er erkläre sich dagegen bereit, die Hälfte des Reingewinns [22]) am Schlusse des Jahres unter sie nach Maßgabe ihrer Dienstzeit und des Lohnes zu verteilen. Der Erfolg war unerwartet. Am Ende des Versuchsjahres konnte Leclaire an 42 Arbeiter 11 886 Fr. Anteil am Reingewinn auszahlen. Dadurch ermutigt, ging er an den weiteren Ausbau seines Werkes: die Arbeiter bekamen nun auch Einfluß auf die Leitung des Unternehmens dadurch, daß der Hilfs- und Unterstützungsverein mit seinem Kapital vollberechtigter Teilhaber der Firma wurde. Die seltene Uneigennützigkeit dieses Mannes und sein aufrichtiges Streben, zu einer glücklichen Lösung der Arbeiterfrage beizutragen, gehen aus den Worten hervor, die er

---

[18]) Lexis, S. 139.

[19]) Siehe Mahaim in Hdw. d. St., 3. Aufl. IV, 1186: „Die utopistisch sozialistische Bewegung von 1848 versetzte das Proletariat vielmehr in die Bahnen der produktiven Kooperation und entfernte es damit von den eigentlichen Gewerkvereinen."

[20]) Über Leclaire siehe: Charles Robert, Biographie d'un homme utile. — V. Böhmert, Gewinnbeteiligung, übersetzt und erweitert von Trombert. — Leclaire, Dialogue entre un vieil ouvrier et un bourgeois sur l'association de l'ouvrier aux bénéfices du patron (Paris 1871, Le Chevalier). — Freese, Fabrikantenglück.

[21]) Böhmer-Trombert, S. 246 ff.

[22]) Nach Abzug eines Gehaltes von 6000 Fr. für sich und von 5 % Zinsen für das Kapital.

1864 an seine versammelten Arbeiter richtete: „Wenn ihr wollt, daß ich zufriedenen Herzens von dieser Welt scheide, so müßt ihr den Traum meines Lebens verwirklicht haben; es muß soweit kommen, daß nach einem geregelten Leben und angestrengter Arbeit ein Arbeiter mit seiner Frau in der Lage ist, die alten Tage in Ruhe zu vollbringen, ohne jemandem zur Last zu fallen". [23])

Als Leclaire 1872 starb, da teilten sich in den Besitz des Unternehmens der Hilfsverein mit 100 000 Fr. Kapitaleinlage und die zwei Chefs des Hauses, die nach einer Bestimmung Leclaires von nun an von den Arbeitern gewählt werden sollten, ebenfalls mit je 100 000 Fr. Anteil. Die Erfolge Leclaires haben besonders in Frankreich eine ganze Reihe von Nachahmungen hervorgerufen und 1879 wurde unter dem Vorsitz des Staatsrats Charles Robert, Leclaires Biographen, eine Gesellschaft gegründet, die sich die Verbreitung der Gewinnbeteiligung zur Aufgabe gestellt hat: „Société formée pour faciliter l'étude pratique de la participation aux bénéfices". Sie gibt ein eigenes Organ: „Bulletin de la participation aux bénéfices" heraus.

Eine Verbindung von Gewinnbeteiligung mit einem ausgeprägten System von Wohlfahrtseinrichtungen sehen wir im Familistère de Guise (Dep. Oise), der großartigen Schöpfung des Industriellen Godin, die in einer Schrift von Jeanne Richert besondere Würdigung gefunden hat [24]).

Das Ziel, das Leclaire und seine Anhänger auf dem Wege der Gewinnbeteiligung zu erreichen hofften, suchten wieder andere Unternehmer allein durch die besondere Fürsorge für das moralische und physische Wohl ihrer Arbeiter zu erreichen. Ihr Gedanke war es, das alte Verhältnis wieder herzustellen, wie es zur Zeit der Zünfte zwischen Meister und Gesellen bestanden hatte. Und wie damals Meister und Gesellen, so sollten jetzt Fabrikherr und Arbeiter wieder gleichsam eine große Familie bilden. Es ist das Patronatssystem. Sein markantester Vertreter ist

Jacques Harmel,

der Gründer und Besitzer einer Wollspinnerei, im Val-des-Bois (bei Warmériville, Dep. Marne). Eine eingehende Schilderung des „patronalen Musterbetriebs vom Val-des-Bois" finden wir bei Guérin und Prévôt [25]).

Das Unternehmen Harmels, gegründet 1840, hatte in seiner ersten Zeit sehr stark unter dem Mangel an einem ordentlichen Stamm von Arbeitern zu leiden. Die Bevölkerung der Gegend war wenig an regelmäßige Arbeit gewöhnt, gab sich allen Arten von Exzessen hin und ging, was nach Léon Harmels Aussage Jacques Harmel

---

[23]) Böhmert-Trombert, S. 256 ff.

[24]) Jeanne Richert, Das Familienheim zu Guise, siehe ferner Häntschke, Gewinnbeteiligung der Arbeit, Guérin, Ajusteur surveillant de l'usine de Guise (Paris 1902, Didot), Böhmert-Trombert, S. 600, Gilman-Katscher usw.

[25]) Urbain Guérin, Fileur en peigné et régleur de métier au Val-des-Bois (ouvriers des deux mondes, II, 36). A. Günther und Réné Prévôt, Die Wohlfahrtseinrichtungen der Arbeitgeber in Deutschland und Frankreich. Siehe auch: Léon Harmel Catéchisme du patron. Reims 1889, Impr. coop. Derselbe, La famille dans l'usine. Bar-le-Duc 1893, Impr. St. Vincent. Derselbe, Manuel d'une corporation chrétienne Tours, Mame 1879, Fougerousse, Organisation de l'usine du Val-des-Bois, in Réf. soc. 1881, Bd. 2, S. 210—221.

[26]) Léon Harmel, Manuel d'une corporation chrétienne, S. 23—36.

am meisten schmerzte und ihm als der Ursprung alles Übels erschien, viel zu wenig in die Kirche [26]). Als streng gläubiger Katholik gedachte Harmel seine Arbeiter auf dem Weg der Religion zu bessern. Eine einmonatliche Mission von zwei Jesuitenpatres hinterließ bei der Bevölkerung keinen nachhaltenden Eindruck. Mehr Erfolg hatten schon einige Schwestern von St. Vincent-de-Paul, die sich im Val-des-Bois für ständig niederließen. Ihre Aufgabe war es, sich der verwahrlosten Jugend anzunehmen und nebenbei noch Kranke zu pflegen. Daneben sammelte Harmel einen Kreis von älteren, ruhigen Arbeitern um sich, um durch ihre Vermittlung wie durch Apostel auf weitere Kreise der Bevölkerung Einfluß zu üben. Der Erfolg blieb nicht aus. Ein religiöser Zug verbreitete sich in der Arbeiterschaft, und im Lauf der Zeit entstanden ein Dutzend christlicher Vereinigungen, teils zu Unterhaltungszwecken, teils mit religiösem Endziel. Sie umfassen den weitaus größten Teil der Arbeiterschaft. Die Verwaltung dieser Vereine ist den Arbeitern überlassen. Ihrer Gründung und Verwaltung schreibt Guérin einen außerordentlich günstigen Einfluß auf die Arbeiterschaft zu [27]). Die Teilnahme an den Zusammenkünften, die Benutzung der ihnen zur Verfügung stehenden Bibliothek und Spielzimmer hält die Arbeiter vom Wirtshausbesuch fern; der Anteil an der Verwaltung weckt in ihnen das Interesse für die verschiedensten Fragen. „Sie betrachten sich als jemand, der in der Fabrik etwas zu sagen hat, weil sie dazu berufen sind, über diese und jene Angelegenheit zu entscheiden. Es ist dies eines der glücklichsten Ergebnisse dieser Vereine: sie beschäftigen den Geist des Arbeiters, sie rufen in ihm ein Interesse wach und führen so eine Annäherung zwischen Arbeiter und Direktion herbei.“ [28])

Die Direktion benützt oft die Zusammenkünfte dieser Vereine, um durch den Révérend père aumônier [29]) die Arbeiter von beabsichtigten Neuerungen im Betrieb in Kenntnis zu setzen und ihre Zustimmung zu erlangen [30]).

Neben diesen Vereinen stellt der Conseil professionnel oder Conseil d'usine ein Bindeglied zwischen Arbeiter und Direktion dar. Die Arbeiter eines jeden Saales wählen je einen Delegierten zu diesem conseil, dessen Sitzungen unter dem Vorsitz eines Vertreters der Direktion stattfinden. Jeder Arbeiter kann hier seine Beschwerden vorbringen lassen; insbesondere werden hier Strafen und Entlassungen besprochen, dann aber auch alle Fragen, die die Organisation des Betriebs betreffen [31]).

Eine Reihe von Wohlfahrtseinrichtungen, die von seiten der Familie Harmel reich dotiert sind, sorgen für das materielle Wohl der Arbeiter. Guérin [32]) berichtet von Arbeiterwohnungen, von einem Konsum-

---

[27]) Guérin, S. 97—98.

[28]) Guérin, S. 98.

[29]) Ein von der Firma angestellter Priester, der alle religiösen Einrichtungen zu überwachen hat und an allen Zusammenkünften der Arbeiter teilnimmt.

[30]) So berichtet Guérin (S. 114—115) von dem St. Annenverein christlicher Mütter, in dessen Sitzungen beabsichtigte oder schon eingeführte Neuerungen besprochen und deren Vorteile auseinandergesetzt werden, um so „die Zustimmung der Arbeiterfrauen zu erlangen, denn die Erfahrung hatte gelehrt, daß eine Reihe von Institutionen am Anfang unter dem Vorurteil der Arbeiterfrauen zu leiden hatten“.

[31]) Der Conseil d'usine hat in all diesen Fällen nur Beratungsrecht.

[32]) Guérin, S. 118—128.

verein, einer Sparkasse, einem Hilfsverein und dem „Salaire familial“ [33]).

Das Ziel, das Jacques Harmel bei Beginn seiner Versuche vor Augen hatte, ist im Val-des-Bois nun schon längst erreicht. Die Fabrik hat einen treuen Stamm von Arbeitern zur Verfügung, und das Verhältnis zwischen Unternehmer und Arbeiter ist stets gleich ungetrübt. Die Bevölkerung vom Val-des-Bois, über die Jacques Harmel so zu klagen hatte, ist heute, wie Guérin berichtet, von einem ausgezeichneten Geist beherrscht und unterscheidet sich dadurch vorteilhaft von der übrigen Bevölkerung dieser Gegend [34]).

Harmel ist nicht der einzige Unternehmer, der auf diesem Wege die Arbeiterfrage zu lösen gedachte; in allen Teilen Frankreichs wurden Versuche dieser Art unternommen, die auch ihrerseits vielfach von Erfolg begleitet waren. Im Jahre 1858 fand auf Veranlassung Napoleon III. für ganz Frankreich eine Enquete über die Lage der Arbeiter statt. Ihr Ergebnis wurde als ein glänzender Beweis der Durchführbarkeit und der Erfolge des „patronage libre“ bezeichnet. Nur da, wo das Patronatssystem in Anwendung war, fanden sich nach Auburtin befriedigende Zustände [35]).

Neben den Männern der Praxis wiesen auch Theoretiker, in gleicher Weise bemüht, eine glückliche Lösung der Arbeiterfrage zu finden, auf den „patronage“ als einziges Hilfsmittel hin.

Frédéric Le Play

ist der bedeutendste unter ihnen und der erste, der die Öffentlichkeit und die Regierung in hohem Maße für diese seine Ideen zu interessieren verstand.

Im Vorwort zu seinem hervorragendsten Werke: „Les ouvriers européens“ erzählt uns Le Play, wie er, noch Schüler an der École des mines zu Paris, dazu kam, sich mit sozialpolitischen Studien zu befassen [36]).

Bei einem chemischen Experiment hatte er sich eine schwere Verletzung zugezogen, an deren Folgen er 18 Monate lang krank daniederlag. „Seelische und körperliche Schmerzen hatten“, wie er sagt, „in dieser Zeit eine so große Veränderung in ihm hervorgerufen, wie ein ganzes Leben voll Glück nicht imstande gewesen wäre.“ Da kam die Julirevolution. „Angesichts des Blutes, das in der Julirevolution vergossen ward, gelobte ich mir, mein Leben der Wiederherstellung des sozialen Friedens zu weihen.“

Die Methode, die Le Play bei seinen Studien auf diesem Gebiet anwandte, ist grundverschieden von der seiner Vorgänger und der meisten seiner Zeitgenossen [37]). Er ging nicht von einem Zustand aus, wie er sein sollte, sondern stets von der Wirklichkeit. Der Abbé Galliani

---

[33]) Der „Salaire familial“ stellt eine Zulage der Firma zum Lohn dar, um für jede Familie den notdürftigen Unterhalt zu garantieren. Über den „Salaire familial“ entscheidet ausschließlich der Conseil d'usine; die Zulage besteht in Naturalien. Siehe Guérin, S. 126—128, Prévôt, S. 208, Biétry, Le socialisme et les jaunes, S. 157.

[34]) Siehe auch Mitteilungen Harmel's an Prévôt, Prévôt, S. 221.

[35]) Auburtin, Frédéric Le Play d'après lui-même, S. 434.

[36]) Les ouvriers européens, Tome 1, avant-propos, pg. VII.

[37]) Siehe das treffende Urteil Prévôts in Günther-Prévôt, S. 198. Siehe auch Artikel Le Play in Hdb. d. Staatswissenschaften (Meitzel), Larousse, Dictionnaire universel du XIXème Siècle, Grande Encyclopédie (Sagnet).

erkannte nur die Vernunft als Führer an, und Turgot hatte erklärt: „Es handelt sich nicht darum, zu wissen, was ist, sondern was sein sollte." Ganz anders Le Play. „Er ging von einer einstweiligen Vermutung aus, um sich von da, wie von einer Etappe zur wissenschaftlichen Bestimmtheit zu erheben," urteilt der erst kurz verstorbene Schüler Le Plays, Emile Cheysson [38]). Le Play sagt selbst einmal von sich, daß er „lange Jahre auf Reisen zugebracht hat, um Menschen der verschiedensten Arten aufzusuchen, überzeugt, mehr Wahrheiten in den Wahrnehmungen zu finden, die der einzelne über Angelegenheiten macht, die ihn persönlich etwas angehen, und bei denen schon die nächste Zukunft ihm zeigen wird, ob er richtig gehandelt hat oder nicht, als in den Vernunftschlüssen eines Gelehrten in seinem Arbeitszimmer."

Auf seinen Reisen suchte und fand Frédéric Le Play den Glückszustand, den er in den westlichen Ländern vermißte; er fand ihn bei den Bauern und Arbeitern des östlichsten Teiles Europas. Im 2. Band der „Europäischen Arbeiter" schildert er in neun Monographien die Zustände, wie er sie in diesen Gegenden vorgefunden hat [39]). Die Beachtung der göttlichen Gebote und die patriarchalischen Institutionen der Feudalherrschaft erscheinen ihm als die Hauptursachen des Wohlbefindens der Bevölkerung [40]). „Sie ist Gott untertan und den ewigen zehn Geboten, die Gott offenbart hat, um der Gesellschaft den Unterschied zwischen Gut und Böse zu lehren. Die Bevölkerung sieht in der Betätigung des Guten die Quelle von Friede und Beständigkeit, die zwei Hauptoffenbarungen des Glücks; sie kann dessen Wohltaten genießen, weil jedes Individuum das vierte Gebot befolgt und Vater und Mutter ehrt [41]). Jede andere soziale Gewalt betrachtet man in diesen Gegenden als Stellvertreter der höchsten Autorität und man fühlt sich verpflichtet, diese als Vorbild zu nehmen. Außerdem ist seit mehreren Jahrhunderten die Existenz der russischen, österreichischen und ungarischen Völkerschaften durch die Feudalherrschaft gesichert. Herr und Knecht sind durch das Herkommen unlösbar miteinander verbunden: der erstere ist gehalten, in jedem Fall für das Wohlergehen aller Leute seiner Herrschaft zu sorgen; der Knecht dagegen ist verpflichtet, die Arbeitskraft zu liefern, die nötig ist zum Unterhalt der Gemeinschaft. So pflanzten sich bei diesen Völkerschaften, auch nachdem sie seßhaft geworden waren, die patriarchalischen Traditionen des Nomadenlebens fort." [42])

In Westeuropa war die Feudalherrschaft verschwunden, in Frankreich hatte die Revolution die letzten Überreste weggefegt. Mit ihrem Verschwinden beginnt nach Le Plays Anschauung die Verarmung und Verelendung der unteren Klassen. Le Play predigt nun freilich nicht, wie man vielleicht erwarten könnte, die Rückkehr zu den alten Einrichtungen; er gesteht selbst zu, daß eine soziale Form, die einmal in Vergessenheit gesunken ist, nie wieder erstanden sei. Er will auch

---

[38]) Cheysson, Frédéric Le Play, S. 15.

[39]) Les ouvriers européens, Tome 2, La constitution sociale des races de l'orient.

[40]) Les ouvriers européens, 2, XI—XIII und S. 541 ff.

[41]) Siehe auch La Réforme sociale en France, II, livre 6, „Le patronage et les classes dirigeantes", S. 454: „Ich habe diesen Zweck nirgends ohne die Zuziehung eines religiösen Kultes erreichen sehen."

[42]) Les ouvriers européens, Tome 2, epilogue, S. 445.

nur die Erfahrungen der Feudalherrschaft auf die Neuzeit angewendet wissen. Wie bei der Feudalherrschaft der Seigneur die Verpflichtung hatte, für die Bedürfnisse seiner Untergebenen aufzukommen, „so sollen jetzt die herrschenden Klassen sich verpflichtet fühlen, für die notleidenden Klassen durch einen freiwilligen Patronage die beschützenden Einrichtungen wieder herzustellen, die ihnen der gezwungene Patronage der Feudalherrschaft einst gesichert hatte“ [43]). An anderer Stelle sagt Le Play: „Nachdem die Preiserhöhung des Grund und Bodens und die Verbesserung der Sitten die alte Feudalherrschaft haben in Vergessenheit geraten lassen und den einzelnen Klassen ihre Bewegungsfreiheit gegeben haben, besteht nach wie vor für jeden die Verpflichtung, die alten sozialen Beziehungen aufrecht zu erhalten, natürlich in veränderter Form . . . . . Das Prinzip der Hierarchie bleibt erhalten, nur wird die militärische Gewalt des Seigneur durch den moralischen Einfluß des neuen Herrn ersetzt, der die Werkstatt leitet und die Erziehung des Volkes überwacht.“ [44])

Und dieser neue Patronage, „patronage volontaire“ oder „patronage libre“, der die Vorzüge der Feudalherrschaft mit den Errungenschaften der Neuzeit verbindet, schien in gleicher Weise für Land- wie Industriearbeiter anwendbar zu sein. Als Hauptmerkmale des Patronatssystems preist Le Play die Ständigkeit des Arbeitsverhältnisses (les engagements permanents) und die Entwicklung des Familienlebens. „Den Patronage erkennt man an dem dauernden Arbeitsverhältnis, aufrecht erhalten durch die Erkenntnis der gegenseitigen Rechte und Pflichten. Der Arbeiter ist überzeugt, daß sein Wohlergehen mit dem des Unternehmers verknüpft ist; dieser hinwieder glaubt sich nach dem Herkommen verpflichtet, für die materiellen wie ideellen Bedürfnisse seiner Untergebenen aufkommen zu müssen.“ [45])

Die Möglichkeit der Erwerbung und Erhaltung eines eigenen Heims für den Arbeiter erscheint Le Play als das Haupterfordernis für ein glückliches Familienleben. Um dies zu ermöglichen, soll die Hausfrau nie zur Arbeit in der Fabrik herangezogen werden: „Arbeitgeber, die den Frieden dem Reichtum vorziehen, werden so viel wie möglich, durch Rat und Tat, die Tätigkeit der Arbeiterfrau im Hause zu fördern suchen. Sie geben nicht zu, daß dieselbe in der Fabrik arbeitet und so zur Arbeiterin herabsinkt. Die häuslichen Arbeiten, von der Hausfrau verrichtet, sind für die Familie wie für die Bevölkerung eine Quelle des Wohlergehens . . .

In erster Linie sind von den häuslichen Obliegenheiten zu nennen: die Sorge für Reinlichkeit, die Zubereitung der Nahrungsmittel, Herstellung, Unterhalt und Reinigung von Wäsche und Kleidung, Erhaltung und Verwaltung von kleinen Besitzungen . . ., dann die Erziehung der Kinder unter dem sittlichen Einfluß der Mutter . . . Endlich werden die Arbeitgeber nie ihre Pflicht vergessen, über die sittliche Erziehung der Kinder zu wachen.“ [46])

---

[43]) Les ouvriers européens, Tome 2, S. 550.
[44]) La Réforme sociale en France, II, 6, S. 445—474, besonders 451.
[45]) S. 452.
[46]) S. 455—456.

Daneben fordert Le Play noch vom Arbeitgeber, daß er unvorsichtige Eheschließungen verhindern soll [47]) und minderwertige Elemente aus der Bevölkerung rücksichtslos entfernt [48]).

Man sieht, leicht sind die Aufgaben gerade nicht, die Le Play dem Arbeitgeber zuweist; und wenn er, überzeugt von der Unfähigkeit der arbeitenden Klasse, sich selbst zu erhalten, dem Unternehmer die weitgehenden Befugnisse eines seigneur aus dem ancien régime zugesteht, so verleiht er ihm damit nicht nur die Rechte eines solchen, sondern er legt ihm auch schwere Verpflichtungen auf: er macht ihn, wie wir in den vorausgehenden Ausführungen gesehen haben, voll und ganz für das körperliche und geistige Wohlbefinden seiner Untergebenen verantwortlich.

Und in diesem Punkt unterscheidet sich das Patronatssystem von den modernen Wohlfahrtseinrichtungen im schlimmen Sinn des Wortes. Wohltaten und Almosen ohne patronage weist Le Play selbst aufs schärfste zurück: „Je mehr ich dieselben in ihren Einzelheiten betrachte, komme ich zur Überzeugung, daß dieselben das Übel [49]) indirekt verbreiten, statt es zu heilen." [50])

Le Play befand sich mit seinen Ideen nicht allein. In allen Kreisen der Bevölkerung fand er Anhänger, und auch in Regierungskreisen wurde man auf ihn aufmerksam. 1848 wurde er auserwählt, an den im Luxemburgpalais unter dem Vorsitz von Louis Blanc stattfindenden Beratungen teilzunehmen [51]), und unter dem zweiten Kaiserreich wurde er einer der einflußreichsten Ratgeber des Monarchen. Napoleon III. hat übrigens sowohl in seinen Erklärungen von Bordeaux 1852 wie in seinen Memoiren Gedanken geäußert, die mit denen Le Plays übereinstimmen [52]).

Zur Verbreitung seiner Ideen gründete Le Play 1856 die „Société d'économie sociale", der er später die „Unions de la paix sociale" angliederte. Als Organ dieser Vereinigungen erscheint seit 1881 in vierzehntägigen Lieferungen die „Réforme sociale". Die Gesellschaft zählt heute weit über 1000 Mitglieder, unter denen sich neben den bedeutendsten Gelehrten, wie die beiden Leroy-Beaulieu, und den hervorragendsten Industriellen auch zahlreiche Geistliche befinden.

Seitdem Le Play die Forderung des patronage aufgestellt hat, haben sich die Verhältnisse von Grund aus geändert. An die Stelle des Privatunternehmens und des kleinen Betriebs, wie sie zur Zeit Le Plays vorherrschten, sind die Riesenbetriebe der modernen Aktiengesellschaft getreten, und die Arbeiter, damals unselbständig und auf die Wohltaten des Unternehmers angewiesen, sehen heute in einer tatkräftigen Förderung und in dem zielbewußten Ausbau der gewerkschaftlichen Bewegung das beste Mittel zu einer Verbesserung ihrer Lage und zu einer Emanzipation des Arbeiterstandes. Wenn die „Société d'économie sociale" heute in ihrem offiziellen Programm die Forderung des „patronage libre" beibehalten hat, so ist dies wohl ein Akt der Pietät gegenüber ihrem Gründer. Ernstlich wird auch hier niemand

---

[47]) S. 457—458.
[48]) S. 458—459.
[49]) Le Play spricht von der Verarmung der unteren Klassen.
[50]) Siehe S. 445.
[51]) Moniteur, 24. März 1848.
[52]) Cheysson, Frédéric Le Play, S. 26.

mehr große Hoffnungen darauf setzen. Auch die Anhänger und Schüler Le Plays sind mit der Zeit fortgeschritten und haben die Le Playschen Theorien den veränderten Bedingungen unserer Zeit angepaßt, getreu dem Ausspruch ihres Meisters: „Eine Reform ist nur möglich, wenn man das Wahre sucht und unter allen Umständen bekennt."

So lesen wir denn auch in der Réforme sociale aus der Feder eines der berufensten Vertreter der Le Playschen Schule:

„Die Ursachen zu untersuchen, die die Gesellschaft, besonders Kapital und Arbeit trennen, die Mittel zu suchen und bekannt zu geben, mit denen sich diese Klassen nicht bekämpfen, sondern gegenseitig unterstützen können, gerechte und notwendige Zugeständnisse zu zeigen und Utopien als solche zu kennzeichnen, das ist die Aufgabe, die sich unsere Gesellschaft gesetzt hat und die sie unermüdlich verfolgt". [53])

Heute suchen die Schüler Le Plays gerade mit Hilfe der von ihnen früher bekämpften Gewerkvereine das von ihrem Meister angestrebte Ziel, den sozialen Frieden, zu erreichen, und im Programm manch eines Gewerkvereines finden sich heute Anklänge an die Lehre Frédéric Le Plays.

Die Gewerkvereine nach 1884.
Das Werden und Wesen der gelben Gewerkvereine.

1. Die Entwicklung der Gewerkvereine und die Anfänge der gelben Bewegung in Le Creusot und Montceau-les-Mines.

Das Jahr 1884 brachte das langersehnte Gesetz über die Berufsvereine.

Das Gesetz vom 14. (27.) Juni 1791 wurde abgeschafft und die Artikel des code pénal entsprechend geändert. Das neue Gesetz (21. März 1884) hat nicht in allen Punkten den Wünschen der Arbeiter entsprochen und ist oft als ein Polizeigesetz bezeichnet worden. Der erhoffte Erfolg blieb bei den Arbeitern zunächst aus; ein rascheres Anwachsen der Zahl der Gewerkvereine beginnt erst im Jahre 1889. An Gewerkvereinsverbänden bestanden in der damaligen Zeit die radikale „Fédération du parti socialiste révolutionnaire français", der Jules Guesde das Programm gegeben hatte, und die gemäßigte „Union des chambres syndicales ouvrières de France". Daneben bestanden noch katholische Gewerkvereine, die sich teils nur aus Arbeitern rekrutierten, teils als „syndicats mixtes" auch Arbeitgeber aufnahmen. „Diese Berufsvereine", sagt Martin Saint-Léon in bezug auf die konfessionellen Vereine, „setzten unter neuer Form die alte religiöse Tradition der Korporation, der Brüderschaft und des compagnonnage fort."[54]) Von diesen christlichen Vereinen sind in Paris zu nennen die Gewerkvereine der rue des Petits Carreaux, wie sie nach ihrem Sitz genannt werden, die 1887 vom Frater Hiéron begründet wurden[55]).

---

[53]) Auburtin, Generalsekretär der Gesellschaft, in Réf. soc. 1910, I, 42 (Vers l'Union).

[54]) Martin Saint-Léon, Histoire des corporations de métier, S. 751.

[55]) 14 rue des Petits Carreaux, wo mit Ausnahme des Syndicat des employés die Vereine heute noch ihren Sitz haben. Gegenwärtige Mitgliederzahl über 5200.

In der Provinz hat diese Art von Gewerkvereinen nur in den Departements des Nordens und der Rhône eine größere Verbreitung erfahren. Besondere Förderung in Wort und Schrift verdanken sie dem Grafen A. de Mun von der französischen Akademie, der schon bei den Kammerverhandlungen 1884 sich ihrer in hervorragender Weise angenommen hatte[56]). Erst in neuerer Zeit machen sich in der christlichen Bewegung unter Marc Sangnier, dem Herausgeber des Sillon, auch radikale Tendenzen geltend[57]). Besonders hervorgetreten sind diese christlichen Gewerkvereine nie; bei ihrer meist rein karitativen Betätigung haben sie auch keinen Einfluß auf die Arbeiterbewegung zu erringen vermocht, ebensowenig, wie sie imstande waren, das Überhandnehmen des revolutionären Syndikalismus zu verhindern.

In den sozialistischen Gewerkvereinen nämlich vollzog sich inzwischen ein großer Umschwung. Eine planmäßige anarchistische Agitation, angeregt durch Pouget, einen Redakteur des anarchistischen „Père Peinard", führte zu einer Niederlage der sozialistischen Führer der Gewerkvereine, Jules Guesde an ihrer Spitze, und zu einem Sieg der Anarchisten. An Stelle der Marxschen Lehren trat jetzt die Lehre von der Anwendung der Gewalt und vom Generalstreik, wie sie in der Confédération générale du travail (C. G. T.), gegründet 1895, gepredigt wird. Der Kampf dieser neuen Richtung, des revolutionären Syndikalismus, gegen Regierung und Unternehmertum nahm seit den letzten Jahren des vergangenen Jahrhunderts besonders heftige Formen an, und die „Action directe" hat den letzten zwei Dezennien der französischen Arbeiterbewegung ihr eigenes Gepräge gegeben.

In erster Linie richtete sich damals der Angriff gegen zwei große Werke der Schwerindustrie, bei deren Arbeitern die Organisationsversuche bisher immer gescheitert waren: die Eisenwerke Schneider & Co. in Le Creusot und die Bergwerke von Chagot in Montceau-les-Mines[58]). An der Macht dieser Werke scheiterte auch der neue Angriff, und der revolutionäre Syndikalismus erlitt hier seine erste schwere Niederlage. Allemane sagt im Petit Sou über diese Firmen[59]): „Wenig Gegenden Frankreichs haben eine so unerträgliche Tyrannenherrschaft von seiten der Unternehmer zu ertragen gehabt, wie Le Creusot und Montceau-les-Mines. Diese „fiefs" der Eisen- und Kohlenindustrie, beherrscht von den Familien Schneider, Chagot und de Gournay, haben von jeher jede freiheitliche Regung in der Arbeiterschaft erstickt und versuchen es auch fernerhin zu tun." Von Le Creusot speziell sagt Allemane, daß dort „die industrielle Feudalherrschaft beinahe die Gerechtsame einer Feudalherrschaft aus dem ancien régime inne hat", und Prévôt spricht von diesem Werk als von einem „Vorkämpfer des Partronatssystems"[60]).

Le Creusot.

Eine Arbeiterorganisation existierte in Le Creusot vor 1899 nicht, doch erfahren wir bei Léon de Seilhac, daß ein Teil der Arbeiter zu

---

[56]) Siehe André Nède in Le Figaro, 20. Februar 1911 und A. de Mun, Grèves, arbitrage, syndicats.

[57]) Herrn Marc Sangnier ist der Verfasser für seine liebenswürdigen Mitteilungen zu großem Danke verpflichtet.

[58]) Die beiden im Département Saône et Loire, mit je 10 000 Arbeitern.

[59]) Petit Sou, 10. März 1901.

[60]) Günther-Prévôt, S. 272.

den Christlich-Demokraten hinneigte[61]). Im Frühjahr 1899 kam es zu einer allgemeinen Arbeitsniederlegung[62]). Den Bemühungen der nach Le Creusot entsandten Agitatoren unter denen der Genosse Charleux besonders genannt wird, gelang jetzt die Gründung eines Gewerkvereins, der nach kurzer Zeit fast $^2/_3$ der Gesamtbelegschaft des Werkes in sich vereinigte[63]). Nur eine Gruppe der christlich-demokratischen Arbeiter verweigerte den Führern die Gefolgschaft und nahm nach kurzer Pause die Arbeit wieder auf. Dieser offenbar unerwartete Abfall einiger Hundert Arbeiter bestimmte auch die Anhänger des Gewerkvereins, die Arbeit vorderhand wieder aufzunehmen.

Zwölf Wochen nach Beendigung dieses Ausstandes, am 18. September 1899, wurden drei Arbeiter wegen eines groben Verstoßes gegen die Arbeitsordnung von der Firma entlassen. Dieser Vorfall war das Signal zur Wiederaufnahme des Kampfes. Obwohl auf eine Beschwerde einer Arbeiterdeputation beim Generaldirektor des Werkes hin eine nochmalige Untersuchung des Falles zugesagt und, wie Gros versichert[64]), die Zurücknahme der Entlassung beschlossen ward, verließen die Arbeiter im Laufe des Nachmittags des 20. September ihre Arbeitsstätten. Nach den Darstellungen von Léon de Seilhac und Gros war jetzt die Hauptforderung der organisierten Arbeiter die Anerkennung des Gewerkvereins als alleinigen Vertreters der Arbeiterschaft. Schneider war entschlossen, dieser Forderung energischen Widerstand entgegenzusetzen und im äußersten Fall lieber das ganze Werk an einen andern Ort zu verlegen[65]). Nach dreiwöchentlicher Dauer wurde dem Streik durch einen Schiedsspruch des damaligen Ministerpräsidenten Waldeck-Rousseau ein Ende gemacht. Die Hauptforderung der Organisierten wurde darin abgewiesen:

„Die Vermittlung des Berufsvereins, dem eine der beiden Parteien angehört, kann vorteilhaft in Anspruch genommen werden, wenn beide Parteien damit einverstanden sind; sie kann aber niemals zwangsweise auferlegt werden.“[66])

Während der drei Wochen des Streiks war es von seiten der erregten und verhetzten Arbeitermassen zu allerlei bedauerlichen Ausschreitungen gekommen; insbesondere ließen sich dieselben zu Gewalttätigkeiten den Arbeitern gegenüber hinreißen, die durch die Wiederaufnahme der Arbeit die Schuld an dem Mißerfolg des vorhergehenden Streiks trugen. Auch wurden diese Leute aus den unter den Arbeitern des Werkes bestehenden Hilfs- und Unterstützungskassen von der streikfreundlichen Majorität ausgeschlossen.

Die Mißhandlungen von seiten der Organisierten und der Verlust des Anspruches auf die seit Jahren in diese Kassen eingezahlten Beiträge gaben nun den Anstoß zu einer kräftigen Gegenbewegung unter

---

[61]) Léon de Seilhac, Syndicats ouvriers, S. 172.

[62]) Über die Gründe dieser Arbeitsniederlegung finden sich in keiner der diesbezüglichen Schriften nähere Angaben. Maurice Gros sagt (S. 136/137), daß er es absichtlich unterlasse, auf die Forderungen der Arbeiter einzugehen.

[63]) Syndicat des metallurgistes et similaires du Creusot.

[64]) Maurice Gros, Syndicats jaunes ou indépendants, S. 136.

[65]) Gros, S. 133.

[66]) Nach Léon de Seilhac war es der erste Streik, der durch diesen Schiedsspruch beendet wurde, siehe darüber Léon de Seilhac, Syndicats ouvriers, S. 172/173, dagegen Maurice Gros, Syndicats jaunes 131/145, dessen Ausführungen Verfasser in den wesentlichen Punkten gefolgt ist.

den ruhigen Elementen der Arbeiterschaft. Der Aufruf einiger Arbeiter, zur Abwehr dieser Angriffe einen gemäßigten Gewerkverein zu gründen, führte zur Konstituierung des „Syndikat Nr. 2"[67]). „Wir wollen einen Gewerkverein begründen," heißt es im Aufruf, „der dazu bestimmt ist, die Interessen der Arbeiter energisch zu vertreten und die Arbeiter zusammenzuschließen in dem Gedanken an Versöhnung, Friede, Arbeit und Freiheit. Wenn wir diesen Verein gründen, so wollen wir Zwietracht verhüten und, soweit es möglich ist, die freundschaftlichen Beziehungen, wie sie zwischen Arbeitgeber und Arbeitnehmer bestehen sollen, aufrecht erhalten."[68]) Dem „Syndikat Nr. 2" schlossen sich bei der Gründung sofort über 15% der Arbeiter an. Merkwürdigerweise stand die Firma dem neuen Verein anfangs nicht, wie man wohl erwarten dürfte, sympathisch gegenüber; sie sah in ihm einen Gewerkverein, wie jeden andern, und änderte ihre Stellungnahme erst auf eine Ergebenheitsadresse hin, die der Verein an sie richtete:

„Sie haben gar keinen Grund, uns nicht Ihr Vertrauen zu schenken, wir sind keine Politiker und haben auch nicht die Absicht, unseren Arbeitsraum in eine politische Werkstätte zu verwandeln; wir sind einfache Arbeiter, die in Frieden und Eintracht mit Ihnen arbeiten wollen...."[69])

Neben der Erhaltung eines guten Einvernehmens mit der Firma sieht der Verein seine Hauptaufgabe in dem Ausbau von Unterstützungskassen aller Art. Nach Artikel 1 der Satzungen bezweckt der Verein:

1. Die Interessen seiner Anhänger und derer Familien zu vertreten;
2. zu einer Besserung ihrer wirtschaftlichen und sozialen Stellung auf gesetzlichem Wege beizutragen;
3. mit dem Unternehmer korrekte Beziehungen, gegründet auf Disziplin und Respekt zu unterhalten;
4. mit allen Angestellten des Werkes ohne Unterschied gute Kameradschaft zu pflegen;
5. die Wünsche und Beschwerden der Mitglieder entgegenzunehmen, sie zu untersuchen und wenn sie berechtigt sind, mit einem entsprechenden Vermerk weiterzugeben und sie zu unterstützen;
6. ein Bureau für Auskünfte und Konsultationen zu errichten,
7. notleidende Mitglieder im Falle der Erkrankung zu unterstützen;
8. im Falle des Ablebens eines Mitgliedes eine Beihilfe zu bewilligen, deren Höhe sich nach den Mitteln des Vereins und nach den Bedürfnissen der Hinterbliebenen richtet;
9. Wohlfahrtseinrichtungen zu studieren, die geeignet sein könnten, die Lage der Mitglieder und ihrer Familien zu verbessern;
10. Mitglieder, die aus irgend einem Grund, vorausgesetzt, daß er nicht ehrenrührig ist, Le Creusot verlassen, eine Stellung zu verschaffen;
11. in Gemeinschaft mit andern Gewerkvereinen von Le Creusot Fragen zu behandeln, die das ganze Werk betreffen;
12. Vorträge, Festlichkeiten usw. zu veranstalten.

---

[67]) Syndicat des corporations ouvrières du Creusot et de ses dépendances, gegr. am 1. November 1899.

[68]) Gros, S. 142 ff.

[69]) Gros, S. 142 ff.

§ 41 der Statuten definiert die Stellung des Vereins zum Streik: „Der Verein wird sich bemühen, auf friedlichem Wege eine gerechte und vernünftige Lösung aller Fragen zu erzielen, der ihm vorgelegt werden oder mit denen er sich befassen zu müssen glaubt. Er wird nur im äußersten Fall, wenn alle Vermittlungsversuche fehlgeschlagen sind, einen Streik erklären. Der Streik kann nur von der Generalversammlung in geheimer Abstimmung mit $^2/_3$ Majorität auf Antrag der Vereinsleitung beschlossen werden. Er muß im allgemeinen Interesse zehn Tage vorher erklärt werden, um die gesetzliche zehntägige Kündigungsfrist zu respektieren.“[70])

Mit Fragen anderer als rein lokaler Natur hat man sich in Le Creusot noch nie beschäftigt, und tut es auch heute noch nicht. Die Antwort, die ich auf meine Anfrage vom Vorsitzenden des Syndikat Nr. 2 erhielt, kennzeichnet am besten die Tendenzen dieses ersten unabhängigen antisozialistischen Gewerkvereins; in gebe den Brief in wörtlicher Übersetzung wieder[71]):

„Es ist uns kaum möglich, Ihnen genaue und detaillierte Auskunft über gelbe Gewerkschaften zu geben. Zu der Zeit, zu der unser Syndikat entstanden ist, sprach man überhaupt noch nicht von Gelben. Wir haben hier zu Unterstützungszwecken einen Verein geschaffen, der den in ihn gesetzten Erwartungen vollkommen entsprochen und in der Arbeiterklasse unseres Landes einen großen Erfolg errungen hat.

Was Ihre Bitte betrifft, Ihnen unsere Jahresberichte zur Verfügung zu stellen, so müssen wir Ihnen mitteilen, daß wir nicht in der Lage sind, Ihren Wunsch zu erfüllen. Wir sind nur friedliche Arbeiter, deren Bestrebungen auf die lokalen Interessen beschränkt sind; wir sind keine Streiter, und wir behandeln in unseren Versammlungen nichtsoziale Probleme, für die sich hauptsächlich die der Arbeit fernstehenden Personen interessieren. Aus diesem Grunde sind unsere Jahresberichte ohne Interesse für Sie.

Was ferner Ihre Frage betrifft, ob wir die Absicht haben, dem gelben Gewerkschaftsverband beizutreten, so können wir mit einem Worte antworten und sie werden uns verstehen: Wir sind nicht Gelbe, wir sind Creusotiner.“

Anfangs unterhielt der unabhängige Gewerkverein in Le Creusot Beziehungen zu gleichgesinnten Vereinen in Montceau, Valenciennes und Tourcoing, doch nach Verlauf weniger Jahre zog er sich ganz zurück.

Das „Syndikat Nr. 2“ von Le Creusot ist nicht allgemein als „gelber“ Arbeiterverein anerkannt; so leugnen insbesondere Biétry und die Pariser Gelben, daß diese antisozialistische Bewegung in Le Creusot der Ursprung der französischen gelben Bewegung ist. Warin, der von den Pariser Gelben stark beeinflußt erscheint, erwähnt Le Creusot zwar in einer Anmerkung, spricht den dortigen Vorgängen aber jede Bedeutung ab[72]). Demgegenüber gibt aber Allemane im Petit Sou offen zu, daß in Le Creusot der revolutionäre Syndikalismus zum ersten Male eine Niederlage erlitten hat[73]).

---

[70]) Gros, S. 215.
[71]) Der Brief ist datiert vom 29. Januar 1910, unterzeichnet ist er: Bertinetti.
[72]) Warin, Les syndicats jaunes, S. 34 Anm.
[73]) Petit Sou, 10. März 1901.

Biétry führt die gelbe Bewegung auf einen Streik in Montceau-les-Mines zurück, der einige Monate später zur Gründung eines „Syndikat Nr. 2" im benachbarten Montceau-les-Mines Anlaß gab[74]). Bei der Gründung dieses „Syndikat Nr. 2" in Montceau diente nach den übereinstimmenden Berichten von Gros und Lefranc das „Syndikat Nr. 2" von Le Creusot in jeder Beziehung als Vorbild und Muster[75]). Darin allerdings muß man Warin Recht geben, daß die Streiks in Le Creusot und ihre Folgen weniger bekannt geworden sind, als der Streik von Montceau-les-Mines, der Wochen hindurch die öffentliche Meinung beschäftigte[76]).

Es bleibt nun noch übrig, auf die Frage einzugehen, ob die Arbeiter in Le Creusot bei der Gründung des „Syndikat Nr. 2" von irgend einer Seite beeinflußt oder unterstützt worden sind. Daß Schneider, der Besitzer des Werkes, bei seiner grundsätzlichen Antipathie gegen jede gewerkschaftliche Organisation die Gründung dieses Vereins mit unverhohlenem Mißtrauen beobachtete, ist schon erwähnt. Auch von seiten einer gewerkschaftlichen Bewegung z. B. der Christlichen, wie man nach manchen Anzeichen vermuten könnte, scheint eine Beeinflussung nicht vorzuliegen. Am ehesten könnte man, wenn auch nicht an eine Anregung, so doch an eine Unterstützung des „Syndikat Nr. 2" von seiten Angehöriger der Le Playschen Schule denken. Marcel Lefranc, ein Mitglied der „Unions de la paix sociale" hat die Vorgänge in Le Creusot ausführlich beschrieben[77]), und es ist wohl anzunehmen, daß er bei seinen Verbindungen mit den Führern des „Syndikat Nr. 2" seinen Einfluß im Sinne der Lehre Frédéric Le Plays geltend gemacht hat[78]).

Montceau-les-Mines.

Fast zu gleicher Zeit, wie in Le Creusot, begannen die Unruhen in dem benachbarten Grubenrevier von Montceau-les-Mines. Hier war der Boden ohne Zweifel für einen Streik besser vorbereitet. Am 4. Februar 1895 hatte sich hier eine schwere Katastrophe ereignet, die zur Aufstellung neuer Forderungen von seiten der Bergarbeiter Anlaß gab. Eine ausgiebige sozialistische Propaganda setzte ein und gewann trotz der Wohlfahrtseinrichtungen, mit denen man die Arbeiter überhäufte, zahlreiche Anhänger[79]). Begünstigt wurde ihr Resultat durch die allgemeine Unzufriedenheit der französischen Bergarbeiter

---

[74]) Pierre Biétry, Le socialisme et les jaunes, S. 67; derselbe, Les jaunes de France, S. 82.

[75]) Siehe auch Eugène Rostand, Membre de l'Institut in La Réforme sociale, 1. Januar 1907, S. 51.

[76]) Eine weitgehendere Erwägung von Le Creusot in der Tagespresse fand ich nur in der ‚Liberté', die in ihren Nummern vom 9. bis 11. März 1901 ein Interview des Vorsitzenden des „Syndikat Nr. 2" wiedergibt.

[77]) Marcel Lefranc, Les syndicats indépendants du Creusot et de Montceau — avec lettres — préfaces de Messieurs Mangematin et Burtin, erschienen als Broschüre Nr. 40 des Comité de défense et de progrès social. (Mangematin ist der Vorsitzende des „Syndikats Nr. 2" von Le Creusot.

[78]) Eine Bibliothek der Firma Schneider & Co. ist Mitglied der „Unions de la paix sociale".

[79]) Chagot, der Besitzer der Gruben von Montceau, hat jährlich ca. 1½ Millionen Franken für solche Zwecke ausgegeben. Mehrfach wird tadelnd hervorgehoben, daß er es versäumt hat, etwas für die „Erziehung und Belehrung der Arbeiter" zu tun.

in diesen Jahren [80]). Über die genauen Gründe, die schließlich — am 6. Juni 1899 — die Niederlegung der Arbeit veranlaßten, weiß Maurice Gros in seiner sonst so ausführlichen Schrift leider nichts zu berichten. Einige Berechtigung wird man diesem Vorgehen der Arbeiter trotz aller Beteuerung von Warin und andern Autoren nicht aberkennen können. Wie in Le Creusot, so gelang auch hier jetzt die Gründung eines Gewerkvereins, dem fast die gesamte Arbeiterschaft angehörte [81]). Unter der Führung von Maxence Roldes änderte der Verein aber bald seine Tendenzen: es gewannen fremdartige Einflüsse die Oberhand, und man versuchte, den Streik zu politischen Zwecken auszunützen. Marcel Lefranc sagt darüber: „Anstatt ein Berufsverein zu sein, war dieser Verein ein politisches Werkzeug, das man in Anbetracht der kommenden Wahlen und zum Kampf gegen den Arbeitgeber bereitgestellt hatte. Vor allem wollte man in der Stadtverwaltung die Oberhand gewinnen . . ."

Der erste Streik war bald beendet [82]), aber schon begann man mit den Rüstungen zu einem neuen Kampf. Die Aussichten, mitten im Winter — im Januar sollte die Arbeit niedergelegt werden — mit einer neuen Arbeitseinstellung rechnen zu müssen, hatte für einen großen Teil der Arbeiter wenig Verlockendes. Und so kam es, wie Lebius schreibt, nach Bekanntwerden dieser Absicht „zu einer Gehorsamsverweigerung roter Arbeiter, die ihre Interessen wahrnehmen wollten, ohne gleich die Arbeit niederzuwerfen, die während der Unterhandlung um Verbesserung ihrer Arbeitsbedingungen ruhig an ihrem Platz ausharren wollten" [83]). Le Creusot machte Schule. Alle Gegner der übertriebenen Streikpolitik schlossen sich nun gleichfalls zu einem „Syndikat Nr. 2" zusammen [84]). In einem Aufruf erklärten sie: „Bei der Arbeit lassen wir uns die nötige Disziplin gefallen; für unser Tun außerhalb der Arbeitsstätte haben wir niemand Rechenschaft abzulegen, wir haben deshalb auch von niemand Befehle zu empfangen. Wir Arbeiter von Montceau-les-Mines sind imstande, unsere Sache selbst zu vertreten; wir haben es nicht nötig, uns zu diesem Zweck von einem Politiker gleichwelcher Partei beherrschen und dirigieren zu lassen." Das „Syndikat Nr. 2" trat selbständig in Unterhandlungen mit der Firma ein, deren Resultat eine fünfprozentige Lohnerhöhung für die gesamte Arbeiterschaft war. Die Nachgiebigkeit der Firma darf wohl als ein Beweis dafür angesehen werden, daß die Forderungen der Arbeiter nicht so ungerechtfertigt waren, wie man sie von manchen Seiten hinzustellen versucht hat.

Zu Ausschreitungen irgendwelcher Art — es sei dies ausdrücklich konstatiert — war es bis jetzt noch nicht gekommen. Das Signal zu ihrem Beginn gab erst die Opposition des „Syndikat Nr. 2". So groß war die Erregung in der Arbeiterschaft, daß man den Gedanken an den Streik vorderhand aufgab, um alle Kräfte zum Kampf gegen das

---

[80]) Die Hauptforderungen der Bergleute waren:
1. gesetzliche Festlegung des 8-Stunden-Arbeitstages,
2. Erhöhung der Rente (auf 2 Fr.) und Herabsetzung der Wartefrist (auf 25 Jahre Dienstzeit).
3. Festsetzung eines Minimallohnes.

[81]) Syndicat des mineurs et similaires du bassin houiller de Montceau-les-Mines.
[82]) Auch darüber weiß Gros keine Details.
[83]) Lebius, Die gelbe Arbeiterbewegung, S. 87.
[84]) Syndicat des corporations ouvrières de Montceau-les-Mines.

„Syndikat Nr. 2" konzentrieren zu können. Die Tatsache, daß man eben in nächster Nähe, in Le Creusot, den Sieg eines solchen Vereins erlebt hatte, konnte nur zu einer Verschärfung der Gegensätze beitragen.

Länger als ein Jahr war nun Montceau-les-Mines der Schauplatz erbitterter Kämpfe [85]). Man versuchte mit allen Mitteln das „Syndikat Nr. 2" zu sprengen. Besonders die vierteljährlichen Generalversammlungen gaben jedesmal Anlaß zu Ausschreitungen rohester Art. So belagerte am 5. August 1900 eine vieltausendköpfige Menschenmenge das Haus, in dem die Versammlung stattfand (Café de la Mairie), demolierte es, so gut es ging, und griff die Arbeiter beim Verlassen des Hauses mit Waffen an [86]).

Bei dieser Gelegenheit soll das „Syndikat Nr. 2" den Namen „gelb" bekommen haben. Die Fenster des Café de la Mairie wären nach Wiederherstellung der Ruhe provisorisch mit gelbem Papier verklebt worden, man hätte danach das Haus spottweise „gelbes Haus" und das „Syndikat Nr. 2" „gelbes Syndikat" genannt [87]). Es ist schon an anderer Stelle erwähnt, daß wir keinen Anlaß haben, dieser Erzählung keinen Glauben zu schenken, ebensowenig wie wir in diesem Vorfall den alleinigen Ursprung der Bezeichnung „gelb" sehen können.

Bei der Firma Chagot & Co. gingen inzwischen große Veränderungen vor sich. Mit der Umwandlung des Werkes in eine Aktiengesellschaft war auch ein Wechsel der Direktoren verbunden. An Stelle des dem „Syndikat Nr. 2" wohlgesinnten Herrn de Gournay trat ein Herr Coste), der sich die Sympathien des roten Vereins zu sichern wußte. Diese verlor er jedoch sofort, als er einer Anzahl Erdarbeiter, die überflüssig geworden waren, kündigte. Die Firma sah sich genötigt, einem Ultimatum des Gewerkvereins, das die Wiedereinstellung der entlassenen Arbeiter und eine abermalige Lohnerhöhung forderte, nachzugeben und neben der Zurücknahme der Entlassung eine zweiprozentige Lohnerhöhung zu bewilligen. Die große Majorität der Arbeiter war mit diesem Resultat wohl zufrieden, und der Streik wurde in einer Arbeiterversammlung einstimmig abgelehnt. Dieser Beschluß war die Veranlassung zu einem Zwiespalt zwischen den Führern des Gewerkvereins, die jetzt von einem Streik nichts wissen wollten, und den revolutionären Führern, die um jeden Preis den Streik wollten. Einige jüngere Leute stellten sich schließlich auf die Seite der letzteren.

Junge Taglöhner der Zeche Montmaillot verließen am 19. Januar 1901 die Arbeit mit der kurzen Motivierung, sie wären zu schlecht bezahlt, die Bergleute der gleichen Zeche folgten ihnen der Solidarität halber, die Vorstandschaft des Gewerkvereins, die auch jetzt noch einen allgemeinen Streik vermeiden wollte, wurde kurzerhand durch eine Streik-

---

[85]) Von der Gründung des „Syndikat Nr. 2" am 15. Dezember 1899 bis zur Beendigung des großen Streiks, Mai 1901. Genaue Berichte über die Vorgänge in Montceau finden sich bei: Biétry, Le socialisme et les jaunes, S. 67 ff.; Almanach des jaunes, 1907, S. 93 ff.; Gros, S. 149—171, Lefranc, La grève de Montceau; A. de Mun, Grèves, arbitrage et syndicats; Pawlowsky, Les syndicats jaunes, S. 19 ff.; de Seilhac, Syndicats ouvriers, S. 173; Warin, Les syndicats jaunes, S. 32 ff.; Bulletin de l'office du travail etc.

[86]) Von den 400 Arbeitern, die der Versammlung beigewohnt hatten, wurden vier schwer verletzt; siehe auch L'Impartial de Saône et Loire, 9. August 1900.

[87]) Siehe Almanach des Jaunes, S. 92/93 (mit einer Photographie des Hauses nach dem Angriff).

kommission ersetzt. Am 21. Januar war der Streik allgemein. Maxence Roldes, der Führer der Streikpartei, hatte für den Unterhalt der Streikenden ausgezeichnete Vorbereitungen getroffen, so daß diese keinen Mangel zu leiden hatten [88]). Ein besonders wertvolles Mittel für die Streikenden war der von Chagot gegründete Konsumverein, der sich vollkommen in ihren Händen befand [89]).

Die Anhänger des „Syndikat Nr. 2", etwa 1000 an Zahl, hatten sich dem Ausstand nicht angeschlossen und waren bereit, weiter zu arbeiten, ebenso eine Anzahl Nichtorganisierter. Diese Arbeitswilligen sahen sich schon in den nächsten Tagen von der Firma entlassen mit der Begründung, die Sicherheit der Arbeitenden könne nicht mehr garantiert werden. Ohne Einhaltung einer Kündigungsfrist und ohne die geringste Entschädigung von seiten der Firma auf die Straße gesetzt, ohne Anteil an den Einrichtungen, die Maxence Roldes für seine Anhänger geschaffen hatte, von den Streikenden als Renegaten behandelt, auf Schritt und Tritt verfolgt und mißhandelt, waren diese unglücklichen Arbeiter dem größten Elend preisgegeben.

Als die Unruhen in Montceau diesen bedrohlichen Charakter annahmen, wurde man doch allgemein darauf aufmerksam, und die Regierung beeilte sich, Militär zur Aufrechterhaltung der Ordnung in das Grubengebiet zu schicken. Zugunsten der unfreiwillig streikenden Gelben wurde von zwei Pariser Zeitungen — La Liberté und La Croix — eine Hilfsaktion in die Wege geleitet [90]).

Da die gesamte gemäßigte Presse den Bestrebungen der Gelben sympathisch gegenüberstand, und in seltener Einmütigkeit das Vorgehen der Firma sowohl als auch die Ausschreitungen der Organisierten verurteilte, so flossen die Beiträge zu einer öffentlichen Subskription sehr reichlich. Eine Summe von 100 000 Fr., die eingegangen war, reichte aus, um für die notwendigsten Bedürfnisse der Gelben aufzukommen. Dank der moralischen und finanziellen Unterstützung ging das „Syndikat Nr. 2" neu gefestigt aus dieser Krisis hervor, um mit neuen Kräften im ganzen Lande seine Ideen zu propagieren.

In ganz Frankreich wollten sie Gewerkvereine nach ihrem Vorbild gründen und diese in einem „Nationalen Bund der französischen Arbeiter" vereinigen. Ein Aufruf, den sie zu diesem Zweck erließen, wurde von der ganzen nichtsozialistischen Presse des Landes verbreitet. Hören wir, was sie in demselben sagen: „Im Namen der Solidarität, die alle Arbeiter Frankreichs aller Klassen und aller Parteien vereinen soll, wenden wir uns an unsere Brüder und bitten sie, uns beizustehen bei der Verteidigung unserer Freiheit, bei der Verteidigung des Brotes für unsere Kinder.

Ihr alle wißt, daß die Bergleute von Montceau-les-Mines in den Ausstand getreten sind. Mehr als 11 000 Arbeiter sind ohne Beschäftigung. Es hat genügt, daß einige schlecht beratene junge Leute ihr Werkzeug hingeworfen haben; der rote Gewerkverein kam ihnen zu Hilfe und proklamierte den Streik.

---

[88]) So wurden in den einzelnen Stadtteilen öffentliche Küchen errichtet.

[89]) Bellefond, Les crises patronales et ouvrières, S. 36.

[90]) Die Berichterstatter dieser Blätter waren während des ganzen Streiks in Montceau anwesend, wo sie von Anfang an die Aktion des „Syndikat Nr. 2" unterstützten. Es waren dies Etienne Charles von der gemäßigten nationalistischen ‚Liberté' und Janne von der konfessionellen ‚La Croix'.

Die Firma, die die Mehrzahl der Arbeitsräume verlassen sah, hatte alle Arbeiter, die auf ihrem Posten geblieben waren, verabschiedet, da es ihr nicht möglich schien, für die Sicherheit der Arbeiter zu garantieren. Wir streiken also gegen unseren Willen, nur der paar Revolutionäre wegen. Wir können keinen Schritt tun, ohne Patrouillen zu begegnen, die mit Knütteln bewaffnet sind und die jeden Arbeiter niederschlagen, der sich wehren will.

Wären die Werkstätten offen geblieben, so würden wir nicht zögern, zur Arbeit zu gehen, trotz aller Drohungen und Prügel; wenn wir auch an Anzahl unterlegen sind, so würden wir doch der Gewalt Gewalt entgegensetzen. Lieber riskieren wir es, bei der Arbeit getötet zu werden, als daß wir zusehen, wie unsere Frauen und Kinder Hunger leiden.

Aber die Werkstätten bleiben seit dem 21. Januar geschlossen; die Streikenden spotten über unser Elend, weil wir kein Brot zum Essen haben, während sie selbst, von den revolutionären Gewerkschaften unterhalten, es sich gut gehen lassen . . ."

Es folgt dann die Aufforderung, überall freie Gewerkvereine zu gründen, und der Aufruf schließt: „Für die Freiheit streiten wir, für den französischen Arbeiter leiden wir, für Frankreich werden wir siegen. Zu uns! Franzosen! Helft uns, unsere Brüder zu befreien, die von ein paar ehrgeizigen Menschen geknechtet sind, die selbst wiederum eine verborgene Hand führt, der sie blindlings gehorchen und die sie gebeugt hält unter einem Joch des Schreckens. Helft uns, sie zu erleuchten, sie zu befreien. Geben wir ihnen zu verstehen, daß diese Streiks, in allen Gegenden des französischen Territoriums angestiftet, so eine Art Probemobilmachung zum Generalstreik darstellen. Dieser wird dann zu der Stunde ausbrechen, die unser Erbfeind festgesetzt hat für den Untergang der nationalen Arbeit, für den Untergang Frankreichs durch Besetzung unseres Landes. Wollen wir, jeder in seinem Kreise, Apostel des sozialen Friedens sein und zugleich Verteidiger nationaler Arbeit! Schließt euch an uns an! Zusammen wollen wir dann zur Verteidigung der Interessen nationaler Arbeit, der Freiheit des Arbeiters, auf unerschütterlichen Grundlagen mit Hilfe aller guter Franzosen diese Zitadelle der Freiheit gründen, einen wahren Nationalbund französischer Arbeiter." [91])

Unter dem Druck der öffentlichen Meinung und wahrscheinlich auch der Regierung gab die Firma schließlich nach. Am 25. März wurde der Betrieb zum Teil wieder aufgenommen, und am 6. Mai kehrten auch die letzten Streikenden zur Arbeit zurück.

Das einzige Resultat des Streiks war eine Lohnerhöhung, die je nach der Kategorie 5, 10, oder 20 Cts. betrug. Für die gesamte Arbeiterschaft bedeutete dies eine jährliche Mehrung des Lohns um rund 70 000 Fr. Diesem, immerhin recht bescheidenen Gewinn stellt de Seilhac den Verlust gegenüber, der den Arbeitern aus dem Ausstand erwachsen ist [92]). Für 100 Tage Lohnentgang berechnet er 3 450 000 Fr., für Entgang von Prämien, Beiträgen zu Versicherungs- und Unterstützungskassen rund 420 000 Fr., im ganzen also 3 870 000 Fr., während sich nach Gros der Verlust sogar auf 4 555 000 Fr. beläuft [93]).

---

[91]) Gros, S. 167—169.
[92]) Léon de Seilhac in Revue politique et parlementaire, Tome 28, 632.
[93]) Gros, S. 98.

Die beiden Vereine, das gelbe „Syndikat Nr. 2" und der rote Verein, gingen aus dem Kampf ziemlich unverändert hervor. Der rote Verein hat dann freilich im Lauf der Zeit von seiner ursprünglichen Größe und Bedeutung etwas eingebüßt: von seinen 8000 Mitgliedern vom Jahre 1901 finden sich heute nur noch knapp 5000 [94]). Das „Syndikat Nr. 2" hatte zuerst eine geringe Zunahme zu verzeichnen, seine Mitgliederzahl ist von 1760 (nach dem Streik) [95]) auf 2065 im Jahre 1909 gestiegen; es scheint sich aber seitdem aufgelöst zu haben, denn im Annuaire 1911 ist der Verein nicht mehr verzeichnet.

Die Tendenzen der Gelben in Montceau decken sich mit denen der Gelben in Le Creusot, unter deren Einfluß und Anleitung die Gründung des Vereins in Montceau erfolgt ist. Auf Grund des Gesetzes von 1884 errichtet, will das „Syndikat Nr. 2", wie Burtin, dessen Begründer, an Maurice Gros schreibt, unter Ausschluß aller konfessionellen und politischen Momente ein Hort des sozialen Friedens sein, und als solcher „eine vermittelnde Rolle zwischen Arbeitgeber und Arbeitnehmer übernehmen" [96]). Die Devise des Vereins ist: „Friede, Arbeit, Freiheit." Wie in Le Creusot, so legt man auch in Montceau großen Wert auf das Unterstützungswesen. Gros nennt vier verschiedene Kassen, die diesem Zweck, wie er bemerkt, „mehr oder weniger erfolgreich dienen" [97]).

Daneben wollen sich die Gelben von Montceau aber auch noch mit andern als rein lokalen Angelegenheiten befassen. Der Aufruf an die französischen Arbeiter, von dem wir an anderer Stelle hörten, und die Rede eines Vertreters des „Syndikat Nr. 2" von Montceau, namens Chambodu, von der „Société d'économie sociale" zeigen uns ihre Absicht, im ganzen Lande Propaganda für eine antirevolutionäre Arbeiterbewegung zu machen, und auf dieser Grundlage überall Gewerkvereine ins Leben zu rufen [98]). Zur Erreichung dieses Zieles hält Chambodu eine soziale Erziehung des Volkes für nötig. „An der Hand von Beispielen muß man dem Volke zeigen, daß die Interessen des Arbeiters mit denen des Unternehmers nicht im Widerspruch stehen; man muß ihm vor Augen halten, daß bei einem ungünstigen Geschäftsgang die Löhne sinken und die Fabriken geschlossen werden, daß noch nie die Anwendung von Gewalt oder die Anwendung revolutionärer Mittel den Arbeiter bereichert oder befreit hat, daß im Gegenteil Arbeit und Sparsinn die einzigen Mittel sind, die zu einer Emanzipation der arbeitenden Klassen führen, daß der wahre Fortschritt und der soziale Friede nur möglich sind bei einem Zusammengehen von Arbeitgebern und Arbeitnehmern, bei ihrem herzlichen und brüderlichen Bündnis". [99])

Chambodu erklärt es für dringend nötig, eine neue „Réforme sociale" zu schaffen, eine Réforme sociale populaire für die Arbeiter,

---

[94]) Annuaire des syndicats professionels, 1911, S. 555.

[95]) Eine Anfrage bei dem „Syndikat Nr. 2" in Montceau mit der Bitte um nähere Aufschlüsse blieb unbeantwortet. Bei einem Streik Ende Oktober 1911 scheint der Einfluß früherer Mitglieder dieses Vereins ein weiteres Umsichgreifen der Bewegung verhindert und dessen schleunige Beendigung veranlaßt zu haben. Siehe ‚Le Temps', 20. bis 30. Dezember 1911.

[96]) Gros, S. 151—154.

[97]) Gros, S. 207.

[98]) A. de Mun, Grèves, arbitrage, syndicats, S. 42—46.

[99]) A. de Mun, S. 45.

in der die wichtigsten sozialen Fragen in entsprechender Form zu behandeln wären [100]).

Die Gelben in Montceau allein fühlen sich freilich zu schwach, ein solches Unternehmen durchzuführen, deshalb suchen sie Unterstützung in den Kreisen, die ihren Anschauungen am nächsten stehen, bei der Société d'économie sociale. Daß das „Syndikat Nr. 2" in Montceau von Anfang an in Verbindung mit Anhängern der Le Playschen Schule stand und von dieser Seite auch vielfach Anregungen empfangen hat, ist unverkennbar. Wieder ist es Marcel Lefranc, der die Verhältnisse an Ort und Stelle studiert und in einer Monographie den Ausbruch und Verlauf der Unruhen eingehend schildert [101]). Während des Streiks scheinen dann offizielle Verbindungen mit der Société d'économie sociale angeknüpft worden zu sein, denn noch vor Beendigung der Unruhen, am 29. April 1901, finden wir Chambodu aus Montceau in Paris, um, anschließend an einen Vortrag des bekannten Grafen A. de Mun, vor der Gesellschaft Bericht zu erstatten, und um Unterstützung zu bitten „im Namen der Prinzipien, die die Gesellschaft leiten und im Gedenken an ihren erlauchten Gründer, Frédéric Le Play" [102]).

Die Schüler Le Plays hielten den Augenblick für geeignet, diese Reaktion gegen den revolutionären Syndikalismus nach Kräften zu unterstützen und zu verbreiten und so im Sinne ihres Meisters zu einer Förderung des sozialen Friedens beizutragen. Und so bekannten sie sich an diesem Tage, nach René Prévôt zum ersten Male, offen zum Gewerkschaftsprinzip [103]). Anatole Leroy-Beaulieu vom Institut de France schloß die Sitzung mit diesen Worten:

„Von den Vorschlägen, die man uns heute abend gemacht, und von den Beispielen, die man uns gegeben hat, müssen wir zwei Punkte besonders herausgreifen und würdigen: Einerseits müssen wir nach dem Vorschlag des Grafen A. de Mun die Gründung von antirevolutionären Gewerkvereinen nach dem Typus des Vereins von Montceau zu fördern suchen. Dann müssen wir an eine volkstümliche Presse denken, von der uns die Arbeiter aus Montceau gesprochen haben . . .

Wir wissen zwar noch nicht, in welcher Form wir ihnen behilflich sein können, wir müssen aber ein Mittel suchen, um ihnen eine reelle und wirksame Unterstützung bei ihrer Propaganda zuteil werden lassen zu können." [104])

Die Bewegung [105]), die, anfangs so unscheinbar und unbedeutend, durch den Widerstand einiger Arbeiter gegen die Streikpolitik der Führer in Le Creusot ins Leben gerufen worden war, hat dank der Unruhen in Montceau schnell einen Umfang erreicht, den sich ihre Urheber wohl nie haben träumen lassen. Man muß es als einen der

---

[100]) Eine kleine Zeitung dieser Art bestand in Montceau seit 1898, „La Revue des travailleurs".

[101]) Marcel Lefranc, La grève de Montceau, les causes et les conséquences, Moulins 1901.

[102]) A. de Mun, S. 45.

[103]) Günther-Prévôt, S. 271.

[104]) A. de Mun, S. 47.

[105]) In dem 15 km von Montceau entfernten Städtchen Perrecy-les-Forges war am 17. Januar 1900 ein gelber Verein mit 150 Mitgliedern gegründet worden; der Vorgang ist für eine Geschichte der gelben Bewegung jedoch ohne Bedeutung. Siehe de Seilhac, Syndicats ouvriers, S. 173—174.

schwersten taktischen Fehler der französischen Gewerkschaftsführer bezeichnen, daß sie, wo der Mißerfolg in Le Creusot sie doch hätte zur Vorsicht mahnen müssen, durch ihr Vorgehen in Montceau aufs neue Veranlassung zum Entstehen einer arbeitgeberfreundlichen Koalition gegeben haben, und damit ihren Gegnern ein Kampfmittel zeigten, von dem dieselben in der Folgezeit reichlichen Gebrauch machten. Alle Kreise, die an einem Zurückdrängen des revolutionären Syndikalismus irgendwie Interesse hatten, Unternehmer und wohlmeinende Sozialpolitiker, sozial gesinnte Geistliche und ehrgeizige Politiker wetteiferten miteinander, solche gelbe Gewerkvereine nach dem Typus des „Syndikat Nr. 2" ins Leben zu rufen. Diese entstanden denn auch alsbald in allen Gegenden Frankreichs, die meisten freilich nur als Eintagsfliegen im Gewerkschaftsleben, einige aber auch auf reeller Grundlage errichtet und von unzweifelhaftem Erfolg begleitet. Nur diese letzteren, die ihre Lebensfähigkeit bewiesen und sich über den Rang einer bloßen Streikbrecherorganisation erhoben haben, wollen wir in den folgenden Kapiteln einer näheren Betrachtung unterziehen, und zwar zunächst die gelben Gewerkvereine christlicher Färbung in einigen Departements des nördlichen Frankreich.

2. Die gelbe Bewegung in Nordfrankreich.

In den industriereichen Departements des nördlichen Frankreich ist die Arbeiterschaft seit langer Zeit in zwei scharf getrennte Lager gespalten: Sozialisten und Katholiken. Die ersten Arbeiterorganisationen waren hier sozialistische, einige wenige katholische, meist „syndicats mixtes", traten daneben wenig hervor.

Wie in ganz Frankreich, so begann auch im Departement du Nord um die Jahrhundertwende eine außergewöhnlich rege Tätigkeit der Syndikalisten, deren Folge eine ganze Reihe von Streiks in der Textilindustrie des Liller Arrondissements war. Die nicht organisierten Arbeiter, in der Mehrzahl christliche, hatten keine Lust, den Sozialisten hierbei Gefolgschaft zu leisten, und es kam hier, wie in Le Creusot und Montceau-les-Mines, zu einer Gegenbewegung unter der Arbeiterschaft, die zur Gründung von gelben Gewerkvereinen nach dem Vorbild der gelben Vereine des Departements Saône et Loire führte. Es entstanden in der Periode von 1900—1903 solche Gewerkvereine in Lille, Tourcoing und Roubaix (Nord) und St. Quentin (Aisne). Alle diese Vereine verdanken den gleichen Ursachen ihre Entstehung, aber infolge der mannigfachen Einflüsse, denen sie von ihrer Gründung ab unterworfen waren, nahmen sie eine ganz verschiedenartige Entwicklung. Die Bourgeoisie ergriff auch hier freudig die Gelegenheit, eine gegen die Vorherrschaft der Syndikalisten gerichtete Aktion mit allen Mitteln zu unterstützen. Unternehmer, Geistliche, Gelehrte (vielfach Anhänger der Le Playschen Schule) suchten und gewannen Einfluß auf die Leitung der neugegründeten Vereine; in Roubaix vereinigten sich die schon bestehenden „syndicats mixtes" mit den Gelben zu gemeinschaftlichem Vorgehen. So hatten in kurzer Zeit alle diese gelben Vereine nur noch einen stark religiösen Grundton gemeinsam; im übrigen traten zwei Hauptrichtungen zutage, die „Unabhängigen" in Lille und Tourcoing und die „Gemischten Vereine" in Roubaix.

Eine größere Bedeutung für die gelbe Bewegung haben nur die unabhängigen „Gelben" von Lille und Tourcoing.

Die Gelben von Tourcoing haben das Entstehen und die Entwicklung ihrer Vereine in einer ausführlichen Arbeit „Chez les jaunes" beschrieben, für die andern Orte stehen nur ziemlich spärliche Nachrichten zur Verfügung.

Tourcoing [106]).

Zu Beginn des Jahres 1899 bestanden in Tourcoing zwei „syndicats mixtes" mit 1670 Mitgliedern und drei sozialistische Vereine mit 645 Mitgliedern. In diesem Jahr begann nun eine sehr rege sozialistische Agitation, die zu einem allgemeinen Streik in der Textilindustrie führte. Drei sozialistische Vereine wurden rasch hintereinander neu gegründet, und gewannen eine relativ hohe Mitgliederzahl [107]). Die „syndicats mixtes" waren von diesem Ausstand nicht betroffen; dagegen wurden alle andern Arbeiter, ob organisiert oder nicht, gezwungen, mit den Streikenden gemeinsame Sache zu machen. In einer Fabrik in der Nähe des Rathauses wurde während des Streiks weiter gearbeitet; diese Arbeiter konnten aber drei Wochen lang das Gebäude, das stets von einer Rotte Streikender belagert wurde, nicht verlassen, sondern mußten in der Fabrik verköstigt und beherbergt werden.

Nach Beendigung des Streiks vereinigten sich einige Arbeiter, um die Gründung einer Organisation zu beraten, die sie vor der Wiederholung eines solchen unfreiwilligen Streiks schützen könnte. Die Schaffung einer großen Organisation hielt man für zwecklos: „In den großen Versammlungen kommt die Mehrzahl der Anwesenden nicht zum Wort, sie folgt der Anregung irgendeines Führers oder eines andern, der gerade den Mut zum Sprechen hat." [108]) Man kam schließlich überein, kleine Vereine mit je 30 Mitgliedern zu gründen, die die Arbeiter gleichen Berufes umfassen sollen, die im gleichen Stadtviertel ihren Wohnsitz haben. Als Vorteil von diesem neuen Organisationssystem erwartete man, daß in den kleinen Vereinen alle Fragen, die die Arbeiterschaft interessieren, einer genauen Beratung und Besprechung unter Mitarbeit eines jeden einzelnen unterzogen werden können [109]).

Im Oktober 1900 waren schon genügend Beitrittserklärungen eingelaufen, um sieben solcher Vereine bei der Behörde anzumelden (23. Oktober 1900). Die drei Gruppen der Weberei, Spinnerei und Sortiererei wurden im Lauf des Novembers und Dezembers als Verbände angemeldet, nachdem die Zentralorganisation, die „Fédération syndicale de l'industrie tourquennoise" schon im Mai 1900 angemeldet worden war.

Diese neuen Organisationen von Tourcoing haben in der Folgezeit nicht nur in der Arbeiterbewegung des Nordens und in der gelben Be-

---

[106]) Siehe „Chez les jaunes" par le conseil fédéral de la fédération syndicale de l'industrie tourquennoise. Sonstige Quellen für Tourcoing: Le Jaune, Le petit jaune, organ mensuel des syndicats indépendants de Tourcoing, erscheint seit 14. Mai 1901. Wertvolle persönliche Mitteilungen verdanke ich den Herren Ernest Degueselle, secrétaire général und François Loth, président de la fédération tourquennoise. Die Zahlen sind nach M. Petitcollot, Les syndicats ouvriers.

[107]) Spinner 1080, Färber 300, Weber 280 Mitglieder.

[108]) Chez les jaunes, S. 4; siehe auch Compte rendu du „Premier congrès national des jaunes" 1902, S. 133.

[109]) Im Office du travail des französischen Arbeitsministeriums gab man mir eine andere Erklärung für diese kleinen Vereine. Diese sollen nur zu dem Zweck errichtet worden sein, um möglichst viele Stimmen bei den Wahlen zum Conseil supérieur du travail zu haben. Siehe auch Petitcollot, S. 137 Anm. und Petit Jaune, VII, 5 (September 1909).

wegung eine nicht zu unterschätzende Rolle gespielt, sondern sie haben auch auf die französische Arbeitergesetzgebung durch praktische Mitarbeit Einfluß ausgeübt. Es mag deshalb von Interesse sein, etwas näher auf ihre Organisation und auf ihr Programm einzugehen.

Die Beitrittserklärungen werden nicht von den kleinen Vereinen, sondern nur von dem Zentralbureau (mit einem ständigen Generalsekretär an der Spitze) angenommen. Hier werden die Erklärungen nach Beruf und Stadtviertel geordnet; wenn von einem Stadtviertel genügend Anmeldungen von Arbeitern gleichen Berufes eingelaufen sind, um einen Verein begründen zu können, so wird dessen Sitz und Leitung festgesetzt und der Verein angemeldet. Dieser genießt dann eine weitgehende Autonomie: er besitzt eine eigene Kasse und verwaltet seine Angelegenheiten selbständig, ohne jede Kontrolle. Der jährliche Beitrag beträgt 3 Fr. Der Zentralorganisation gegenüber hat er nur Rechenschaft abzulegen in Fragen, die von allgemeinem Interesse sind, und in Fragen, die auf ihr Verlangen hin auf die Tagesordnung einer Vereinsversammlung gesetzt sind.

Eine besondere Rolle spielen diese kleinen Vereine bei Differenzen von Mitgliedern mit Unternehmern. Der Arbeiter hat in diesem Fall seinem Verein einen genauen Bericht einzureichen; erst wenn die Beschwerde von einer besonderen Kommission desselben geprüft und für berechtigt erklärt ist, so wird sie dem Generalsekretär des Verbandes übergeben, der dann die Verhandlungen mit dem Unternehmer zu führen hat. Als ein Vorteil dieses Systems wird es bezeichnet, daß der beschwerdeführende Arbeiter gegen Schikanen seiner Vorgesetzten dadurch geschützt ist.

Als ein Hauptgrund für die Schaffung dieser kleinen Vereine oder Sektionen war vorhin die Tatsache bezeichnet worden, daß in kleinem Kreise der einzelne regeren Anteil an den Beratungen nimmt. Handelt es sich darum, zu irgend einer Frage Stellung zu nehmen, so muß zuerst in sämtlichen Sektionen getrennt darüber beraten und Beschluß gefaßt werden. Diese Beschlüsse werden dann dem Vorsitzenden der betreffenden Gruppe übermittelt, der gemeinsam mit den Vorständen der Sektionen einen Bericht der Gruppe redigiert. Unter Berücksichtigung dieser Berichte wird dann vom Conseil fédéral, dem außer dem Generalsekretär die Vorsitzenden der drei Gruppen angehören, ein definitiver Bericht verfaßt, der zu seiner Gültigkeit aber noch der Zustimmung der Generalversammlung des Zentralverbandes bedarf.

In der Periode, die wir hier zu betrachten haben, gelangten auf die eben geschilderte Weise drei Fragen zur Beratung und Beschlußfassung: ein Reglement für interne Angelegenheiten wurde am 15. August 1901, ein Bericht über den Gesetzentwurf betr. Altersrenten am 15. September 1901 und endlich ein Bericht über die Einführung des 10 ½ Stunden Arbeitstags am 2. Februar 1902 genehmigt.

Das Programm dieser Organisationen, die im Kampfe gegen die sozialistischen Gewerkvereine entstanden waren, war in erster Linie natürlich extrem antisozialistisch und damit rein negativ. Während man aber in Le Creusot und Montceau-les-Mines sich mit einem solchen negativen Programm begnügte, erkannte man in Tourcoing recht wohl den Mangel und ging allmählich daran, ein positives Programm auszuarbeiten, ein Unternehmen, das freilich nicht das Werk weniger

Monate sein, sondern nur auf Grund der Erfahrungen der ersten Jahre zu Ende geführt werden konnte [110]).

Das erste Programm, das wir in Tourcoing finden, ist in engster Anlehnung an das Programm der Gelben in Le Creusot entstanden [111]).

1. „Erster Zweck der gelben Gewerkschaften ist es, die Interessen der Gelben und ihrer Familien zu vertreten." In den Erläuterungen wird dabei die Gewährung juristischen Beistandes und Unterstützung bei Arbeitslosigkeit besonders genannt.

2. Zweiter Zweck ist: „vernünftige Gesetze zu schaffen und dadurch Friede und Eintracht in der Industrie wieder herzustellen, um die arbeitenden Klassen glücklich zu machen".

3. Der dritte Artikel beschäftigt sich mit dem Verhältnis zum Unternehmer: „Die gelben Gewerkvereine wollen ihre vollkommene Freiheit und Autonomie, ihre volle Unabhängigkeit bewahren; sie sind aber von der Notwendigkeit von Disziplin und gegenseitiger Achtung zwischen Kapital uud Arbeit überzeugt." Sie verwahren sich gegen den Vorwurf einer Begünstigung von seiten der Unternehmer: „Wenn es Unternehmer gibt, die uns günstig gesinnt sind, so stehen wieder so und so viele uns gleichgültig wenn nicht gar feindselig gegenüber." Zur Vermeidung von Konflikten zwischen Arbeitgebern und Arbeitnehmern wünschen die Gelben die Schaffung von Arbeitskammern und Schiedsgerichten, sie betonen jedoch ausdrücklich das Recht des Arbeiters auf Streik, für den Fall, daß die Mittel zu einer friedlichen Beilegung des Streitfalles erschöpft sind.

4. Vierter Zweck ist die Pflege kameradschaftlicher Beziehungen zu allen Angestellten einer Fabrik.

5. Wünsche und Beschwerden sollen nie von dem einzelnen, sondern immer erst nach vorausgegangener genauer Prüfung vom Gewerkverein geltend gemacht werden. Es ist den Mitgliedern streng untersatgt, die Arbeit eigenmächtig niederzulegen.

6. Als letzter Zweck endlich ist die Unterstützung kranker und hilfsbedürftiger Mitglieder, eventuell auch die Unterstützung notleidender Gesinnungsgenossen in andern Orten genannt. So haben die Gelben in Tourcoing zugunsten der Gelben in Montceau-les-Mines eine Sammlung unter sich veranstaltet [112]).

Mit einem weiteren Ausbau des Programms nach der positiven Seite hin wurde alsbald begonnen durch die Stellungnahme zu verschiedenen Gesetzesentwürfen. Am 15. September 1901 lehnte die Generalversammlung nach vorausgegangener Beratung in den Sektionen den Entwurf Millerand betr. Altersrenten ab. In einer längeren Begründung legen die Gelben ihren Standpunkt in dieser Frage dar. Ich entnehme derselben die wichtigsten Punkte [113]):

In den Beiträgen, die von Unternehmern und Arbeitern gleichmäßig zu leisten wären, erblicken sie eine zu schwere Belastung dieser Kreise, die ohnehin durch die Herabsetzung der Arbeitszeit auf 11, dann auf 10½ Stunden schon einen empfindlichen Schaden erlitten hätten.

---

[110]) Chez les jaunes, S. 57: „Wir brauchen ein positives Programm, wenn wir Mitglieder bekommen und uns die Sympathien der tüchtigen Arbeiter erhalten wollen."

[111]) Chez les jaunes, S. 52—57.

[112]) Chez les jaunes, S. 57.

[113]) Chez les jaunes, S. 100—123.

In zweiter Linie verwarfen sie den Zwang, der vom Staat ausgeübt werden soll; sie wünschen, daß man der privaten Initiative freien Spielraum gibt. Eine Verwaltung dieser Kassen durch den Staat würde nach ihrer Ansicht ein ganzes Heer von neuen Beamten erfordern und einen großen Teil der Beiträge verschlingen. Aus diesem Grunde wären auch die Renten, wie sie vom Staate projektiert sind, im Verhältnis zu den Renten privater Versicherungsgesellschaften bei gleichen Bedingungen unverhältnismäßig niedrig. Der Unterschied ergebe sich aus folgender Berechnung, der eine Gesamtleistung pro Arbeiter und Jahr von 60 Fr. zugrunde gelegt ist.

Alter des Arbeiters bei Beginn seiner Zahlungen	Rente, wie sie vom Staat vom 65. Lebensjahre ab bezahlt würde.	Rente nach dem Tarif der Versicherungsgesellschaften
Jahre	Franken	Franken
25	779,40	920,25
26	742,00	875,88
27	706,01	819,41
28	671,33	770,22
29	637,91	725,51
30	605,70	682,61
31	573,66	641,70
32	544,75	603,02
33	515,93	566,04
34	488,15	530,99
35	461,41	496,51
36	436,65	465,69

Die Gelben verwerfen den Entwurf des Ministers und stellen dagegen folgende Forderungen auf:

1. Jeder französische Bürger gleich welchen Standes soll von Staats wegen eine Altersrente erhalten. Die nötigen Summen sollen durch eine allgemeine und direkte Steuer aufgebracht werden.

2. Privatkassen, die ein ähnliches Ziel verfolgen, sollen erlaubt sein, soweit sie mindestens die gleichen Vorteile bieten, wie der Staat.

3. Gemeinnützige Anstalten, die sich mit der Pflege invalider Arbeiter befassen, sollen von Steuern befreit werden und staatliche Unterstützung erhalten.

4. Gewerkvereine sollen berechtigt sein, Krankenhäuser und Invalidenheime zu besitzen und sie selbständig zu verwalten [114]).

5. Die Errichtung genossenschaftlicher Kassen mit selbständiger Verwaltung soll begünstigt werden.

Die ablehnende Haltung der Gelben von Tourcoing in der Frage der Altersrenten und der Bericht, den sie dem Minister darüber einreichten, erregten damals einiges Aufsehen und wurden in der Presse vielfach kommentiert [115]).

Einige Monate später gab ein anderer Beschluß, der am 2. Februar 1902 von der Generalversammlung mit 2000 gegen 17 Stimmen bestätigt worden war, und der sich gegen eine Herabsetzung der Arbeitszeit richtete, Anlaß zu den heftigsten Angriffen gegen die Gelben. Durch

[114]) Siehe Gesetz vom 21. März 1884. Art. 6 Abs. 3: „Auf jeden Fall können Berufsvereine nur solche Immobilien erwerben, die sie zu ihren Versammlungen, zu Bibliotheken und Fortbildungskursen nötig haben."

[115]) Siehe Paul de Cassagnac in ‚L'Autorité' (14. Oktober 1901), Drumont in ‚La libre Parole' vom 16. Oktober 1901 usw.

Gesetz vom 31. März 1900 war mit Wirksamkeit vom 1. April 1900 die Arbeitszeit von 12 auf 11 Stunden herabgesetzt worden, wobei man ab 1. April 1902 eine weitere Herabsetzung auf 10½ Stunden vorgesehen hatte. Gegen diese neuerliche Herabsetzung der Arbeitszeit wehrten sich nun die Gelben mit allen Kräften. Ihr diesbezüglicher Beschluß lautet:

„Die in den Gewerkschaftsverbänden der Sortiererei, Spinnerei und Weberei vereinigten Gewerkvereine verlangen:

1. Die Anwendung des Gesetzes vom 31. März 1900 betr. Herabsetzung der Arbeitszeit auf 10½ Stunden am 1. April 1902 so lange aufzuschieben, bis durch die europäischen Mächte eine internationale Regelung dieser Frage erfolgt sei, um nicht die heimische Industrie zur Auswanderung zu veranlassen.

2. Die Arbeitszeit für alle ohne Unterschied auf 11 Stunden festzusetzen, um die Ausbildung der jungen Arbeiter gegenüber der Invasion der Ausländer zu schützen."

Von diesen Forderungen machten die Vertreter der gelben Organisationen dem Bürgermeister und Abgeordneten von Tourcoing, Gustave Dron, Mitteilung, mit der Bitte, ihre Wünsche im Parlament zu vertreten. Dieser schlug ihnen die Erfüllung ihrer Bitte ab und gab zugleich seiner Verwunderung Ausdruck, unter den Arbeitern Gegner einer Herabsetzung der Arbeitszeit zu finden: „sie ständen in dieser Beziehung in Frankreich einzig da". Und mit dem Abgeordneten von Tourcoing wunderte man sich in ganz Frankreich über diese Arbeiter, die von einer Verkürzung der Arbeitszeit nichts wissen wollten. Auf der gegnerischen Seite hat man in diesem Verhalten einen Beweis der Abhängigkeit dieser Organisationen vom Unternehmertum erblicken wollen, und man hat den Vorfall bei der Agitation gegen die Gelben reichlich ausgenutzt. Gerade unter Hinweis hierauf habe ich die Führer der Gelben von Tourcoing, Degueselle und Loth um eine Aufklärung über ihre Stellungnahme in dieser Frage gebeten. Ihre Antwort deckte sich im allgemeinen mit den Erklärungen, die der Generalsekretär bei der Generalversammlung am 2. Februar 1902 gegeben hatte:

Die Textilindustrie in den Städten an der französisch-belgischen Grenze hat unter der belgischen Konkurrenz außerordentlich zu leiden. Infolge der sozialistischen Agitation und der Arbeitseinstellungen haben sich die Arbeiterverhältnisse für die französische Industrie sehr ungünstig entwickelt; im nahen Belgien, in dem ohnehin schon günstigere Bedingungen für die Entwicklung der Industrie bestehen, lassen die Arbeiterverhältnisse infolge des angeblich dauernden Einvernehmens zwischen Unternehmer und Arbeiter nichts zu wünschen übrig. So und so viele Unternehmen sind in der letzten Zeit schon über die Grenze verlegt worden, und eine neuerliche Verschlechterung ihrer Existenzbedingungen würden die Fabrikanten mit einem allgemeinen Auszug beantworten; dadurch würden Tausende französischer Arbeiter brotlos werden. Eine Verringerung der Arbeitszeit, wie sie geplant ist, hätte eine Verringerung der Produktion und eine Erhöhung der Löhne, damit eine Erhöhung der Generalunkosten zur Folge; eine dementsprechende Steigerung der Verkaufspreise sei aber bei dem billigen

Angebot von seiten der belgischen Konkurrenz einfach unmöglich. An eine Reduktion der Arbeitszeit sei erst dann zu denken, wenn diese durch ein internationales Abkommen geregelt würde. Die Gelben von Tourcoing wünschen daher, daß die Regierung in Verhandlungen mit den andern Mächten eintritt und den Abschluß eines solchen Vertrags beschleunigt.

Bei der isolierten Stellung der gelben Organisationen von Tourcoing in dieser Frage war eine Erfüllung ihrer Wünsche nicht zu erhoffen. Die Folgen blieben nicht aus. Soweit die Unternehmer nicht das Land verließen, wälzten sie — nach Angaben der Gelben — durch eine entsprechend geringe Entlöhnung den Verlust auf die Arbeiter ab [116]).

Zum Schlusse noch ein paar Worte über das Verhältnis der Gelben zu den Arbeitgebern. Während in den gelben Vereinen von Le Creusot und Montceau sich die Arbeiter aus einem Etablissement rekrutierten, verteilen sie sich in Tourcoing auf eine ganze Reihe meist kleiner Fabriken. Eine Beeinflussung der Organisation durch den einzelnen Unternehmer wird dadurch erschwert und nur der lokale Arbeitgeberverband könnte vielleicht mit Erfolg mit der Arbeiterorganisation Fühlung nehmen. In Tourcoing haben sich die Beziehungen zwischen den Gelben und den Arbeitgebern in der Weise ausgebildet, daß der örtliche Arbeitgeberverband den Gelben als einziger Organisation zugestanden hat, bei Konflikten sich durch ihren Generalsekretär vertreten lassen zu dürfen [117]).

Hervorzuheben ist, daß die Gelben von Tourcoing einen stark konfessionellen Charakter tragen und in der französischen Literatur meist als gelbe katholische Vereine angeführt werden [118]).

Die numerische Stärke der Gelben im Vergleich zu den Sozialisten mögen die folgenden Zahlen erläutern [119]):

	1899	1900	1901	1902	1903
Sozialisten	645	2475	2859	2156	2146
Gelbe	—	120	720	2550	3360
		gegr. im Oktober			

Seit 14. Mai 1901 besitzt die Fédération syndicale de l'industrie tourquennoise eine eigene Monatszeitschrift „Le petit Jaune“ [120]).

Lille, Roubaix, St. Quentin.

Die übrigen gelben Vereine der Departements Nord und Aisne verdanken den gleichen Ursachen ihr Entstehen, wie die gelben Organisationen von Tourcoing, deren Programm auch von vielen unverändert

---

[116]) Chez les jaunes, S. 143. Es wurden folgende Fabriken nach Belgien verlegt: Toulemonde nach Dottigines, Charles Six, Vanoutryve und Rombeau nach Mouscron.

[117]) Petitcollot, Les syndicats ouvriers, S. 280.

[118]) Siehe Petitcollot, S. 136; Pawlowsky, Les syndicats jaunes, S. 14; Biétry, Le socialisme et les jaunes, S. 66: („Diese Gewerkvereine sind zu konfessionell“); Lebius, Die gelbe Arbeiterbewegung, S. 86/87. Die Vereine in Tourcoing lassen auf Vereinskosten Messen für ihre verstorbenen Mitglieder lesen.

[119]) Petitcollot, S. 109.

[120]) Die Weiterentwicklung der gelben Organisationen von Tourcoing ist im dritten Teil der Arbeit geschildert.

übernommen wurde. Neben Tourcoing haben, wie schon früher erwähnt, nur die Gelben von Lille wirkliche Bedeutung erlangt [121]).

In Lille hatten die sozialistischen Vereine Guesdescher Richtung eine außerordentlich gefestigte Position inne. Abgesehen von ihrer numerischen Stärke verdankten sie dieselbe in erster Linie den zwei genossenschaftlichen Betrieben, Bäckerei und Brauerei, deren Reinertrag zu großem Teil der sozialistischen Agitation zu gute kam; die Genossenschaftsbäckerei lieferte sogar im Falle eines Streikes den Streikenden unentgeltlich Brot.

Der Kampf gegen die Sozialisten in Lille begann im Jahre 1900. Mit der Unterstützung eines Professors der Nationalökonomie an der katholischen Universität zu Lille, Maurice Vanlaer[122]), Mitglied der Société d'économie sociale, wurden zu Beginn des Jahres 1901 die ersten unabhängigen Vereine gegründet:

La Liberté, chambre syndicale des ouvriers de la filature du coton (1901).

La Fraternité, chambre syndicale des ouvriers tisserands (3. April 1901).

L'Egalité, chambre syndicale des ouvriers des filatures de lin, jute, chauvre (1902).

Le Travail, chambre syndicale des ouvriers metallurgistes (1902).

In erster Linie richtete sich diese Bewegung gegen die Streikpolitik der Sozialisten. Ohne den Streik zu verwerfen, wollen ihn die Liller Gelben doch nur als äußerstes Mittel angewandt wissen. Im Art. 23 der Statuten heißt es darüber:

„Im Falle eines Konfliktes mit dem Arbeitgeber müssen die Mtiglieder ohne Verzug den Verein in Kenntnis setzen. In keinem Fall und unter keinem Vorwand dürfen die Mitglieder die Arbeit niederlegen, bevor die Vereinsleitung nicht alle Mittel, eine Verständigung herbeizuführen, erschöpft hat, um, wenn irgend möglich, eine Arbeitsniederlegung, die stets für beide Parteien von Nachteil ist, zu verhindern."

An die Spitze des Verbandes unabhängiger Gewerkvereine von Lille trat Jooris als Generalsekretär, dem Coutel und Lambert zur Seite standen.

Um der jungen Organisation größere Widerstandskraft zu geben, wurde unter Führung von Maurice Vanlaer von einer Reihe Liller Katholiken die nötige Summe aufgebracht zur Errichtung einer unabhängigen Genossenschaftsbäckerei „L'Indépendante" [123]). Von seiten der Sozialisten wurde die Indépendante alsbald als eine kapitalistische Gründung bezeichnet, angeblich von Industriellen errichtet, um die sozialistische Bäckerei zu stürzen. Daß dieses „kapitalistische Unternehmen" in einem mehr als bescheidenen Lokal, für das man 1200 Fr. Jahresmiete zahlte, untergebracht war, während das sozialistische

---

[121]) Material über die Liller Gelben: Albaret, Un secrétariat social, Almanach des jaunes, 1907, S. 77—79; Petitcollot, Les syndicats ouvriers; de Seilhac, La grève du tissage de Lille; Le Secrétariat social, Pourquoi nous sommes anticollectivistes; Le travail libre, Organ der Gelben Lilles; Le Jaune, Zentralorgan der Gelben, Paris; Le Réveil du Nord, soz. Organ von Lille, ferner Broschüren, Flugblätter, Statuten usw.; mündliche Mitteilungen der Herren Biétry, Léon de Seilhac und H. Jooris, Lille.

[122]) Verfasser von „Problèmes sociaux", siehe Literaturangabe.

[122]) Siehe Jooris im Almanach des jaunes, 1907, S. 77—79.

Unternehmen einen Wert von einer Million repräsentierte, verschwieg man dabei [124]).

Die gelbe Bewegung machte in Lille Fortschritte. Ende 1902 zählten die gelben Organisationen gegen 1000 Mitglieder [125]).

Unabhängig von den gelben Organisationen sind die Christlich-Demokraten in Lille sowohl wie in Armentières, die fälschlicher Weise öfters den Gelben zugezählt werden. Sie scheiden deshalb auch bei dieser Betrachtung aus [126]).

Die gelben Organisationen in Roubaix sind am spätesten von allen antisozialistischen Vereinen des Norddepartements entstanden; sie schlossen sich mit einem schon bestehenden „syndicat mixte" zusammen und haben so ihren Charakter als Arbeiterorganisationen zum Teil eingebüßt [127]). Die Vereine der „Fédération des syndicats de l'industrie roubaisienne" haben Beziehungen zu den andern gelben Organisationen des Nordens und auch von Paris unterhalten; irgend welchen Einfluß auf die Entwicklung der gelben Bewegung haben sie nie ausgeübt.

Als bedeutendere gelbe Organisation der Textilindustrie des Nordens ist noch der Verein „La Liberté, syndicat saint-quentinois des ouvriers de tissage et de filature" in St. Quentin (Aisne) zu nennen [128]).

Bei einem Ausstand der Textilarbeiter war es zu einer Spaltung unter den Streikenden gekommen. Der eine Teil wollte die von den Unternehmern gemachten Zugeständnisse annehmen und die Arbeit wieder aufnehmen, während die Majorität weiter streiken wollte. Die Arbeitswilligen gründeten unter Führung von Caille einen neuen unabhängigen Gewerkverein, dem gegen 500 Weber beitraten. Diese Gründung war die Veranlassung zu Ausschreitungen von seiten der Sozialisten, gegen die die Gelben in der Presse um Unterstützung baten. Ihre finanzielle Stellung scheint nicht sehr glänzend gewesen zu sein, denn unter Berufung auf die Subskription zugunsten von Montceau suchten auch sie bei Pariser Zeitungen um finanzielle Beihilfe nach.

Valenciennes (Nord).

Ein gelber Bergarbeiterverein in Valenciennes, „Syndicat Sainte-Barbe" beansprucht noch einige Beachtung durch die Art seiner Begründung [129]). Der Vorsitzende der „Jeunesse catholique" in Valenciennes, der Advokat Delcourt-Haillot, Mitglied der Société d'économie sociale, gründete aus der Mitte der Jeunesse catholique heraus zu Beginn des Jahres 1901 mehrere Gewerkvereine, deren bedeutendster der Bergarbeiterverein war. Das Programm wurde einfach von den Gelben anderer Orte übernommen, ihre Statuten verdanken sie dem Advokaten Dr. Lefebure. Delcourt-Haillot entfaltete eine rührige Propaganda und gab dem Verein nach wenigen Wochen ein

---

[124]) Siehe auch Prévôt, S. 270.

[125]) Die Weiterentwicklung dieser Organisationen ist im dritten Teil der Arbeit geschildert.

[126]) Petitcollot, S. 165.

[127]) Siehe Faidherbe, Histoire du syndicat mixte de l'industrie Roubaisienne; Boissard, Le syndicat mixte, Le Temps, 3. September 1901; siehe auch Petitcollot, Syndicats ouvriers.

[128]) La Liberté, 13. Juli 1901; Maurice Gros, S. 237.

[129]) La Croix, 3. April 1901.

eigenes Organ: „Le Travailleur libre“ [130]). Aus seiner Feder sind dann in der Folgezeit mehrere Broschüren erschienen [131]), in denen die Forderungen der Bergleute und die Stellung der gelben Bergarbeiter (auch von Montceau) zu dieser Frage behandelt werden. Gegenüber den allgemeinen Forderungen der Bergleute:

1. gesetzliche Festlegung des Achtstunden-Arbeitstages,
2. Erhöhung der Rente auf 2 Fr. und Herabsetzung der Wartefrist (auf 25 Jahre Arbeitszeit),
3. Festsetzung eines Minimallohns

stellen die Gelben folgende Forderungen auf:

1. Erhöhung des Lohnes im Einvernehmen mit den Unternehmern und in Berücksichtigung der Marktlage in den benachbarten Ländern,
2. ständiges Schiedsgericht,
3. Abänderung des Gesetzes von 1894 betr. Altersrenten, Eintritt in die Bezugsberechtigung mit 50 Jahren,
4. Unterstützung der Witwen,
5. Einschränkung der Rechte der Bergarbeiterdelegierten, und
6. Straflosigkeit für Vergehen während des Streiks.

In seiner Blütezeit zählte der Bergarbeiterverein „Syndicat Sainte-Barbe“ einmal 5000 Mitglieder; wenige Jahre später war er wieder verschwunden. Wir werden wohl nicht fehlgehen, wenn wir die Art seiner Gründung und die Bevormundung von seiten Außenstehender als Ursache seines frühzeitigen Endes betrachten.

3. Die gelbe Bewegung in Paris. Paul Lanoir.

Der erste unabhängige antisozialistische Gewerkverein in Paris, „La Lithographie indépendante“ wurde 1899 von Buchdruckern begründet, die mit den Tendenzen der sozialistischen Fédération du livre nicht einverstanden waren [132]). Eine Anzahl unabhängiger Gewerkvereine hatte schon früher in Paris bestanden, die bedeutendsten waren die schon früher erwähnten, vom Frater Hiéron begründeten christlichen Vereine von der rue des Petits-Carreaux. Was die Buchdrucker veranlaßt hat, gegen die durch ihre gemäßigte Haltung bekannte Fédération du livre Stellung zu nehmen, erfahren wir nicht genau. Wir wissen nur, daß der junge Verein in den ersten drei Jahren seines Bestehens schwer um seine Existenz zu kämpfen hatte [133]). Seine Mitgliederzahl erreichte kaum 100, während ein neuer, mit seiner Hilfe begründeter Verein „Syndicat de la typographie indépendante“, dessen erste Versammlung durch Mitglieder der 21. Sektion der „Fédération du livre“ gesprengt wurde, gegen 60 Anhänger zählte [134]).

---

[130]) Erscheint seit 28. April 1901.

[131]) Delcourt-Haillot, Les revendications des mineurs; — ‚Le programme des mineurs jaunes. Diese beiden veröffentlicht vom Comité de défense de progrès social (Société d'économie sociale); —, Rouges et jaunes dans la dernière grève (action populaire).

[132]) Einer der Mitbegründer der „Lithographie indépendante“ schrieb mir: „Ungefähr 100 Kameraden, die überdrüssig waren, zu sehen, wie die Politiker und Demagogen in den Gewerkvereinen herrschten, kamen zu mir und frugen mich, was man gegen solche Gewerkvereine tun könne, die von einigen Emporkömmlingen geleitet werden und die überall ihren Willen durchsetzen wollen.“

[133]) Der Verein ist erst 1902 bei der Behörde angemeldet worden.

[134]) Mündliche Mitteilungen des derzeitigen Generalsekretärs, Herrn Le Tarridec, Paris

Zu einem Aufschwung in der antisozialistischen Bewegung in Paris kam es erst, als in den Jahren 1900 und 1901 die Nachrichten von den Niederlagen des revolutionären Syndikalismus im südöstlichen Frankreich kamen. Die Ereignisse von Le Creusot und noch mehr von Montceau-les-Mines waren in aller Munde. Alle die Gegner der Sozialisten und Anarchisten, der Klerus und das Unternehmertum, Royalisten und Bonapartisten, alle die gemäßigten Parteien bis zu den Parteien der Reaktion jubelten über die unerwartete Niederlage der Syndikalisten. Die Sympathie der ganzen gemäßigten Presse stand auf seiten der gelben Gewerkvereine, deren Auftreten zum Teil mit überschwenglichen Artikeln als Beginn einer neuen Ära, einer Ära des sozialen Friedens gefeiert wurde. Eine Subskription zugunsten der Gelben von Montceau, veranstaltet von Pariser Zeitungen, brachte in kurzer Zeit die Summe von 100 000 Fr.

Die Wahlen für die Chambre des députés standen damals vor der Tür. Die bürgerlichen Parteien hatten aus der Taktik der Anarchisten etwas gelernt; nicht mit Unrecht schrieben sie das Anwachsen der anarchistischen Macht der Mitarbeit der Gewerkschaften zu, und warben jetzt, um auch ihrerseits in den Arbeiterkreisen mehr Boden zu gewinnen, um die Gunst dieser neuen, gelben Arbeiterbewegung. —

In dieser Zeit begründete ein ehemaliger Angestellter der Orleansbahn, Paul Lanoir[135]), Generalsekretär des „Syndicat des chemins de fer", mit einigen recht unbedeutenden, sogenannten unabhängigen Gewerkvereinen, die ihre Bureaus in der Pariser Arbeitsbörse hatten, eine „Union fédérative des syndicats et groupements ouvriers professionnels de France et des colonies" (März 1901). Als Organ dieses Verbandes gab Lanoir seit 20. April 1901 die Wochenzeitschrift „L'Union ouvrière, journal professionnel du monde du travail" heraus, in der er die antisozialistischen Anschauungen der gelben Arbeiterbewegung vertrat, und damit immerhin einige Beachtung fand.

Im Sommer 1901 wurden nun eine Reihe von Gewerkvereinen, darunter auch solche Lanoirs, aus der Arbeitsbörse ausgeschlossen. Der Vorgang war folgender:

Die Pariser Arbeitsbörse bezieht von seiten der Pariser Stadtverwaltung einen erheblichen Zuschuß. Die Verteilung dieses Zuschusses oblag früher einer Kommission, die sich aus den Vertretern der Gewerkvereine, der Stadtverwaltung und der Verwaltung der Börse zusammensetzte. Durch ein Dekret des Ministers Millerand vom 17. Juli 1900 wurde diese Bestimmung aufgehoben. Art. 10 der neuen Verfügung bestimmte folgendes[136]):

1. Es wird eine Verwaltungskommission für die Pariser Arbeitsbörse eingesetzt.

---

[135]) Die Tätigkeit Lanoirs bei der Orleansbahn scheint allerdings einige Zeit zurückzuliegen. Wie ich einer von der Union des syndicats du département de la Seine herausgegebenen Broschüre entnehme, hat sich Lanoir anfangs der 90er Jahre mit der Errichtung eines Waisenhauses beschäftigt, aber bald darauf sich der Politik zugewandt. Von allen, die mit Lanoir früher in Verbindung gestanden haben, wurde mir seine außergewöhnliche Begabung und Gewandtheit gerühmt. Meine Bemühungen, von Lanoir (zurzeit conseiller municipal in Juan-les-Pins) selbst authentische Mitteilungen zu erhalten, waren leider erfolglos, eine Brief mit einer diesbezüglichen Bitte blieb unbeantwortet.

[136]) Siehe Documents concernant la „Bourse du Travail", Paris 1906, herausgegeben von der „Direction des affaires municipales".

2. Diese Kommission besteht aus 15 Mitgliedern, die auf ein Jahr von den Delegierten der an der Börse zugelassenen Gewerkvereine gewählt wird.

5. Die Kommission bestimmt über die Verteilung der den Gewerkvereinen zugebilligten städtischen Zuschüsse.

Der Erfolg dieses Erlasses war zunächst der, daß der Stadtrat die Auszahlung der Zuschüsse vollkommen einstellte. Da traten um die Mitte des Jahres 1901 unter Führung von Lanoir eine Anzahl von Gewerkvereinen selbständig an die Stadtverwaltung mit der Bitte um Gewährung eines Zuschusses heran. Unter dem Einfluß einer starken nationalistischen Gruppe wurde am 28. Juli 1901 eine Summe von 38 500 Fr. genehmigt. Der Minister mußte in diesem Vorgehen des Stadtrates eine Verletzung des Erlasses vom 17. Juli 1900 sehen und er verbot die Auszahlung. Das Gesuch Lanoirs und seiner Vereine bedeutete zugleich einen Verstoß gegen die Bestimmungen der Arbeitsbörse, zu deren genauen Beachtung sich jeder Verein bei seiner Aufnahme verpflichten muß [137]). In der Sitzung vom 8. August 1901 hatte die Verwaltungskommission der Arbeitsbörse diesen Vorfall zu beraten und Beschluß zu fassen. Das Protokoll dieser Sitzung lautet in wörtlicher Übersetzung [138]):

„Bürger Baumé verliest folgenden Antrag, dessen sofortige Verbescheidung er verlangt:

In Anbetracht dessen, daß die Verwaltungskommission gemäß Abs. 3 Art. 10 des Dekrets vom 17. Juli 1900 innerhalb der in besagtem Dekret festgesetzten Grenzen mit der allgemeinen Verwaltung der Arbeitsbörse betraut ist, und über alle Fragen zu entscheiden hat, die sich auf deren Betrieb beziehen,

in Anbetracht dessen, daß der folgende Artikel festsetzt, daß sie insbesondere unter Beachtung des Dekrets und des allgemeinen Reglements über die Aufnahme und über den Ausschluß von Gewerkvereinen entscheidet,

in Anbetracht dessen, daß der Abs. 2 Art. 3 festsetzt, daß die Aufnahmsgesuche der Gewerkvereine die Versicherung enthalten müssen, sich den Vorschriften der Dekrets und Reglements der Börse zu fügen,

in Erwägung dessen, daß die Verwaltungskommission dem Stadtrat einen Voranschlag für das Jahr 1901 vorgelegt hat, insbesondere einen Voranschlag für die den Gewerkvereinen zukommenden Unterstützungen,

in Erwägung dessen, daß aus dem Bericht des Herrn Piaut, zum Beschluß erhoben in der Sitzung des Stadtrats vom 11. Juli 1901, hervorgeht, daß an der Arbeitsbörse zugelassene Gewerkvereine vom Stadtrat zur Aufrechterhaltung ihrer ständigen Bureaus eine Unterstützung erbeten und durch Annahme des Antrages Piaut zugesichert erhalten haben,

---

[137]) Siehe Art. 3 Abs. 2 des Dekrets vom 17. Juli 1900: „Die Aufnahmegesuche müssen die Versicherung der Gewerkvereine enthalten, sich allen Vorschriften, die für die Arbeitsbörse bestehen, zu fügen."

[138]) Die Verwaltungskommission der Pariser Arbeitsbörse hat mir durch Vermittlung des Herrn Jacquelin, régisseur de la Bourse du Travail, in liebenswürdiger Weise eine Kopie dieses Protokolls zur Verfügung gestellt.

in Erwägung dessen, daß diese Vereine durch die eigenmächtige Bitte um Unterstützung dem Dekret vom 17. Juli 1900 zuwidergehandelt haben, verfügt die Verwaltungskommission wie folgt:

Die vierzehn nachbenannten Gewerkvereine, die ihren Sitz an der Pariser Arbeitsbörse haben, und von denen der Bericht des Herrn Piaut sagt, daß sie um Unterstützung beim Stadtrat nachgesucht haben, sind von der Arbeitsbörse ausgeschlossen:

Nummer der Matrikel	Name	Gründungsjahr [139])	Mitgliederzahl
268	Chambre syndicale ouvrière de la boucherie de Paris	1886	1400
631	Union syndicale indépendante des peintres en voiture . . .	1891	37
1643	Union syndicale des ouvriers marbriers du meuble	1891	102
412	Chambre syndicale des marchands et marchands de 4 saisons	1899	288
	medaillés	1899	288
176	Chambre syndicale des ouvriers cuisiniers de Paris	1885	1112
1690	Union des comptables	1892	647
1359	Chambre syndicale ouvrière de la charcuterie parisienne . .	1899	640
1037	Chambre syndicale des ouvriers plombiers, dits colonards . .	1896	22
327	Chambre syndicale ouvrière du périmètre de la Cie. parisienne		
	du gaz	1898	189
1529	Chambre syndicale des ouvriers plombiers, couvreurs, zingueurs	1873	544
292	Chambre syndicale des ouvrières blanchisseuses et assimilées	1898	45
159	Fédération nationale des chauffeurs-conducteurs mécaniciens		
	de France. Chambre syndicale du Département de la Seine	1876	1820
1285	Chambre syndicale des charretiers et camionnaux du dépôt de		
	la Seine	1898	89
257	Chambre syndicale des ouvrières des limonadiers-restaurateurs	1886	238

Der Verwalter der Arbeitsbörse ist beauftragt, für die Ausführung dieses Beschlusses zu sorgen."

Die Ausführungen des Berichterstatters Baumé wurden von der Kommission gutgeheißen, die Beschlußfassung über die Ausschließung jedoch noch verschoben, um den Beschuldigten Vereinen Gelegenheit zur Rechtfertigung zu geben. Wenige Tage später scheint der Ausschluß — im Protokoll der Verwaltungskommission findet sich keinerlei Mitteilung darüber — definitiv geworden zu sein. Der Presse ging von seiten der Arbeitsbörse folgende Note zu:

„Die Verwaltung der Arbeitsbörse hat beschlossen, alle diejenigen Gewerkvereine aus der Börse auszuweisen, die beim Stadtrat direkt um Anteil an der den Gewerkvereinen zugestandenen Unterstützung gebeten haben." [140])

Im Namen der ausgeschlossenen Vereine — die Union ouvrière, das Organ Lanoirs, weiß noch von drei weiteren Vereinen zu berichten, die dem gleichen Schicksal verfallen waren, nämlich:

1. Syndicat français des chemins de fer, 1892 gegründet, mit 947 Mitgliedern,
2. Association mutuelle des boulangers de la Seine, gegründet 1894, 110 Mitglieder,
3. Société de secours mutuels [141]) —

[139]) Nach Annuaire des syndicats professionels, 1902.
[140]) Eclair, 22. August 1901.
[141]) Union ouvrière, 11.—18. August 1901.

protestierte Lanoir gegen die Verfügung der Verwaltungskommission und griff in einem offenen Brief den Handelsminister Millerand, den Urheber der neuen Bestimmungen, aufs schärfste an:

„Wir wissen sehr gut, Herr Minister, daß die Verwaltungskommission nur von dem ihr von Ihnen verliehenen Recht Gebrauch macht, wenn sie alle Gewerkvereine ausschließt, die sich ihrer kollektivistischen Politik entgegensetzen.

Glauben Sie nicht, Herr Minister, daß die Verleihung des absoluten Rechtes an die Vertreter irgend einer Partei, jeden Gewerkverein, der nicht ihre Anschauungen teilt, ohne die Möglichkeit einer Berufung auszuschließen, einen ganz unbegreiflichen Mißbrauch bedeutet, gegen den alle die, die der „Union des syndicats" nicht angehören, gar nicht laut genug protestieren können? Bei einer derartigen Auffassung wird unsere Arbeitsbörse nicht der Sitz der Gewerkvereine, sondern der Unterschlupf gerade für die allerunruhigste Partei.

Wir wollen noch glauben, daß es nicht in Ihrer Absicht liegt, das Ziel der Pariser Arbeitsbörse dergestalt zu ändern. Andernfalls werden wir im Einverständnis mit den andern ausgeschlossenen Vereinen uns veranlaßt sehen, solche Maßnahmen zu ergreifen, wie sie die Verteidigung unserer Rechte erfordern wird." [142])

Vier Wochen später, am 15. September 1901, begründete Lanoir eine „unabhängige Arbeitsbörse", die die ausgeschlossenen Vereine umfassen und zur gemeinsamen Wehr verbinden sollte. Zugleich schuf er der neuen Bewegung eine programmatische Grundlage. In enger Anlehnung an Le Playsche Ideen erfand er eine so nichtssagende Formel, wie sie nötig war, um bei der Mannigfaltigkeit der zur unabhängigen Arbeitsbörse gehörigen Gewerkvereine allgemeine Zustimmung und Annahme zu finden.

„Kapital = Arbeit und Kapital = Geld sind die unentbehrlichen Faktoren im sozialen Leben. Sie ergänzen und erhalten sich gegenseitig und haben deshalb auch die Pflicht, freundschaftlich und ehrlich unter allen Umständen den Ausgleich der beiderseitigen Interessen zu suchen." [143])

Von den 14 im Protokoll genannten ausgeschlossenen Vereinen mit zusammen 6971 Mitgliedern gehören nur die zwei Vereine Nr. 631

---

[142]) Eclair, 23. August 1901.

[143]) Eine Kritik des Lanoirschen Programms vom Standpunkte der C. G. T. aus findet sich in der von der Union des syndicats herausgegebenen Broschüre: Les rouges et les jaunes, S. 6—25. In der gleichen Broschüre wird auf die Ähnlichkeit der Lanoirschen Bestrebungen mit denen des englischen „nationalen freien Arbeitsverbands" (National Free Labour Association) hingewiesen.

Als Grundsätze dieses Verbandes werden in einem mir vorliegenden Bericht von 1893 genannt: „To maintain the trade of the country, to stop senseless strikes, and to improve the relations between employers and employés."

Auf dem Kongreß von 1893 stellt der Generalsekretär Collison den Antrag, folgende Resolution zu genehmigen: „Der Kongreß möge erklären, daß er die Zeit für gekommen erachtet, in möglichster Eile in allen Industrieorten des Landes Zweigvereine des freien Arbeitsbundes zu gründen, denen alle die Arbeiter angehören sollen, denen die wahren Grundsätze von Freiheit und Arbeit absolut notwendig erscheinen zur Befreiung der Arbeit von der Tyrannei und Diktatur der neuen sozialistischen Arbeitervereine". Siehe Report of the proceedings of the National Free Labour Congress 1893, S. 21. Siehe auch Paul de Rousiers, Le Trade-Unionisme en Angleterre, S. 283 bis 285; ferner La République 13. August 1901, L'Humanité (Fournière), 1. November 1906 und Les Annales du Musée social, 1901.

und 1285 mit 37 bzw. 89 Mitgliedern der unabhängigen Arbeitsbörse an, von den drei in der Union ouvrière genannten nur die Bäcker und die Eisenbahnangestellten [144]), während alle andern 13 Vereine mit ca. 7000 Mitgliedern sich wieder in der Arbeitsbörse vom Château-d'-Eau einfinden [145]). Wenn wir selbst annehmen, daß sich in dieser Zeit noch einige Vereine, die nur zufällig nirgends erwähnt sind, Lanoir angeschlossen hatten, so müssen wir doch die Angaben Lanoirs, der von 65 damals angeschlossenen Vereinen spricht [146]), in das Gebiet der Fabel verweisen.

Lanoirs Unternehmen fand in Paris in weiten Kreisen eine äußerst sympathische Aufnahme. Und indem er eine ausgesprochen antisozialistische Politik inaugurierte und seine Vereine mit den gelben Gewerkvereinen der Provinz identifizierte, suchte und fand er die Unterstützung aller derjenigen Kreise, die in dieser antisozialistischen Arbeiterbewegung ein willkommenes Werkzeug zur Bekämpfung der C. G. T. sahen, denen eine Verpflanzung dieser Ideen nach Paris und eine Zentralisierung teils im Interesse der Allgemeinheit, teils in ihrem eigenen Interesse außerordentlich wünschenswert erschien. Neben Großindustriellen waren es besonders Politiker, die angesichts der bevorstehenden Wahlen zum Pariser Stadtrat und zur Kammer es sich nicht nehmen ließen, einen Mann mit allen Mitteln zu unterstützen, der, wie Paul Lanoir, von sich sagen konnte, daß 87 000 gelb organisierte Arbeiter hinter ihm ständen [147]). Im Pariser Stadtrat waren es die Nationalisten, in der Kammer der Abgeordneten die republikanische Gruppe des Präsidentschaftskandidaten Méline, die Lanoir nahestanden; im Senat vertrat Bérenger die Interessen der unabhängigen Arbeitsbörse.

Die Beziehungen Lanoirs zur Regierung schienen schlechte zu sein. Nicht nur den Handelsminister, sondern auch den Ministerpräsidenten griff er in seinem Organ verschiedene Male in heftigster Weise an. Doch hinderte ihn dies nicht daran, mehrmals bei Waldeck-Rousseau um eine Audienz zu bitten und schließlich durch einen seiner Mitarbeiter, namens Roux, der am 25. Oktober 1901 vom Kabinettchef Waldeck-Rousseaus empfangen wurde, die Regierung — erfolglos — um einen wöchentlichen Zuschuß zur Union ouvrière in der Höhe von 1200 Fr. zu bitten.

Von großindustrieller Seite [148]) war inzwischen eine größere Summe — man spricht von 100 000 Fr. — zur Errichtung und zum Unterhalt einer unabhängigen Arbeitsbörse gezeichnet worden. Nun wurde in der

---

[144]) Zusammen 1183.

[145]) Nach dem offiziellen Annuaire des syndicats, Die bisher allgemein verbreitete Lesart war die, daß die durch den Terrorismus der C. G. T. aus der Arbeitsbörse angeblich grundlos hinausgeworfenen „unabhängigen Vereine" den Grundstock des Pariser Verbandes gelber Vereine gebildet hatten.

[146]) Siehe auch die Äußerungen Lanoirs auf dem ersten gelben Kongreß im Compte rendu, S. 144.

[147]) Petite République, 27. Dezember 1901; siehe auch Compte rendu du premier Congrès, S. 144: „Wir rechneten auf Unterstützungen von zwei Seiten: 1. die städtischen, auf die unsere rein beruflichen Vereine genau so Anspruch haben, wie die politischen Vereine; 2. die moralische und finanzielle Unterstützung der vernünftigen Industriellen, die die Notwendigkeit unseres sozialen Friedenswerkes zu würdigen verständen und seine Entwicklung begünstigten" (Lanoir).

[148]) Nach Lanoirs eigenen Aussagen stammte das Geld von „lauter guten Franzosen und bedeutenden Industriellen"; siehe Compte rendu, S. 145.

Mitte des alten Pariser Arbeiterviertels, in der schmalen rue des vertus, nicht weit vom Conservatoire des arts et métiers entfernt, ein Haus auf 10 Jahre gemietet und als Arbeitsbörse adaptiert.

Dieser erste offenkundige Erfolg brachte Lanoir und seine Vereine für einige Zeit in den Vordergrund des öffentlichen Interesses.

Am 23. Dezember 1901, drei Monate nach der Begründung der unabhängigen Arbeitsbörse, empfing das Oberhaupt der französischen Republik die Delegierten mit Lanoir als Generalsekretär an der Spitze in Audienz. Mit warmen Worten zollte Präsident Emile Loubet ihnen Lob und Anerkennung:

„Ich habe mit großer Aufmerksamkeit Ihren Vortrag gehört. Da mir die diesbezüglichen Akten im Augenblick nicht zur Verfügung stehen, so kann ich Ihrer Bitte, wie Sie begreifen werden, nicht sofort stattgeben. Für heute kann ich Sie nur meiner aufrichtigen Sympathie versichern. Ja, ich lege Wert darauf, Ihnen meine Sympathie zu bezeugen, da ich der Ansicht bin, daß das Werk, das Sie begonnen haben, Interesse verdient. Sie haben gut daran getan, daß Sie Ihre Gewerkvereine unter die Ägide des Gesetzes von 1884 gestellt haben. Ich war von jeher, nicht erst seitdem ich den Posten des Präsidenten bekleide, sondern schon als Minister, Senator und Abgeordneter der festen Überzeugung, daß die Zukunft der Arbeiter davon abhängt, daß sie sich vernünftig organisieren. Ihr Ziel ist es, in jeder Fabrik einen Gewerkverein zu schaffen, der sich Versöhnung und loyale Verständigung zwischen Arbeitgeber und Arbeitnehmer zur Aufgabe macht. Ihr Werk ist also ein Werk der Eintracht und des sozialen Friedens, und Sie werden es überall im Interesse der gesamten und einigen Welt der Arbeit dem Werk der Zwietracht und Feindschaft entgegensetzen, wie es die berufsmäßigen kollektivistischen und revolutionären Politiker im Auge haben, die die Arbeiter zur Verachtung der Arbeitgeber und zur Inszenierung politischer Streiks anleiten, so sehr dieselben auch der Wahrung unserer Würde und der Verteidigung unserer allgemeinen Interessen zuwiderlaufen. Wie sollte man nicht eine so segensreiche Tätigkeit loben! Die Welt der Arbeit in zwei Parteien spalten? Welch ein Fehler! Klassenkampf? Utopie! Und wo endigen denn die Klassen, die man unterstützen und die man bekämpfen soll? Arbeitgeber und Arbeitnehmer, das ist für mich ein und dieselbe Klasse, die Klasse der Arbeit. Und ich muß gestehen, die Menschen, oder besser, die Politiker, die den Klassenhaß schüren, die Gelüste erregen, die, Menschen, geschaffen sich zu verständigen und zu einigen, gegeneinander hetzen, diese Leute — sie können es nicht oft genug wiederholen, sind entweder Einfaltspinsel oder Schurken. Noch einmal, meine Herren, Ihr Unternehmen hat meine volle Sympathie; ich beglückwünsche Sie zu Ihrem Erfolg und wünsche Ihnen von Herzen eine glänzende Zukunft.“ [149])

Wenige Tage später, am 27. Dezember, wurde die „unabhängige Arbeitsbörse“ in der rue des vertus unter zahlreicher Beteiligung von Politikern und Großindustriellen feierlich eingeweiht [150]). Triumphierend sprach Lanoir bei dieser Gelegenheit von der Macht der

[149]) Compte rendu, S. 105/106.

[150]) Compte rendu, S. 145; La République, 29. Dezember 1901; Le Temps, 27. Dezember 1901. Der Großindustrielle Parison hielt bei dieser Gelegenheit eine viel beachtete Rede. Siehe Compte rendu, S. 161 ff.

neuen Organisation, die heute schon in 211 Gewerkvereinen 97 150 Mitglieder zähle [151]).

Bei namentlicher Kontrolle in der amtlichen Statistik ergeben sich als Mitglieder der „Union fédérative des syndicats et groupements ouvriers professionnels de France et de colonies" folgende Vereine:

	Union fédérative des syndicats et groupements ouvriers professionnels de France et des colonies. Stand vom Januar 1902	Gründungsjahr	Mitgliederzahl
1.	Union syndicale des ouvrières de la blanchisserie et parties similaires	1891	1090
2.	Chambre syndicale et fédérative des travailleurs de la boulangerie	1886	30
3.	Association mutuelle et syndicale des ouvriers boulangers de la Seine	1894 1895	110 70
4.	Syndicat pour le placement des ouvriers boulangers des Ternes	1897	168
5.	Union des ouvriers boulangers du XIIIème arrondissement		
6.	Syndicat de l'union amicale des ouvriers boulangers du XIVème arrondissement	1898	55
7.	Chambre syndicale des ouvriers charretiers et camionneurs du dépôt de la Seine	1898	89
8.	Union syndicale des ouvriers et employés des Chemins de fer français	1892 1896	947 540
9.	Union syndicale ouvrière des femmes de chambre	1901	573
10.	Union corporative des employés du gaz	1892	491
11.	Chambre syndicale des infirmiers du département de la Seine	1901	25
12.	Union syndicale des ouvriers maçons cimentiers		
13.	Syndicat libre des ouvriers menuisiers du département de la Seine	1896 1901	80 800
14.	Association professionelle des artistes musiciens de Paris		
15.	Chambre syndicale des employés de la traction mécanique de la Cie. des Omnibus	1897 1891	640 37
16.	Union syndicale indépendante des ouvriers peintres en voiture		
17.	Chambre syndicale des employés contrôleurs de la Cie. générale parisienne de tramways	1891	230
18.	Association mutuelle et syndicale des employés et ouvriers des tramways de la rive gauche	1901	121
			6096

Rechnet man sogar noch die gelben Organisationen der Provinz dazu, die aber — wie sie selbst immer wieder betonen — niemals diesem Verband angehört haben, so ergibt sich im günstigsten Fall eine Mitgliederzahl von 20—25 000, ganze 70 000 weniger als Lanoir behauptet.

Es wäre falsch, zu glauben, daß wenigstens diese 18 Vereine alle überzeugte Anhänger des Lanoirschen gelben Programms gewesen wären. Auf mein Befragen, aus welchem Grunde sich sein Gewerkverein Lanoir angeschlossen habe, antwortete mir der Vorsitzende eines dieser Vereine: „Mein Verein war vollkommen mittel- und obdachlos; da bot man uns eines der 27 Bureaus in der unabhängigen Arbeitsbörse an. Wir traten der Union fédérative bei und kamen auf diese Weise endlich zu einem schönen und billigen Bureau." Selbst wenn diese Er-

[151]) Siehe auch Union ouvrière, 28. Dezember 1901. Diese Zahl ist auch im Annuaire des syndicats angegeben, jedoch mit der sonst ungewohnten Bemerkung „nach Mitteilung der unabhängigen Arbeitsbörse".

zählung nicht ganz der Wahrheit entsprechen sollte, so kennzeichnet sie immerhin den Geist, der die unabhängige Arbeitsbörse beherrschte. Nach außen hin trug die Anerkennung von seiten des Präsidenten und die Begründung einer eigenen Arbeitsbörse nur dazu bei, das Prestige Lanoirs und der Union fédérative gewaltig zu erhöhen. Die folgenden Monate brachten neben der Anerkennung durch die Le Playsche Schule auch den Anschluß des 1899 begründeten antisozialistischen Buchdruckervereins „La Lithographie indépendante".

Am 15. Februar fand in Paris ein großes Bankett der unabhängigen Arbeiterbörse statt, an dem nach Lanoirs Angaben [152]) 1685 Personen teilnahmen, darunter die Vertreter von 117 Arbeitgeberorganisationen. Von Arbeitgebern werden namentlich genannt: der Abgeordnete Muzet, Delarbre, président de la chambre syndicale de quincaillerie, Perier, président du comité du commerce et de l'industrie pour la défense nationale, der Uhrenfabrikant Japy, Parison und der Verleger Armand Mame, Chef des gleichnamigen Verlags in Tours und überzeugter Anhänger der Gewinnbeteiligung. Die Senatoren Bérenger und Picot sandten sehr herzlich gehaltene Schreiben, dergleichen die gelben Organisationen der Provinz, soweit sie mit Lanoir schon Beziehungen angeknüpft hatten: St. Etienne, Marseille, Forges de l'Adour, Remiremont (Vosges), St. Quentin und Le Creusot.

Am gleichen Tag hielt der Pariser Advokat Maurice Dufourmantelle, Mitglied der Société d'économie sociale, in Tours in einer Arbeiterversammlung einen bemerkenswerten Vortrag über die berufliche Organisation der Arbeiter, der in einer begeisterten Anerkennung der gelben Gewerkvereine der Provinz sowohl als auch der der Pariser unabhängigen Arbeiterbörse gipfelte [153]).

„Auf allen Seiten sah man neue Vereine entstehen, die dem Studium des Wahren den Vorzug vor den Utopien geben, die dem Klassenkampf Versöhnung entgegenstellen und den Streik durch Vermittlung ersetzen wollen, die einen Fortschritt suchen auf dem Wege praktischer Reformen und nicht durch eine revolutionäre Umwälzung. Ja, am Horizont unseres jungen Jahrhunderts scheint mir die Morgenröte neuer Tage von glänzenden Versprechungen zu leuchten, und mit dem Hereinbrechen des Tages höre ich in einem mächtigen Appell an das französische Volk das Anwachsen der 98 000 Stimmen von 211 unabhängigen Gewerkvereinen, einig in der Sehnsucht nach wahrer Freiheit und echter Brüderlichkeit."

Nachdem schon in einer Sitzung der Société d'économie sociale vom 29. April 1901 der Vortrag des Grafen A. de Mun und des Arbeiters Chambodu aus Montceau-les-Mines der Le Playschen Schule Veranlassung geben hatte, sich für die gelben Gewerkvereine der Provinz zu erklären, so dürfte diese Rede, die an mehreren Stellen besonders auf Lanoirs Arbeitsbörse Bezug nimmt, als eine neue Anerkennung der gesamten gelben Bewegung von Provinz und Hauptstadt betrachtet werden.

So schien denn, rein äußerlich betrachtet, die Macht Lanoirs und seiner Vereine immer noch im Wachsen begriffen, als sich im Innern schon die ersten Zersetzungserscheinungen geltend machten. Ende

---

[152]) Union ouvrière II, 46 (1. März 1902).
[153]) Réforme sociale, 1. April 1902, S. 528 ff.

1901 war es zwischen Lanoir und seinem ältesten Mitarbeiter, Roux, zu ernsten Differenzen gekommen, die das Ausscheiden des letzteren aus der Arbeitsbörse zur Folge hatten [154]). Zu Beginn des Jahres 1902 entstand eine neue Mißstimmung innerhalb der leitenden Kreise der Arbeitsbörse von der rue des vertus. Den radikalen Elementen waren angesichts der überaus heftigen Angriffe der Gegner und auf Grund ihrer eigenen Beobachtungen einige Zweitel an den ehrlichen Absichten Lanoirs aufgestiegen. Man glaubte insbesondere Anzeichen dafür zu haben, daß er sowohl zu Unternehmern, wie zu Politikern und zur Regierung geheime Beziehungen unterhalte, daß er in deren Auftrag versuche, „eine Spaltung unter den Gewerkvereinen herbeizuführen, um die Gründung von Streikbrecherorganisationen zu ermöglichen." [155])

Das Haupthindernis eines gedeihlichen Zusammenwirkens scheint aber trotz alledem nicht die Tätigkeit Lanoirs gewesen zu sein, sondern der übergroße Ehrgeiz der einzelnen Mitglieder des dirigierenden Ausschusses, insbesondere des stellvertretenden Generalsekretärs, des Uhrmachers Pierre Biétry [156]).

Dieser, seines Standes Werkmeister in einer Uhrenfabrik, ehemals revolutionärer Sydikalist, hatte noch vor wenigen Monaten bei den großen Streiks im Departement Doubs und bei dem berüchtigten Auszug der Streikenden nach Paris eine führende Rolle gespielt, und war trotz seiner Jugend — er zählte damals erst 26 Jahre — zum Mitglied des Generalrates seiner Partei berufen worden. Als solcher und in seiner Eigenschaft als Delegierter der Gewerkvereine der Departements Doubs und Hant-Rhin hatte er auf dem Kongreß zu Jvry (November 1901) gegen den Generalstreik gesprochen und damit allgemeine Entrüstung unter seinen Parteigenossen hervorgerufen. Er hatte den Kongreß damals alsbald verlassen und war — wohl durch die Vermittlung seines früheren Chefs, des Uhrenfabrikanten Japy in Badevel — zu Lanoir in Beziehungen getreten und schließlich noch im November zum stellvertretenden Generalsekretär der unabhängigen Arbeitbörse ernannt worden [157]).

Lanoir hatte wohl gehofft, durch die Berufung des bekannten Arbeiterführers weite Kreise der Arbeiter, insbesondere der sozialistischen Arbeiter für die gelbe Bewegung zu gewinnen. Zwischen den beiden, gleich hervorragend begabten, aber auch gleich ehrgeizigen Generalsekretären entstanden jedoch alsbald ernste Meinungsverschiedenheiten. Biétry hat später in seinem Buch: „Le socialisme et les jaunes" die Tätigkeit Lanoirs einer scharfen Kritik unterzogen, der wir, wenn wir auch naturgemäß der Biétryschen Publikation nur in sehr geringem Maße das Zeugnis objektiver Darstellung zubilligen können, immerhin einiges Bemerkenswerte entnehmen dürfen. In erster Linie tadelt Biétry die geheimen Verbindungen Lanoirs mit der Regierung, mit den politischen Parteien und mit dem Unternehmertum. Als einen großen Fehler und ein Haupthindernis für die Entwicklung einer wirk-

---

[154]) Petite République, 27. Dezember 1901.

[155]) Biétry, Le socialisme et les jaunes, S. 76.

[156]) Über Biétry siehe: Almanach des jaunes (Poizat), S. 15/16; Dabry, Ce qu'est Biétry; Gauthier, Le clergé, les royalistes et les jaunes; Joos, Die Gelben, S. 37; Latour-Foß, in Jahrb. f. Nationalökonomie u. Statistik, 1909; Warin, Les syndicats jaunes, S. 2—31; Journal officiel, 7. Juli 1906, S. 2158 ff.

[157]) Gaston Japy zahlte zu dem Gehalt Biétrys einen monatlichen Zuschuß; siehe auch Union ouvrière, 9.—16. November 1901.

lich unabhängigen Arbeiterbewegung bezeichnet er die Annahme von Subventionen von seiten staatlicher Behörden und von Großindustriellen. Über Lanoirs Programm urteilt er kurz: „Das war alles, es war wenig, nichts im Hinblick auf das Berufliche, auf das Nationale und Soziale“[158]), und er schließt seine diesbezüglichen Ausführungen dann mit den Worten: „Wenn Lanoir den aufrichtigen Wunsch gehegt hätte, in Frankreich eine unabhängige Arbeiterbewegung hervorzurufen, so hätte er Monate hindurch die Möglichkeit dazu gehabt, und er hätte seinen Namen unsterblich machen können. Leider hatte dieser Mensch keine so hochfliegenden Pläne. Ehemals Angestellter der Orleansbahn, der er geheime Dienste leistete, hatte Lanoir in Wirklichkeit frühzeitig gelernt, nur seinen eigenen Interessen zu dienen. Er nahm das Geld von allen Seiten; aber nur, wenn es sich um eigene Angelegenheiten handelte, war er ganz bei der Sache.“

Die Beziehungen der beiden Generalsekretäre der unabhängigen Arbeitsbörse waren schon im März 1902 nicht die allerbesten; zum offenen Bruch führten aber erst einige Vorkommnisse, die sich während oder kurz nach dem ersten gelben Kongreß ereigneten.

4. Zentralisationsbestrebungen. Der erste gelbe Kongreß.

Als Lanoir im März 1901 den Grund legte zu der antisozialistischen Union fédérative des syndicats et groupements ouvriers professionnels de France et des colonies“, da mag ihn einerseits der von der die Pariser Arbeitsbörse beherrschenden Union des syndicats du département de la Seine ausgeübte Terrorismus und die begründete Furcht, eines Tages vor dieser Übermacht aus der Börse weichen zu müssen, veranlaßt haben, die bedrohten unabhängigen Gewerkvereine der Arbeitsbörse zusammenzuschließen; anderseits haben ihn aber sicher die Erfolge der gelben Gewerkvereine in der Provinz und die Sympathien, deren sich diese erfreuen durften, zu diesem Vorgehen mindestens ermutigt und in ihm von Anfang an den Gedanken geweckt, durch die Begründung einer ähnlichen Bewegung in der Hauptstadt eine Zentralisierung aller auf die Bekämpfung und Verdrängung des revolutionären Syndikalismus gerichteten Bestrebungen in die Wege zu leiten. Ein glücklicher Zufall — denn als einen solchen müssen wir den Ausschluß seines Verbandes aus der Arbeitsbörse bezeichnen — machte Lanoir und seine Vereine im Sommer 1901 zu einem Opfer des Terrorismus der C. G. T. Damit hatte auch Paris seine richtig gehende gelbe Bewegung, und der Boden für einen Zusammenschluß aller Gelben unter Führung der Pariser Vereine, nunmehr in einer unabhängigen Arbeitsbörse geeint, war geebnet. Die gelben Organisationen der Provinz begrüßten mit Freuden die zunehmende Verbreitung ihrer Ideen in der Hauptstadt und zögerten nicht, mit der unabhängigen Arbeitsbörse — unter Wahrung ihrer Selbständigkeit — in freundschaftliche Beziehungen zu treten. Solche finden sich zum ersten Male offiziell bei dem Bankett der unabhängigen Arbeitsbörse am 15. Februar 1902, zu dem Lanoir an die Gelben der Provinz hatte Einladungen ergehen lassen[159]). Die gelben Vereine von St. Etienne,

[158]) Biétry, Le socialisme et les jaunes, S. 77, 80/81.

[159]) Am 2. Februar hatte Biétry schon einer Generalversammlung der Gelben Tourcoings beigewohnt.

Marseille, Forges de l'Adour, Remiremont versicherten Lanoir bei dieser Gelegenheit schriftlich ihre Sympathie, eine Anzahl anderer Vereine hatte Vertreter entsandt.

Nun hielt Lanoir auch die Zeit für gekommen, um eine Einigung unter all den im Lauf der letzten Jahre entstandenen antisozialistischen und antirevolutionären Gewerkvereine Frankreichs herbeizuführen, und er berief auf Ende März einen Kongreß nach Paris. Zur Beschickung des Kongresses wurden nicht nur die gelben Gewerkvereine aufgefordert, sondern daneben auch „unabhängige" und „Christlich-Demokraten", dann die landwirtschaftlichen Vereine und die Arbeitgeberverbände.

Vom 27. bis 29. März fand der Kongreß in den „Salons des familles", Avenue Saint-Mandé in Paris statt. Über die Ausdehnung der gelben Bewegung machte Lanoir in der Eröffnungssitzung folgende Mitteilungen[160]):

„Unsere Organisationen teilen sich in drei Gruppen:

1. Diejenigen, die noch nicht gesetzlich anerkannt sind oder die noch nicht eine genügende Zahl von Mitgliedern besitzen. Diese Organisationen haben die Erlaubnis, sich auf dem Kongreß vertreten zu lassen, nicht erhalten. Nach der im Archiv befindlichen Korrespondenz sind es 210 Vereine in den 77 nachgenannten Städten, die 8351 Arbeiter umfassen . . . . . .

2. Die gesetzlich begründeten Gewerkvereine, die durch 200 Delegierte auf dem Kongreß vertreten sind. Es sind dies 317 Vereine mit 201 745 Mitgliedern[161]).

3. Die 1057 landwirtschaftlichen Vereine, offiziell vertreten durch zwei Delegierte der „Union centrale des syndicats agricoles de France", die 380 000 Mitglieder zählt.

Die Effektivstärke unserer jungen, aber mächtigen Arbeitsarmee beträgt also zusammen 1584 Gewerkvereine mit 590 096 Mitgliedern."

Diese Zahl ist viel zu hoch gegriffen. Einmal ist es meines Erachtens durchaus nicht angängig, die landwirtschaftlichen Vereine, die auf die Bitte Lanoirs hin zwei Delegierte entsandt hatten, so ohne weiteres mitzurechnen[162]). Dann ist die Existenz dieser 210 noch nicht offiziell konstituierten Organisationen wohl sehr fraglich, so daß auch diese hier nicht mit in die Rechnung einbezogen werden dürfen. Rechnen wir diese Vereine ab, so bleiben nach den Angaben Lanoirs übrig 317 Gewerkvereine mit 201 745 Mitgliedern.

Nach den im offiziellen Kongreßbericht sich zerstreut findenden Angaben habe ich mit Hilfe des Annuaire des syndicats professionnels und unter Berücksichtigung persönlicher Mitteilungen eine Liste der auf dem Kongreß vertretenen Vereine rekonstruiert. (Siehe Tab. S. 45.)

Dazu kommen noch einzelne Gewerkvereine, für die nähere Angaben nicht zu ermitteln waren, in Abscons, Bayonne, Bourges, Bruai-Thiers, Condé, Denain, Escaudain, St. Etienne, Haveluy, Hergnies, Lyon, Remiremont und Vicq. Wenn die Angaben Lanoirs stimmen würden, dann müßten diese wenigen Vereine nicht weniger als 182 508 Mitglieder umfassen. In Wirklichkeit hat die Anzahl der auf dem ersten

[160]) Compte rendu du premier Congrès des jaunes, S. 8 ff. Außer in diesem Bericht finden sich genauere Mitteilungen noch in „Chronique du Musée social", Mai 1902.

[161]) Genauere Angaben fehlen vollständig.

[162]) Siehe Compte rendu, S. 19.

Anzahl der Vereine	Name	Gründungsjahr	Mitgliederzahl
1	Syndicat des corporations ouvrières des forges de l'Adour .	?	317
1	Syndicat des mineurs d'Anzin	1900	250
1	Chambre syndicale des ouvriers horlogers (Badevel, Doubs)	1899	169
1	Chambre syndicale des ouvriers mineurs (Denain).	1898	1700
1	Syndicat des ouvriers en chaussures (Fougères)	1900	112
1	Syndicat des mineurs de Fresnes	1899	200
1	Chambre syndicale des ouvriers de la filature „La Liberté" (Lille)	1901	127
1	Chambre syndicale des ouvriers tisserands „La Fraternité" (Lille)	1901	96
1	Syndicat des corporations ouvrières de Montceau	1899	1601
18	Union fédérative des syndicats (Paris)	1901	6096
1	La Lithographie indépendante (Paris)	1899	100
1	La Typographie indépendante (Paris)	1902	60
1	Syndicat des mineurs de Perrecy	1899	150
1	La Liberté (St. Quentin)	1901	500
1	Syndicat de l'union textile séclinoise (Séclin, Nord)	1901	60
105	Fédération syndicale de l'industrie tourquennoise (Tourcoing)	1901	2550
1	Syndicat des mineurs „Sainte Barbe" (Valenciennes)	1901	3500
138	Gewerkvereine mit 17 588 Mitgliedern		17 588

Kongreß vertretenen gelborganisierten Arbeiter nicht einmal 20 000 ganz erreicht[163]).

Der große gelbe Verein von Le Creusot hielt die Gründung eines gelben Verbandes für verfrüht und stand ihr ablehnend gegenüber; er lehnte deshalb auch eine Beschickung des ersten gelben Kongresses mit der folgenden Begründung ab:

„Das Terrain ist noch nicht genügend bearbeitet für einen Verband, der einzig und allein auf den Interessen der Arbeiter basiert. Bevor man einen Verband gründet, muß man Vereine gründen, entwickeln und befestigen, und ein genaues Programm der Arbeiterinteressen entwerfen. Wenn sich ein Programm bei allen durchgesetzt hat, dann kommt der Verband von selbst."[164])

Mit den Vertretern des gelben Bergarbeitervereins von Valenciennes war dessen Begründer, der Advokat Delcourt-Haillot zum Kongreß erschienen; außer ihm nahmen an den Sitzungen noch teil: ein Herr Hersant, der Tapetenfabrikant Failliot, der Industrielle Bruzon (président des offices du travail du centre et de l'ouest); das Bankett, das den Kongreß beschloß, präsidierte der Industrielle Périer (président de l'union du commerce et de l'industrie pour la défense sociale).

Die Kosten des gesamten Kongresses — Reisespesen der auswärtigen Vertreter, Bankett usw. — wurden, wie ich einer gelegentlichen Be-

---

[163]) Biétry ist der Ansicht, daß die von Lanoir angegebene Zahl um die Hälfte zu hoch ist (siehe Le socialisme et les jaunes, S. 81), ebenso Léon Verleye in L'ouvrier indépendant, I, 3 (1. Juli 1902). Maurice Gros schätzt für diese Zeit die Zahl der Gelben auf ca. 126 000, zählt dabei aber wahllos unabhängige und katholische Gewerkvereine mit, die nachweisbar mit den Gelben nie etwas zu tun hatten.

[164]) Aus einem Brief des Vorsitzenden des gelben Vereins in Le Creusot, siehe Gros, S. 339.

merkung Warin entnahm, der Pariser unabhängigen Arbeitsbörse, d. h. Lanoir aufgebürdet[165]).

Die Beratungen des Kongresses bieten wenig interessantes: „Die Arbeiten waren von ganz untergeordneter Bedeutung, besonders in sozialer Hinsicht," urteilt Biétry[166]), und Joos bemerkt treffend: „Man unterhielt sich über höchst ungefährliche Dinge, über Kunstgewerbe, Unpfändbarkeit des Lohnes usw."[167]) Lanoir leitete mit Geschick die Debatten, und war mit Erfolg bemüht, jede Frage von der Diskussion auszuschalten, deren Erörterung die Einigkeit gefährden konnte. Aus diesem Grunde wurden auch in der ersten Plenarsitzung vier Punkte noch von der Tagesordnung gestrichen, nämlich:

1. die Arbeiter und die politischen Parteien,
2. Kollektivismus,
3. Internationalismus,
4. Militarismus.

Der Delegierte eines Schuhmachervereins aus Fougères gab zu den einzelnen Punkten im Auftrag seines Vereins folgende Erklärungen ab, die laut Protokoll „unter allgemeinem Beifall des Kongresses" zur Kenntnis genommen wurden.

ad 1. „Wir Arbeiter haben großes Interesse daran, einen Vergleich zwischen der Welt der Arbeit und den Politikern angestellt zu sehen, und wir hätten gewünscht, daß man in meisterhafter Weise, wie dies wohl geschehen wäre, dargetan hätte, daß in unseren Reihen kein Platz für Parasiten ist."

ad 2. „Wir sind der Ansicht, daß der Kollektivismus nur ein Köder ist, mit dem diese Halunken am Schlusse doch eine Menge Dummköpfe fangen."

ad 3. „Wir werden uns nicht zum Internationalismus bekennen, solange dieser für Frankreich ein Einfuhrartikel, für das Ausland dagegen ein Ausfuhrartikel ist."

ad 4. „Wir legen Wert darauf, unsere aufrichtige Anhänglichkeit an unsere militärischen Institutionen zu bekennen, möchten aber trotzdem eine weitmögliche Reduktion der Dienstzeit, vorausgesetzt, daß dies der nationalen Verteidigung keinen Abbruch tut, dringend befürworten."

Als wichtigster Beratungsgegenstand stand auf der Tagesordnung des Kongresses „die allgemeinen Arbeitsbedingungen". Der Behandlung dieser Frage in öffentlicher Plenarsitzung ging eine eingehende Voreratung in acht getrennten, den acht Hauptindustriezweigen entsprechenden Kommissionen voraus[168]). Unter den von diesen Kommissionen erstatteten Berichten zeichnet sich eigentlich nur der der Textilindustrie durch größere Sachkenntnis aus, die deutlich die Mitarbeit der erfahrenen Delegierten von Tourcoing und Lille, Degueselle und Jooris, verrät. Er befaßt sich mit der durch die gesetzliche Ein-

---

[165]) „Im Begriff, die Rechnung des Schlußbanketts zu begleichen, mußte Lanoir, die nötige Summe bei einem Großindustriellen entleihen." Siehe Warin, S. 40. Diese vielleicht etwas merkwürdig erscheinende Tatsache erklärt sich dadurch, daß die Arbeitsbörse damals mehr oder weniger ein von fremder Seite subventioniertes Privatunternehmen Lanoirs war.

[166]) S. 82.

[167]) Joos, Die Gelben, S. 39.

[168]) Bergbau, Metallindustrie, Textilindustrie, Verkehrsindustrie, Baugewerbe, Kunstgewerbe, Nahrungsmittelindustrie, Beleuchtungs- und chemische Industrie.

führung des Zehnstunden-Arbeitstages geschaffenen Lage und befürwortet eine dem Beschluß der gelben Vereine von Tourcoing vom 2. Februar 1902 nachgebildete Resolution. Nur der Vertreter der Christlich-Demokraten von Lille, Leclerc, bekämpfte diesen Antrag: „Meiner Ansicht nach brauchen wir eine Regelung der Arbeitsbedingungen und ich kann die Tendenzen dieses Arbeiterkongresses nur bedauern, wenn er die Schaffung entsprechender Gesetze verhindern will. Wir müssen die Produktion regeln, um eine Überproduktion zu vermeiden, die immer Arbeitslosigkeit und Lohnherabsetzungen mit sich bringt. Ich will damit nicht behaupten, daß ich Anhänger einer fürs ganze Land einheitlichen Regelung bin, wenn ich eine solche auch unter veränderten Bedingungen wünsche . . . . . Ich fürchte nur, daß der Kongreß durch seinen Widerstand gegen eine Verringerung der Arbeitszeit die Interessen der Arbeitgeber vertritt."

Nachdem die andern Delegierten gegen eine derartige Auffassung protestierten, und einer von ihnen erklärt hatte, die gelben Gewerkvereine könnten dank der „entente cordiale" mit dem Arbeitgeber noch viel günstigere Bedingungen erlangen als auf dem Wege der Gesetzgebung, gelangte eine vermittelnde Resolution Lanoirs zur Annahme, die auch den Wünschen der Liller Christlich-Demokraten einigermaßen Rechnung trug:

„Der Kongreß wünscht eine Regelung der Arbeitszeit, um eine Überproduktion zu verhindern und die Interessen der Arbeiter zu schützen. Der Kongreß erklärt sich gegen das Prinzip einer für ganz Frankreich und für alle Industriezweige einheitlichen Entwicklung, bei der die Sonderbedingungen in den einzelnen Provinzen und Gewerben nicht die notwendige Berücksichtigung gefunden haben."[169])

Die Berichte der übrigen Kommissionen befassen sich in bunter Reihenfolge mit einer Reihe von Einzelfragen, die unter sich und mit dem Thema „allgemeine Arbeitsbedingungen" manchmal recht wenig Zusammenhang haben. Um einen Überblick über die Arbeiten des Kongresses zu ermöglichen, sei hier in möglichster Kürze eine Zusammenstellung der Referate und Beschlüsse gegeben.

1. Distriktswaisenhäuser für Arbeiterwaisen.

Referent: Lanoir.

„Die Regierung ist zu ersuchen, Distriktswaisenhäuser fürArbeiterwaisen zu schaffen. Die Unternehmer sollen um eine Unterstützung für die Gründung eines nationalen Waisenhauses der Gelben gebeten werden."[170])

2. Kunstgewerbe.

Referent: Verleye.

„Die im Kunstgewerbe beschäftigten Arbeiter fordern von den Staats-, Provinzial- und Kommunalbehörden die Organisierung von Ausstellungen, die für den Aussteller vollkommen unentgeltlich und die ausschließlich für die von Kunsthandwerkern hergestellten Gegenstände bestimmt sind. Sie verlangen die öffentliche Ausschreibung eines Preiswettbewerbes für alle Projekte künstlicher Ausstattungen und Einrichtungen und eine Befreiung von der Kautionsleistung bei

---

[169]) Der erste Teil der Resolution wurde einstimmig, der zweite mit allen gegen zwei Stimmen angenommen; wer dagegen gestimmt hat, ist im Bericht nicht verzeichnet.

[170]) Der Beschluß erklärt sich daraus, daß Lanoir, wie schon früher erwähnt, sich ehedem eingehend mit Waisenhäusern beschäftigt hatte.

Zuerteilung der Arbeit an Kunsthandwerker. Die Gewerkvereine können für ihre Mitglieder nach Prüfung derer Fähigkeiten einen Teil der Garantie übernehmen. Die im Kunstgewerbe beschäftigten Arbeiter verlangen ferner, daß die Arbeitsbörse Patente von Erfindungen erwirbt, von deren Nützlichkeit und Zweckmäßigkeit sie überzeugt ist, und sich mit deren Verwertung befaßt, daß sie schließlich, sobald die Umstände es erlauben, eine ständige Kunstgewerbeausstellung eröffnet und den Verkauf der ausgestellten Gegenstände vermittelt."

3. Conseil du travail.

Referent: Duchaussay, secrétaire général de la Fédération des ouvriers boulangers de France.

„Der Kongreß befürwortet ganz entschieden die Einrichtung der Conseils du travail, in denen er die Grundlage der Organisation der Herrschaft in einer bewußten Demokratie sieht; er protestiert jedoch gegen die Vorschläge des derzeitigen Handelsministers, die in ihrer erweiterten Fassung eine Tyrannei der unruhigen Elemente über die großen Arbeitermassen begünstigen."

4. Unpfändbarkeit des Lohnes.

Referent: Delcourt-Haillot.

„Der Kongreß verlangt, daß der Lohn der Arbeiter und Angestellten, die weniger als 2400 Fr. jährlich verdienen, für nicht zedierbar und für unpfändbar erklärt werde."

Dazu ein Amendementantrag Lanoirs:

„Die Arbeiter und Angestellten, auf die obiger Beschluß Bezug nimmt, können jedoch ihr Einkommen bis zum zehnten Teil desselben an Lieferanten von Lebensmitteln und Arbeitsinstrumenten verpfänden."

5. Gleichstellung von Angestellten und Arbeitern. (Gewerbegerichte, Unfallversicherung, Altersrenten usw.)

Referent: Jarry (Syndicat des employés de commerce).

„Es soll kein Unterschied zwischen Angestellten und Arbeitern bestehen, die gleichen gesetzlichen Vorschriften sollen auf beide Anwendung finden. Alle auf die Arbeiter anwendbaren Gesetze sollen in Zukunft in gleicher Weise auch für Angestellte Geltung haben."

6. Altersrenten.

Referent: Lanoir.

„Der Kongreß fordert die schleunige Schaffung eines Altersrentengesetzes und protestiert gegen den Entwurf Waldeck-Rousseau und Millerand, weil

a) ein Abzug von dem ohnehin schon geringen Lohn des Arbeiters nicht möglich ist,

b) der Zuschuß von seiten des Arbeitgebers, der für alle Industriezweige gleich sein soll, in einem Fall vollkommen ungenügend erscheint, während er in den meisten Fällen den Arbeitgeber ruinieren würde,

c) die Arbeiter es nicht zugeben würden, ihre Lohnabzüge in staatliche Kassen wandern zu sehen,

d) das im Gesetz festgesetzte Alter von 65 Jahren zu hoch gegriffen ist,

e) die versprochenen Renten im Vergleich zu den gebrachten Opfern zu niedrig sind und mehr den Charakter eines Almosen als den einer Rente tragen."

7. Exposition universelle de l'humanité 1910.

Referent: Hersant.

Über dieses Referat, das die Kongreßteilnehmer selbst, nach ihren Zwischenrufen zu schließen, nicht ernst genommen haben, ging man mit einer kurzen Resolution, die der Regierung die Beachtung des Vorschlags empfiehlt, zur Tagesordnung über [171]).

8. Die Arbeitsbedingungen in der Montanindustrie.

Referent: Delcourt-Haillot.

Die gelben Bergarbeiter verlangen: „Modifizierung des Gesetzes von 1894 über die Invalidenrenten, volle Freiheit, mehrere Hilfsvereine in einem Unternehmen zu organisieren und eine zwingende Verpflichtung für die Delegierten der Bergarbeiter, ihre Befugnisse nicht zu überschreiten."

9. Die Arbeitsbedingungen in der Metallindustrie.

Referent: Perse (Forges de l'Adour).

Die Metallarbeiter erklären „ihre Befriedigung und bedingungslose Zustimmung" zu dem Beschluß des Kongresses betreffs gesetzliche Regelung der Arbeitszeit.

Ein zweites Referat beschäftigt sich mit der Lage der Arbeiter in den staatlichen Fabriken von Bourges (militärische Anstalten):

„Das Dekret vom 16. Februar ist in einer, der Gerechtigkeit und Billigkeit entsprechenden Weise zu modifizieren; die Rechte eines jeden einzelnen sind zu präzisieren und die Rente für alle Arbeiter und Angestellte der Heeresverwaltung in gleicher Höhe wie für ihre eingeschriebenen Kameraden festzusetzen, unter Herabsetzung des Alters der Bezugsberechtigung für Männer auf 55, für Frauen auf 50 Jahre. Allen Arbeitern und Angestellten der Heeresverwaltung ist bei Krankheit der halbe Tageslohn zu zahlen und freie ärztliche Behandlung mit unentgeltlichem Bezug der Medikamente zu garantieren."

10. Die Arbeitsbedingungen im Kunstgewerbe.

Referent: Verleye.

„Der Kongreß unterstützt die Forderung, die öffentlichen Arbeitsnachweise eingehen zu lassen und deren Einrichtung den Gewerkvereinen zu überlassen.

Der Kongreß protestiert gegen die ungleiche Anwendung des Gesetzes bei Arbeitern und Angestellten; diese letzteren sollen das Recht haben, gemäß des Gesetzes von 1884 Gewerkvereine zu begründen. Sie sollen zu jeder Zeit den Schutz und die Vorteile der für Arbeiter erlassenen Gesetze für sich in Anspruch nehmen können."

11. Die Arbeitsbedingungen in der Verkehrsindustrie.

Abteilung A: Trambahnen, Omnibusse und Untergrundbahnen.

Referenten: Naux und Morin.

„Die Angestellten dieser Gesellschaften verlangen eine einheitliche Regelung der Bezüge für alle Gesellschaften auf gesetzlichem Wege und die Fixierung eines Minimallohnes.

Abteilung B: Eisenbahn.

Referent: Lanoir.

---

[171]) Der letzte Satz des Hersantschen Antrags lautet: „Als Teil dieser Weltausstellung soll auf der Place de la Concorde in Paris ein Tempel des Friedens errichtet werden, und zwar ganz aus Erz gebaut; er soll zu jeder Zeit geöffnet sein zur Erziehung und Belehrung der künftigen Generationen der Menschheit." Siehe Compte rendu, S.62.

„Der Kongreß protestiert im Interesse der Arbeiter gegen den Rückkauf der Eisenbahnen durch den Staat, da die Eisenbahnangestellten nicht staatliche Beamten werden wollen, und ebenso gegen eine Berücksichtigung des Gesetzentwurfes Berteaux-Rabier-Jaurès.

Der Kongreß empfiehlt den Eisenbahngesellschaften, die Wünsche ihres Personals in Erwägung zu ziehen."

12. Die Arbeitsbedingungen in der Nahrungsmittelindustrie.

Referenten: Duchaussoy, Laforesterie und Sombard (syndicat des boulangers).

Die Berichte beschäftigen sich wiederholt mit der Errichtung von Waisenhäusern und mit dem Conseil du travail. Neu ist nur folgender Beschluß:

„Ein Dekret soll in deutlicher, nicht mißzuverstehender Weise die Arbeit in den Backstuben folgendermaßen regeln: Bis zu 4 Öfen zwei Arbeiter, je ein Geselle und ein Lehrling, von 8 Öfen ab die doppelte Anzahl und für jede weiteren 4 Öfen 2 weitere Arbeiter, also 2 Arbeiter für 4 Öfen, 4 Arbeiter für 8 Öfen usw. Auf diese Weise könnte man die doppelte Anzahl von Arbeitern brauchen und der Arbeitslosigkeit steuern."

Für die Müller, Feinbäcker und Konditoren sollen diese Bestimmungen einem weiteren Beschluß entsprechend nicht gelten.

13. Die Arbeitsbedingungen in der Beleuchtungs- und chemischen Industrie.

Referent: Castagnol (Pariser Gasarbeiter).

Ein Beschluß wird nicht gefaßt.

14. Die landwirtschaftlichen Vereine.

Referent: Milcent (secrétaire général de l'Union centrale des syndicats agricoles de France) und Darette.

„Um den Verkaut landwirtschaftlicher Produkte zu erleichtern und einen ungünstigen Verkauf zu verhindern, wünschen wir ein Zusammengehen der landwirtschaftlichen Vereine mit den Gewerkvereinen:

Die landwirtschaftlichen Vereine liefern den Gewerkvereinen ihre Ernten, diese, besonders die Metallarbeiter, liefern dafür Maschinen und landwirtschaftlichen Gerätschaften. Beide Teile werden hierbei ihren Vorteil finden.

Der Arbeiter wäre sicher, Erzeugnisse erster Güte zu billigen Preisen direkt vom Produzenten ohne Zwischenhandel zu erhalten, und der Arbeitgeber fände ein neues Absatzgebiet für seine Maschinen. Der Bauer und der kleine Grundbesitzer könnten auf diese Weise den Kampf mit den großen Weinbaugesellschaften aufnehmen.

Der Kongreß beschließt, diese Vorschläge in Erwägung zu ziehen."

15. Gewinnbeteiligung.

Der Tapetenfabrikant Failliot, der in seiner Fabrik die Gewinnbeteiligung durchgeführt hat, richtete an den Kongreß die Bitte, über diese Frage referieren zu dürfen. Seine Ausführungen werden des öfteren von Beifallsbezeugungen unterbrochen und es gelangt folgende Resolution zur einstimmigen Annahme:

„Die Gewerkvereine werden die Frage der Gewinnbeteiligung im Hinblick auf ihre Durchführbarkeit und auf ihre Folgen für jeden einzelnen Industriezweig näher studieren."

16. Ausländerfrage.

Referent: Deschamps (Pariser Musiker).

a) „In Erwägung des enormen Andrangs fremder Arbeiter in unserem Handel, unserer Industrie und Landwirtschaft, und in Erwägung der Tatsache, daß die fremden Nationen schon lange Maßregeln dagegen getroffen haben, und daß die Arbeitslosigkeit und das Sinken der Löhne in Frankreich das Resultat dieser Einwandrung fremder Arbeiter ist, wünscht der Kongreß, daß das Parlament in möglichster Bälde ein Gesetz zum Schutz der nationalen Arbeit erläßt, und für die Beschäftigung ausländischer Arbeiter eine hohe Gebühr festsetzt.

b) Der Kongreß fordert, daß bei der Beratung der Zolltarife die Berufsvereine und der Arbeitgeber und Arbeitnehmer in gleicher Weise wie die Handelskammern herangezogen werden.

c) Der Kongreß empfiehlt folgende Modifizierung des Gesetzes betr. Unfallversicherung:

Die Entschädigungen für einen Unfall sollen nicht vom fünften Tage, sondern schon vom ersten Tag ab bezahlt werden. Bei dem Unfall eines ausländischen Arbeiters soll der Betrag, auf den der Arbeiter, wenn er Franzose wäre, Anspruch hätte, vom Arbeitgeber an eine Unterstützungskasse, nach Schaffung von Altersrenten aber in diese Kasse einbezahlt werden. Auf diese Weise hätte der Arbeitgeber einen Grund weniger, Ausländer einzustellen."

17. Die allgemeinen Gesetze vom Existenzminimum.

Referent: Hersant.

Das neue Referat Hersants ist zum größten Teil eine Wiederholung dessen, was er bei seinem Projekt einer Weltausstellung gesagt hat. Sein Vortrag ward mehrmals von ungeduldigen und spöttischen Zurufen unterbrochen. —

Damit war die Tagesordnung des Kongresses erschöpft. Die letzte, nicht öffentliche Sitzung beschäftigte sich mit der Zukunft der Pariser unabhängigen Arbeitsbörse und mit der Organisation der gelben Bewegung.

Ein Rechenschaftsbericht, der dem Kongreß vorgelegt wird, begnügt sich besonders bei dem Kapitel Einnahmen mit sehr ungenauen Bemerkungen: „Es möge genügen, zu sagen, daß einige Industrielle im Vertrauen auf Lanoir diesen bei Begründung seines sozialen Friedenswerkes unterstützt, und bis heute, ohne sich weiter einzumischen, die nötigen finanziellen Mittel zur Verfügung gestellt haben [172]).

Lanoir stellte schließlich den Antrag, der Kongreß möge von der unabhängigen Arbeitsbörse als Eigentum der gelben Gewerkvereine Besitz ergreifen:

„Die unabhängige Arbeitsbörse in Paris, gegründet von Herrn Paul Lanoir am 15. September 1901, wurde bis zum 30. März 1902 unter der Leitung und Verantwortung des Gründers verwaltet. Da derselbe im Interesse seines Werkes es für nötig hält, daß dieselbe in den Besitz der Allgemeinheit übergeht, so übergibt er sie am heutigen Tage den der Union fédérative des syndicats professionnels angeschlossenen Vereinen, vereinigt in Paris unter dem Namen eines „ersten nationalen Kongresses der Gelben Frankreichs". Um alle Angriffe zu vermeiden, die darauf hinausgehen, die Arbeitsbörse als ein persönliches Unter-

[172]) Compte rendu, S. 146 (Berreaux).

nehmen hinzustellen, so bittet er den Kongreß, die Übernahme durch einen offiziellen Beschluß festzulegen."

Der Antrag wurde angenommen, Lanoir auf Antrag Biétrys für drei Jahre als Direktor der Arbeitsbörse bestätigt, und eine Verwaltungskommission, zusammengesetzt aus 13 Parisern und 11 Delegierten der Provinz, gewählt.

Ein Bankett, bei dem der Industrielle Perier in begeisterter Rede die Gelben feierte, beschloß den Kongreß.

Die Delegierten der gelben Bergarbeitervereine schlossen sich außerhalb des Kongresses zu einer „Fédération nationale des mineurs de France" zusammen und nahmen mit dem „Comité central des houillères de France" Fühlung; im Verlauf einer Konferenz mit dem Generalsekretär des Unternehmerverbandes wurde ihnen weitgehendes Entgegenkommen und eine wohlwollende Prüfung ihrer Wünsche zugesichert [173]). Desgleichen versicherte Senator Bérenger die Delegierten, die ihn um Vertretung ihrer Wünsche im Senat ersuchten, seiner und der Mehrzahl seiner Kollegen Sympathie. Eine projektierte Audienz beim Präsidenten der Republik konnte wegen Mangel an Zeit nicht stattfinden, und man begnügte sich damit, eine Ergebenheitsadresse an Loubet zu richten.

In der Öffentlichkeit und in der Presse wurde der Kongreß günstig beurteilt [174]), und Lanoir hatte allen Gruud, mit dem erzielten Resultat zufrieden zu sein. Er schien auf dem besten Wege, das Ziel seiner Wünsche, eine Einigung aller gelben Gewerkvereine unter seiner Führung zu erreichen. Noch gehörten zwar die großen Organisationen der Provinz dem gelben Verbande nicht an, aber die Wahl ihrer Vertreter in die Verwaltungskommission, die diese vorbehaltlich der Genehmigung ihrer Vereine angenommen hatten, ließen ihren baldigen Eintritt in die Union fédérative erhoffen.

Es kam nicht so weit. Wenige Tage nach dem Kongreß, Anfang April 1902, führten die Differenzen, die schon vor und während des Kongresses zwischen Lanoir und seinen Mitarbeitern bestanden hatten, zum offenen Bruch [175]). Biétry verließ ohne jede Erklärung plötzlich die Arbeitsbörse und begab sich in seine Heimat nach Badevel. „Neben seinen persönlichen Machenschaften", so begründet Biétry diesen Schritt, „warfen wir Lanoir seine zweideutige Ausdrucksweise vor, sein Bestreben, eine Formulierung der Forderungen auf beruflichem und sozialem Gebiet zu verhindern, und insbesondere seine Hartnäckigkeit, uns jeden Augenblick gegen unseren Willen in den Kulissen dieser oder jener politischen Partei zu verwenden." [176])

Als die Versuche Lanoirs, Biétry zur Rückkehr zu bewegen, mit einem von Beleidigungen strotzenden Brief beantwortet wurden [177]), verfügte die Kommission der Arbeitsbörse am 22. Mai den Ausschluß des stellvertretenden Generalsekretärs Pierre Biétry. Mit Biétry

---

[173]) Le Temps, 29. März 1902.

[174]) Z. B. Léon de Seilhac in La République française.

[175]) Lanoir scheint dies schon während des Kongresses vorausgesehen zu haben, denn bei der Wahl der Verwaltungskommission sprach er von der „Möglichkeit, auf die Mitarbeit von Leuten verzichten zu müssen, die heute segensreich, morgen aber schon unheilvoll sein kann". Siehe Compte rendu, S. 151.

[176]) Biétry, Le socialisme et les jaunes, S. 88.

[177]) Warin, S. 40—45.

teilten dieses Schicksal Jarry (syndicat des employés), Steens (Fédération du livre?), Verleye (syndicat des dessinateurs industriels?) und Bresson (syndicat des employés du gaz).

Der Friede wurde dadurch zwar wieder hergestellt, aber das Vertrauen zu Lanoir und der unabhängigen Arbeitsbörse war für immer geschwunden. Die gelben Gewerkvereine der Provinz lösten einer nach dem andern ihre Beziehungen zu Lanoir und auch die Pariser Vereine zogen sich von ihm zurück.

Nach einer Zusammenstellung der Tageszeitung L'Aurore vom 7. Juni 1902 gehörten zu dieser Zeit der Union fédérative des syndicats et groupements ouvriers professionnels de France et des colonies noch folgende Gewerkvereine an:

		Mitgliederzahl
1.	Chambre syndicale des employés contrôleurs (Cie. Gle parisienne de Tramways)	60
2.	Chambre syndicale des employés de la Cie. des omnibus	300
3.	Association mutuelle et syndicale des employés des tramways de la rive gauche de Paris	180
4.	La Lithographie indépendante	28
5.	Association professionelle des artistes musiciens	30
6.	Syndicat des chauffeurs mécaniciens	25
	6 Gewerkvereine mit 623 Mitgliedern.	623

Noch 18 Monate bestand die Pariser unabhängige Arbeitsbörse weiter, bis sie wegen Nichtbezahlung der Miete ihren Sitz in der rue des vertus verlor. Zu Beginn des Jahres 1904 zog sich Lanoir auf Anraten seiner Ärzte, „denen", wie es in der Union ouvrière einmal heißt [178]), „sein Gesundheitszustand Beunruhigung einflößte", zurück und ließ sich in Juan-les-Pins an der Riviera nieder. Die Union fédérative hatte aufgehört zu existieren, der erste, anfangs so viel versprechende Versuch einer Zentralisierung der antisozialistischen und antirevolutionären Arbeiterbewegung war dank der Uneinigkeit in den eigenen Reihen vollkommen gescheitert.

Die Bedeutung der gelben Arbeiterbewegung in dieser ersten Periode ihrer Entwicklung und ihr Einfluß auf die Arbeiterbewegung im allgemeinen haben eine sehr verschiedene Beurteilung gefunden.

Die einen wollen in den gelben Gewerkvereinen nur eine neue Art der schon längst bestehenden konfessionellen Vereine, „eine Erweiterung der christlichen Gewerkschaftsbewegung", wie Paul Louis die gelbe Bewegung bezeichnet [179]), sehen, während andere in ihr ausschließlich eine vom Unternehmertum mit allen Mitteln geförderte Reaktion gegenüber den Auswüchsen des revolutionären Syndikalismus erblicken [180]). Nur die Chronik des Musée social weist auf den verschiedenen Ursprung der gelben Gewerkvereine hin und unterscheidet dementsprechend zwischen den gelben Vereinen katholischer Richtung (Lille, Tourcoing, Valenciennes usw.) und extrem antisozialistischer, arbeitgeberfreundlicher Richtung (Le Creusot, Montceau-

[178]) Nr. 189.

[179]) Paul Louis, Histoire du mouvement syndical en France, S. 69.

[180]) So sagt A. Acht in „Der moderne französische Syndikalismus", S. 26, daß „die gelben Vereine durchweg Gründungen der Arbeitgeber" sind.

les-Mines, St. Quentin, Perrecy-les-Forges usw.) [181]). Aber selbst diese Einteilung scheint mir nicht erschöpfend zu sein: eine Anzahl gelber Gewerkvereine, in erster Linie die meisten der Pariser Vereine, können weder als konfessionelle noch als extrem antisozialistische, eher vielleicht als „Unabhängige" bezeichnet werden.

Die Bedeutung der gelben Gewerkvereine und insbesondere ihr Einfluß auf die französische Arbeiterbewegung wird fast allgemein überschätzt. Von den 500 000 gelb organisierten Arbeitern, von denen Lanoir bei Eröffnung des Kongresses sprach, eine Zahl, die schon von seiten Pierre Biétrys eine Reduzierung auf ein Fünftel erfahren mußte, bleiben bei einer genauen Kontrolle noch gegen 20 000 [182]) übrig, bei einer Gesamtzahl aller organisierten französischen Arbeiter von 614 173 [183]) im Jahre 1902 [184]). Wenn die gelbe Bewegung trotz ihrer offenkundigen numerischen Schwäche damals in der Öffentlichkeit eine gewisse Rolle gespielt hat, so verdankt sie dies allein der moralischen und finanziellen Unterstützung, die ihr von allen Seiten, von Politikern und Arbeitgebern, ja selbst von der Regierung zuteil geworden ist. Und wenn wir von den tatsächlichen Erfolgen einiger gelber Organisationen der Provinz gegen die sozialistische und anarchistische Übermacht absehen, so hat die gelbe Bewegung in dieser ersten Periode keine bemerkenswerten Spuren in der französischen Arbeiterbewegung hinterlassen, sie hat, um mit Paul Louis zu sprechen, „nicht vermocht, den Aufschwung der proletarischen Gewerkschaftsbewegung zu verhindern" [185]).

Die gelbe Bewegung unter Pierre Biétry. 1902—1908 (1912).

1. Biétry als Dissident, gelber Nationalverband und nationalsozialistische Partei. 1902–1903.

In dem gleichen Schreiben, in dem Biétry sein Ausscheiden aus der unabhängigen Arbeitsbörse begründet, gibt er Lanoir seine Absicht kund, sich auch fernerhin mit der gelben Bewegung zu befassen [186]). Gemeinsam mit fünf andern ehemaligen Mitarbeitern Lanoirs begründete er die „Fédération nationale des Jaunes de France".

„Die große Schwierigkeit für die Dissidenten war es, ihre Existenz zu behaupten, einerseits den Kampf mit Lanoir aufzunehmen, und anderseits eine genügend starke Propaganda zu entfalten, um damit im Lande Aufsehen zu erregen. Lanoir, der Direktor einer Zeitung, der Chef einer Arbeitsbörse, Schützling von Presse und Unternehmertum, schien unbekämpfbar." [187])

---

[181]) Chronique du Musée social, Mai 1902, S. 265 ff.
[182]) Siehe S. 123.
[183]) Annuaire des Syndicats professionnels, 1911, S. XXXIII.
[184]) Also nur gegen 3,25 %.
[185]) S. 71.
[186]) Siehe Warin, Les syndicats jaunes, S. 42.
[187]) Biétry, Le socialisme et les jaunes, S. 89.

In einer Auflage von 40 000 Exemplaren wurde ein Manifest des neuen „Nationalverbandes der Gelben Frankreichs" der Öffentlichkeit übergeben. Sein Wortlaut ist folgender:

„In Anbetracht dessen, daß das Proletariat, irregeleitet durch Politiker, die von ihm leben, sich nach und nach auf Wege ohne Ausgang begibt, die, wenn man ihm nicht hilft, notwendigerweise zur Revolution führen müssen,

daß diese Revolution auf ökonomischem Gebiet nur Verderben und Elend für die Bürger und Nationen mit sich im Gefolge haben kann,

in Anbetracht dessen, daß diese revolutionären Gewaltmittel noch niemals soziale Fragen gelöst und die bis heute erreichten Verbesserungen für die Arbeiterklasse nicht das Resultat von Streiks und Aufruhr, sondern ruhiger, nachdrücklichst verfolgter Forderungen sind,

in fernerer Erwägung, daß die Arbeiterklasse die notwendigen Reformen und Erleichterungen erarbeiten muß; daß die Arbeiterschaft nicht mit verschränkten Armen dem sozialen Umsturz, woraus das so oft verheißene Wohl der Industrie kommen soll, zusehen darf; daß in Wirklichkeit die Erleichterung des Arbeiterloses nur eine Aufgabe der Organisation und der Erziehung sein kann,

in endlicher Erwägung dessen, daß der zwischen Arbeitgebern und Arbeitern abgeschlossene Arbeitsvertrag kein gewöhnlicher Kauf- oder Mietvertrag im Sinne des Gesetzes ist; daß man nicht genug gegen diese antisoziale Auslegung der „Arbeit", welche die menschliche Arbeit zur Ware herabwürdigt, protestieren kann; daß der Arbeitsvertrag im Gegenteil eine humanitäre Tatsache ist; daß dieser Pakt die Menschen zusammenschließen soll, statt sie auf immer in zwei feindliche Lager zu trennen, die Arbeitgeber auf der einen Seite, die Arbeiter auf der andern, konstituiert sich der Nationalverband der Gelben Frankreichs (Fédération nationale des Jaunes de France) auf folgender Grundlage:

1. Nachdrücklichste Forderung und Ausbau derjenigen Maßnahmen, welche zur physischen, geistigen und moralischen Entwicklung der Arbeiterklasse unentbehrlich sind.

2. Anteilnahme der Handarbeit am Kapitalgewinn.

3. Verwerfung aller Streiks, welche nicht einen ausschließlich beruflichen Charakter und deren Notwendigkeit nicht durch die Hartnäckigkeit der Unternehmer nachgewiesen ist.

4. Festsetzung der Arbeitszeit durch die Organisationen nach Bezirken und Gewerben, gemeinsam durch Arbeitgeber und Arbeiter.

5. Entwicklung der in der Arbeiterschaft liegenden großen sozialen Kräfte der Wiedererhebung und der Unabhängigkeit und Sicherung für die alten Tage: Krankenunterstützung, Unfall- und Altersversicherung.

6. Allgemeine und gewerbliche Schulung der Arbeitenden im Hinblick auf alle einem großen Volke notwendigen Rechte, Bedürfnisse und Freiheiten: Koalitionsrecht, Freiheit des Unterrichts, absolute Gewissensfreiheit, Eigentumsrecht." [188])

Das Manifest war unterzeichnet Pierre Biétry, Steens (Fédération du Livre ?), Verleye (Dessinateurs industriels), Jarry (Employés du commerce), Bresson (Employés du gaz).

---

[188]) Biétry, S. 90—91, Joos, S. 42—43.

Ein Lokal wurde dem neuen Verband von einem nationalistischen Abgeordneten für zwei Monate unentgeltlich zur Verfügung gestellt, und mit Hilfe einiger Ersparnisse Biétrys wurde eine kleine Zeitung —„ohne Zeitung gibt es keine Bewegung in romanischen Ländern"[189] — genannt: „L'ouvrier indépendant", herausgegeben. Die wenigen Nummern dieses Organs, die erschienen sind, befaßten sich damit, in erster Linie Lanoir und die unabhängige Arbeitsbörse von der rue des vertus zu befehden [190]). Daneben enthielt die erste Nummer noch eine Art Erklärung zum Manifest, die eine Einmengung sozialistischer Ideen in dieser neuen gelben Bewegung deutlich hervortreten läßt:

„Unser vornehmstes Ziel soll die Begründung des wahren französischen Sozialismus sein, wie er dem nationalen Temperament entspricht, inspiriert von den hohen Traditionen von Freiheit und Gerechtigkeit, deren Wiege unser Vaterland ist." [191])

Gerade dieser Vermengung mit sozialistischen Ideen schreibt Biétry später, neben den äußeren Ereignissen, die Hauptschuld an dem Mißerfolg des ersten gelben Nationalverbandes zu [192]).

Die Drucklegung des Manifestes und die Publikation der Zeitung hatten die vorhandenen Geldmittel erschöpft: Ende Juli 1902 stellte der „Ouvrier indépendant" sein Erscheinen ein und das Versammlungslokal ging in andere Hände über. „Als die Gewerkvereine, die dem Verbande beigetreten waren," — ihre Namen werden uns leider von Biétry[193]) vorenthalten — „kein Lokal mehr besaßen, in dem sie sich vereinigen und miteinander Fühlung nehmen konnten, zogen sie sich zurück." Ende August 1902 war der Nationalverband der Gelben Frankreichs verschwunden.

Der erste Mißerfolg schreckte Biétry nicht ab. Vier Monate später [194]) begründete er die nationalsozialistische Partei (Parti Socialiste National, kurz P. S. N.) als politische Organisation, und die „Union fédérative des ouvriers et syndicats professionnels indépendants" als Organisation der Gewerkvereine [195]). Auf Antrag Biétrys ließ man die Bezeichnung „Gelbe" vollkommen fallen: „Wir sind vor allem Sozialisten, und zwar aufrichtige, im Gegensatz zu denen, die bis jetzt diesen Namen angenommen haben in der Absicht, die Arbeiterklasse zu betrügen." [196]) Die am 1. Januar 1903 versammelten Vertreter von 13 Gewerkvereinen [197]), die fast alle ehemals der unabhängigen

---

[189]) Joos, S. 40.

[190]) L'Ouvrier indépendant Nr. 1 und 3 besonders.

[191]) L'Ouvrier indépendant, I, 1. Siehe auch Biétry, S. 92—93.

[192]) Joos sagt in „Die Gelben" darüber: „Jedenfalls haben taktische Erwägungen zu dieser Stellungnahme gedrängt. Biétry stand mit seiner Föderation zwischen den Gelben Lanoirscher Richtung und zwischen den Sozialisten. Da war der ‚gute Sozialismus', eine Absage nach rechts und nach links, die einzige Möglichkeit."

[193]) Biétry, S. 97.

[194]) 23. Dezember 1902.

[195]) 1. Januar 1903.

[196]) Communiqué officiel. Réunion préparatoire du 23 décembre 1902, mitgeteilt in Biétry, S. 100/101.

Siehe auch Warin, Les syndicats jaunes, S. 49.

[197]) 8 Vereine waren durch eigene Delegierte vertreten, 5 hatten im Vorhinein ihre Zustimmung erklärt. Genannt werden folgende Vereine: Employés du gaz, ouvriers sur métaux, dessinateurs industriels, représentants de commerce, employés de magasin, travailleurs du gaz, horlogers bijoutiers, union syndicale de l'omnibus, maçons de la Seine, fédération du livre (? ?), Charretiers et camionneurs, boulangers. (Die Existenz einer Anzahl dieser Vereine erscheint mir fraglich.)

Arbeitsbörse angehört hatten, billigten ausdrücklich die Verwerfung des Namens „Gelbe" und gaben ihre Zustimmung zur Verbreitung eines neuen Manifestes, das sich aus dem unverändert vom Nationalen Verband der Gelben Frankreichs übernommenen Programm und einer neuen umfangreichen Begründung zusammensetzte. Die Begründung lautet:

„In dem Moment, in dem Frankreich eine schwere und gefahrvolle wirtschaftliche Krise durchzumachen hat, die unseren nationalen Wohlstand, unsere wachsende Industrie zu vernichten droht, da kommen politische Agenten, die sich internationale Sozialisten und Verteidiger der Arbeiter nennen und hetzen die Angehörigen der großen Familie der Arbeit gegeneinander auf. Nach dem Generalstreik der Bergleute, der den Arbeitern viele Tage voller Angst, Elend und Tränen kostete, stiftete diese Brut den Streik der Seeleute an. Auch dieser, der für unseren nationalen Handel und für die Prosperität unserer Häfen einen Verlust von vielen Hunderten von Millionen bedeutete, brachte den Streikenden nicht den geringsten Vorteil. Im Namen dieses Sozialismus ruinieren diese Agitatoren systematisch unser Land und treiben die arbeitende Klasse in die tollsten Unternehmungen, die ihr derzeitiges Wohlergehen und ihre künftige Emanzipation gefährden.

Angesichts dieser Gefahr war es Pflicht der echten Sozialisten, auf dieselbe hinzuweisen und Abhilfe zu schaffen, indem sie eine feste Gruppe gründeten zur Organisierung des Widerstands und zur Proklamierung des wahrhaften nationalen Sozialismus.

Ein Sozialismus der Freundschaft und des Friedens, nicht des Hasses und der Zwietracht; ein Sozialismus der Emanzipation und nicht des Verzichtes und unfruchtbarer Kämpfe, ein Sozialismus stetiger Reformen, die bei einer normalen Entwicklung der Arbeiterklasse unentbehrlich sind. Wir wollen nichts wissen von einem Sozialismus, der mit Hilfe der internationalen Finanz eine leider viel zu große Zahl leichtgläubiger und schlecht informierter Arbeiter gegen deren eigenes Interesse für seine Ideen gewann.

Wir wollen die Emanzipation der Arbeiter in einem großen, reichen und glücklichen Frankreich. Wir verwerfen die Spitzfindigkeiten dieser Rhetoren, die zuerst den Ruin unserer Industrie und dann den Verzicht auf unsere Nationalität predigen, um schließlich das Proletariat der schmählichsten Knechtschaft auszuliefern, in die Hände ehrloser Agitatoren und skrupelloser Politiker.

Unser Aufruf an die wahren Sozialisten hat bei allen ehrlichen Leuten ein Echo gefunden, und der nationale Verband der Gelben Frankreichs hat unter Verzicht auf seinen Namen sich unter die Fahne der nationalsozialistischen Partei, die Gemeinschaft der französischen Sozialisten, gestellt." [198])

In der Nähe der Pariser Hallen, beim Square des Innocents, diente ein bescheidenes Zimmer der nationalsozialistischen Partei und dem ihm angeschlossenen Gewerkschaftsverbande als Hauptquartier. Die Besorgung der Geschäfte oblag den Sekretären der angeschlossenen Vereine, die, sämtlich Arbeiter, nur in den freien Abendstunden sich dieser Aufgabe unterziehen konnten. Die finanziellen Hilfsquellen waren aufs äußerste beschränkt. In den staatlichen und privaten

[198]) Biétry, S. 103/105.

Subventionen, mit deren Hilfe andere Gewerkvereine ihre Existenz behaupten konnten, erblickte Biétry ein Haupthindernis für die freie Entfaltung der Gewerkvereine, für eine Emanzipation des Arbeiterstandes [199]). So war man eigentlich allein auf die Beiträge der wenigen unabhängigen Gewerkvereine, die zusammen einige Hundert Mitglieder zählten, angewiesen. Wer die Abneigung des französischen Arbeiters gegen eine regelmäßige Beitragszahlung — Léon de Seilhac illustriert sie treffend durch die Äußerung eines englischen Delegierten auf dem Lausanner Kongreß: „Jedesmal, wenn es gilt, eine Resolution zu fassen, dann haben die französischen Delegierten die Hände in der Luft, sie vergessen aber stets, sie auch herunterzutun, wenn es gilt, in die Taschen zu greifen" [200]) — kennt, der wird begreifen, daß von dieser Seite keine großen Summen zu erwarten waren. Biétry, der alle seine Hoffnungen auf die neue Bewegung gesetzt hatte, opferte seine letzten Ersparnisse, um selbst monatelang unter den größten Entbehrungen sein Leben zu fristen, dies zu einer Zeit, wo ihn seine Gegner einen „Agenten des Unternehmertums und des Kapitalismus" nannten.

Die nationalsozialistische Partei war in der Tat eine reine Arbeitergründung, die sich von jeder Verbindung mit Arbeitgebern und Politikern, auf die sich Lanoir stützte, damals ängstlich ferne hielt.

Als ihr offizielles Organ erschien am 10. Februar 1903 zum ersten Mal „Le Travail libre". Ein Leitartikel befaßt sich ausführlich mit dem Unterschied zwischen dem alten und dem neuen Sozialismus: Der Bekämpfung des Privateigentums durch die alten Sozialisten stellt Biétry die Anerkennung des Privateigentums durch die nationalen Sozialisten gegenüber: „Wir wollen denen, die nichts haben, zum Eigentum verhelfen. Expropriation, das ist euere Lehre; die unsere ist: „Einem jeden sein Eigentum" [201]).

Auch unter der neuen sozialistischen Flagge machte die Bewegung trotz aller Bemühungen Biétrys und seiner Freunde keine Fortschritte; im Gegenteil, schon nach wenigen Monaten drohte ein neuer finanzieller Ruin. Jetzt entschloß man sich zu einem Wechsel im System. Man hatte sich von der Unmöglichkeit, in Frankreich Arbeiterorganisationen aus eigener Kraft heraus zu schaffen und zu erhalten, überzeugt, und suchte nun auch seinerseits Unterstützung in andern Kreisen.

Unter den Anhängern Biétrys hat man diesen Schritt, der das Aufgeben des alten Standpunktes, den Verzicht auf die Selbständigkeit der gelben Bewegung bedeutete, vielfach scharf getadelt und bedauert; anderseits hat man ihn mit der Notlage zu entschuldigen versucht, in der sich die nationalsozialistische Partei damals befand.

Im Mai 1903 erließ Gustave Méry [202]) einen Aufruf zur Einigung von Volk und Aristokratie, der nach Warin bezweckte, „zwei Teile der Nation wieder zu vereinigen, von denen der eine seine Patronatspflichten vergessen hatte, während der andere, als er sich selbst über-

---

[199]) „Wenn die Gewerkvereine nicht aus eigenen Mitteln ihre Existenz behaupten können, dann existieren sie entweder nicht, oder ihre Mitglieder zahlen keine Beiträge. Nehmen doch wir die Devise der subventionierten Vereine auf und wenden sie auch in Wirklichkeit an: ‚Emanzipation des Arbeiterstandes aus eigener Kraft! Fort mit den Subventionen'!" Siehe Biétry, S. 96.

[200]) Léon de Seilhac, Syndicats ouvriers, S. 9.

[201]) Le Travail libre, Nr. 1.

[202]) Redakteur an ‚La Libre Parole'

lassen sah, auf die Lügen und Verleumdungen der Leute hörte, die überall Zwietracht säen“ [203]). In der Nummer des „Travail libre“ vom 10. Juni wurden eine Reihe begeistert zustimmender Briefe aus allen Kreisen der Bevölkerung veröffentlicht, von denen zwei durch die Stellung ihrer Verfasser, die hier gewissermaßen als Repräsentanten ihres Standes erscheinen, für uns besonderes Interesse gewinnen. Es sind dies die Herzogin von Uzès und der Industrielle Henry de Bellaigue [204]).

Der erste Erfolg der von Warin so sehr gepriesenen „Einigung von Volk und Aristokratie“ war die Begründung einer freien Arbeitsbörse, 14 rue de la Corderie du Temple [205]), die „unter Teilnahme der Vertreter von 30 (?) angeschlossenen Gewerkvereinen und auch einigen Persönlichkeiten aus Unternehmerkreisen, wie z. B. des Herrn de Bellaigue am 18. Juli 1903 in feierlicher Weise eröffnet wurde [206]).

In dieser Zeit machte Biétry auch die Bekanntschaft des Franziskanerpaters Edouard, des jetzigen Abbé Brière, dessen Einfluß auf die Weiterentwicklung der gelben Bewegung und auf die Fixierung der endgültigen programmatischen Grundlage von unverkennbarer Bedeutung ist.

Père Edouard bekennt sich in Wort und Schrift als einen Anhänger des Patronatssystems, das seiner Überzeugung nach in höherem Maße als alle andern Systeme den Anforderungen der christlichen Religion und insbesondere auch den von Leo XIII. in einer Enzyklika [207]) geäußerten Wünschen Rechnung trägt [208]). Ohne die Existenz eines Interessengegensatzes zwischen Arbeiter und Arbeitgeber zu leugnen, kommt er doch zu dem Schlusse: „Arbeiter und Arbeitgeber gehören zusammen, der Kampf zwischen ihnen ist nur eine Frucht der Revolution.“ [209]) Einen Ausgleich der bestehenden Gegensätze will er — er folgt hiebei dem Gedanken der Enzyklika — durch die Errichtung gemischter Kommissionen ermöglichen. Das Programm Biétrys und der unabhängigen Gewerkvereine stimmte mit diesen seinen Ansichten im allgemeinen überein, und so glaubte er wohl durch eine tatkräftige Unterstützung dieser Bewegung der Verwirklichung seiner eigenen Pläne näher zu kommen. Mit einem wahren Feuereifer trat der Franziskanermönch mit Wort und Tat für diese unabhängigen Gewerkvereine ein und in guten wie bösen Tagen hat er in einer aufrichtigen Hingebung an der Seite Pierre Biétrys ausgeharrt. Durch seine Vermittlung gewannen auch weitere religiöse Kreise Interesse an dieser Bewegung, und bedachten diese mit ihrer Gunst; ihr aller Einfluß hat sich später in dem Hervortreten des konfessionellen

---

[203]) Siehe Warin, Les syndicats jaunes, S. 61. Biétry übergeht diese Episode mit Stillschweigen.

[204]) Herr de Bellaigue schreibt unter anderem: „Versöhnen wir uns doch miteinander und wir werden sehen, daß unsere Interessen die gleichen sind.“

[205]) In diesem Lokal war unter der zweiten Republik und dem zweiten Kaiserreich der Sitz der „Chambre fédérale des associations ouvrières“ gewesen.

[206]) Biétry, S. 113; Warin, S. 64. Die Namen der Gewerkvereine werden nicht genannt, die angegebene Zahl 30 ist wohl zu hoch gegriffen.

[207]) „Rerum novarum“.

[208]) Gerade auf den letzteren Punkt hat Abbé Brière, Paris, in einer Unterredung mit dem Verfasser besonders hingewiesen.

[209]) Theophile, Cahiers de l'ouvrier, veröffentlicht im 1. und 2. Jahrgang des Jaune; als Broschüre veröffentlicht im Verlage des Jaune, 1904; siehe auch Joos, Die Gelben, S. 52—58.

Charakters der gelben Bewegung sehr stark bemerkbar gemacht [210]). Die Freundschaft des Père Edouard sicherte Biétry für die Zukunft einigermaßen die nötigen finanziellen Mittel, und als wieder einmal finanzielle Schwierigkeiten das Weiterbestehen der nationalsozialistischen Partei in Frage stellten, da rührte Père Edouard selbst eifrig die Werbetrommel und bat in einem warmen Appell die Arbeitgeber und alle „guten Franzosen" um Unterstützung dieser guten Sache.

Unter dem dreifachen Patronat von Angehörigen der Aristokratie, des Unternehmertums und der Kirche machte die Bewegung Fortschritte. In der Provinz gelang es, in Le Havre, Boulogne sur Seine, Caen, Cherburg, Brest, Toulon und Marseille neue Vereine ins Leben zu rufen und drei freie Arbeitsbörsen (Le Havre, Boulogne, Caen) zu gründen. Die Presse beschäftigte sich aufs Neue in fast durchweg günstigen Artikeln mit den unabhängigen Gewerkvereinen [211]).

Zu Ende des Jahres 1903 hatten diese aber nochmals eine kurze, schwere Krise durchzumachen. Biétry schreibt in seiner Geschichte der Gelben darüber folgendes: „Inmitten dieser Kämpfe gewann die Propaganda von Tag zu Tag neues Terrain, aber gleichzeitig wuchsen die materiellen Schwierigkeiten. Die schwachen Hilfsmittel und die Beiträge waren alle durch die Publikation des „Travail livre", durch die Organisierung von Vorträgen und durch die täglichen Verwaltungskosten aufgezehrt worden. Kurz, als die sechs Monate, für die man die Miete für das Lokal in der rue de la Corderie vorausbezahlt hatte, vorüber waren, sah sich die nationalsozialistische Partei wieder einmal auf die Straße gesetzt und die Gewerkvereine zerstreuten sich aufs Neue. Der Schlag war für die Führer um so härter, als die Aussichten auf einen endgültigen Erfolg dieses Mal die allerbesten gewesen waren. Bei einer Zusammenkunft [212]) der in Paris anwesenden Führer wurde beschlossen, vorderhand alle Ausgaben zu vermeiden, die Propaganda ebenso wie das Erscheinen der Zeitung einzustellen, um schließlich auf neuer, festerer Grundlage einen letzten Versuch zu unternehmen."

Warin fügt zu dieser Erklärung Biétrys [213]) noch folgende Bemerkung: „In den Kämpfen, die diesem Beschluß vorausgegangen waren, hatten sich die Häupter der P. S. N. von der Erfolglosigkeit ihres Namens überzeugt. Trotz aller Erklärungen und Unterscheidungen, um die Bezeichnung „Gelbe" endlich los zu werden, haftete sich dieser Name mit immer größerer Kraft an sie. Für das Publikum waren sie „Gelbe". Anderseits war die Organisation oder besser die Reste der Organisation des Herrn Lanoir im Verschwinden begriffen, der Untergang stand ihnen für die nächste Zeit in Aussicht. Nichts hinderte die andern mehr daran, den Namen wieder anzunehmen, den sie einst im Kampfe erworben hatten; so werden wir sie denn auch im Jahre 1904 als „Gelbe" wiederfinden" [214]).

---

[210]) Als ein markantes Zeichen der konfessionellen Tendenzen wurde mir von kompetenter Seite die Tatsache bezeichnet, daß für die gelbe Bewegung in der Sacré-Coeur-Kirche auf Montmartre eine Messe gelesen wurde.

[211]) Besonders Le Journal des Débats, siehe darüber Pawlowsky (rédacteur du Journal des débats), Les Syndicats jaunes, S. 36/37; siehe auch Warin, S. 64/65.

[212]) 17. November 1903.

[213]) Biétry, S. 114.

[214]) Warin, S. 66/67.

2. Der Nationalverband der Gelben Frankreichs. Seine Wiederaufrichtung, seine Entwicklung und sein Untergang. 1904—1909.

Im Januar 1904 wurde die „Fédération nationale des jaunes de France" rekonstituiert; am 1. Januar erschien die erste Nummer des neuen Organs der Gelben: „Le Jaune, Bulletin des bourses libres du Travail, organe des ouvriers et syndicats indépendants", als dessen verantwortlicher Redakteur Biétry fungierte. Der „Gelbe" zeichnete sich vor seinen Vorgängern durch eine erhebliche Vergrößerung des Formats [215]) und durch häufigeres (wöchentliches) Erscheinen aus; auch hatte die Zahl der Mitarbeiter, unter denen sich neben andern die Großindustriellen Japy und de Bellaigue, der bekannte Schriftsteller Alfred Poizat und der Abbè Brière (unter dem Pseudonym „Théophile") befinden, eine wesentliche Vermehrung erfahren. Der Kopf jeder Nummer trägt zu beiden Seiten des Titels die Inschrift: „Proletarier von Frankreich, schließt euch zusammen!" und an der Spitze findet sich jeweils folgender von Biétry gezeichneter Artikel:

„Die Revolutionäre und im allgemeinen alle Sozialisten beuten die wirtschaftliche Anarchie, die Folge der Lohnarbeit, zur Erreichung ihres Zieles aus, das da ist: die Unterdrückung des Privateigentums. Bei diesem Ideengang sind die radikalen Sozialisten, die Vertreter des Staatssozialismus, ebenso gefährlich wie die Kollektivisten. Wir, wir Arbeiter, fordern das Recht auf Eigentum, wir wollen die Lohnarbeit umändern, nicht im Sinne des Kollektivismus, sondern im Sinne des Privateigentums. Die legitimen Forderungen des Proletariats beruhen auf der Gewinnbeteiligung, deren Ausgangspunkt der Erwerb von Anteilen am Industriekapital von seiten der Arbeiter ist.

Wenn zum Beispiel in einer Fabrik, die 5000 Arbeiter beschäftigt, nur 500 von diesen jeder eine Aktie von 100 Fr. besitzt, so ist schon etwas geändert. Einmal haben wir 500 neue Besitzer, das heißt 500 Leute, die etwas zu erhalten haben, dann aber auch 500 Antistreikler. Verallgemeinern und entwickeln wir dieses System, und wir haben das Ende aller sozialistischen Demagogie." [216])

Von Sozialismus war in diesem Programm nichts mehr zu finden. Biétry hatte, wie er einmal sagt, eingesehen, „daß es vom Standpunkt des Arbeiters, vom nationalen und sozialen Standpunkt aus unmöglich sei, einen guten Sozialismus zu machen, daß die Vervollkommnung der Gesellschaft und die Befreiung des Individuums nur aus antisozialistischen Theorien resultieren kann" [217]).

In der ersten Nummer des „Jaune" nimmt Biétry noch einmal die Gelegenheit wahr, seine und seiner Gewerkvereine Stellung gegenüber der gelben Bewegung von Lanoir und der unabhängigen Arbeitsbörse von der rue des vertus, die damals gerade ihrem Ende entgegenging, zu präzisieren:

„Die Gelben! Jedermann kennt heute den Ursprung dieser Bezeichnung. Auf die inständigen Bitten gerade unserer größten Vereine versuchten wir einige Monate lang, sie in Vergessenheit geraten zu

[215]) 45 × 57.
[216]) Siehe Le Jaune.
[217]) Biétry, S. 92.

lassen, und an ihrer Stelle uns in richtigerer Weise „freie Arbeiter" zu nennen. Als aber unsere Gegner diese Taktik einen Rückzug nannten, da nahmen wir den Namen „Gelbe" aufs Neue an. Wir wissen wohl, daß unter dem Einfluß von den Arbeitern fernstehenden Personen die Politiker es beinahe soweit gebracht hätten, die Bezeichnung „Gelb" der allgemeinen Gleichgültigkeit und der Verachtung des Proletariats preiszugeben. Gelb war damals soviel wie streikfeindlich, antirevolutionär, und in dieser Auffassung etwas rein negatives. Alle guten und treuen Arbeiter wollen sich recht gerne zusammenschließen und Front gegen den Kollektivismus machen, der ohne Unterschied Vaterland, Fabriken und Arbeiter ruiniert; man schließt sich aber doch nicht zusammen zu rein negativer Tätigkeit; man muß auch etwas positives wollen." [218])

An anderer Stelle widmet Biétry Lanoir folgenden Nachruf: „Lanoir verschwand vollständig, die Börse wurde geschlossen, die Möbel versteigert und die Angestellten verabschiedet. Der Versuch einer gelben, in sozialer Hinsicht rein negativen und streikfeindlichen Bewegung war mißglückt; er fiel nicht unter dem Angriff der roten, sondern der frisch verjüngten gelben Vereine, die ihre Grundsätze klar und deutlich formuliert hatten." [219])

Biétry blieb als Sieger auf dem Kampfplatz, als anerkannter Führer der Pariser Gelben, als Präsident des gelben Nationalverbands und Direktor des Verbandsorgans.

Sein erstes Bestreben war nun, die im ganzen Land zerstreuten Vereine — gleich ob sie nun gelb, christlich oder unabhängig waren —, die seit den Ereignissen nach dem ersten gelben Kongreß mit den Pariser Gelben und meist auch unter sich jeden Zusammenhang verloren hatten, aufs Neue zu sammeln und unter die Fahne des gelben Nationalverbandes zu scharen.

Und so berief er auf 18.—20. November 1904 einen neuen gelben Kongreß nach Paris, zu dessen Beschickung, wie Biétry ausdrücklich hervorhebt [220]), sämtliche nicht sozialistischen Gewerkvereine Frankreichs aufgefordert wurden [221]).

Um die auf ihre Unabhängigkeit eifersüchtig bedachten Vereine der Provinz zur Beschickung des Kongresses zu bewegen, garantierte er ihnen in dem Einladungsschreiben von vornherein die Möglichkeit, den Kongreß zu besuchen, ohne dem Verbande sich anschließen zu müssen: „Die Teilnahme am Kongreß verpflichtet die bisher selbstständigen Vereine durchaus nicht, unserem Verbande beizutreten, sondern nur dazu, unser Programm anzunehmen." [222])

Berechtigt zur Teilnahme am Kongreß waren nach Biétry [223]):

1. „Alle gesetzmäßig bestehenden Gewerkvereine, soweit sie nicht einer offiziellen Arbeitsbörse oder der C. G. T. angehören,

---

[218]) Jaune, I, 1. 1. Januar 1904.
[219]) Biétry, S. 119/121.
[220]) S. 191.
[221]) Biétry pflegt überhaupt alles, was nicht zur C. G. T. gehört, gelb zu nennen. Daraus werden sich auch seine späteren Angaben über die numerische Stärke der Gelben erklären.
[222]) Biétry, S. 191.
[223]) S. 221.

2. die Gewerkvereinsverbände unter den oben genannten Voraussetzungen,
3. Produktivgenossenschaften und Konsumvereine,
4. Wissenschaftliche Vereinigungen,
5. alle Einzelmitglieder des gelben Verbandes, wenn sie eine Gruppe von mindestens zehn Gelben offiziell zu vertreten beauftragt sind."

Weiter wurden noch einzelne Herren aus Unternehmerkreisen zum Kongreß eingeladen [224]).

Als Aufgabe des Kongresses bezeichnet Biétry die Schaffung oder vielmehr die Vorbereitung eines Programms auf antisozialistischer, nat onaler Grundlage.

Über die Beschickung des Kongresses spricht er sich sehr befriedigt aus; nach seinen Angaben haben daran teilgenommen die Vertreter von:

8 Arbeitsbörsen,
21 Gewerkvereinsverbänden [225]),
214 Gewerkvereinen [226]),
4 Arbeitgeber- und landwirtschaftlichen Vereinen,
2 wissenschaftlichen Vereinigungen,
25 Gruppen von gelben Arbeitern,
zusammen 322 000 Arbeitern. [227])

Eine nähere Kontrolle dieser Zahlen ergibt, wie die folgende Tabelle (siehe Seite 64), die nach Biétrys Angaben unter Zuhilfenahme des offiziellen „Annuaire des syndicats professionnels" aufgestellt ist, zeigt, die üblichen Übertreibungen.

Dieses Resultat stimmt auch so ziemlich mit der Schätzung des Abbé Dabry überein, der von einer Beteiligung von 15—18 Organisationen spricht [228]). Die von Biétry erwähnten 25 Gruppen gelber Arbeiter dürften wohl ebensowenig bestanden haben wie beim ersten gelben Kongreß die 210 noch nicht offiziell konstituierten Vereine; wir erfahren auch bei Biétry nichts näheres über sie. Von wissenschaftlichen Vereinigungen — die Übersetzung „Unterrichtskurs", die Joos für cercle d'études gibt, scheint mir zu eng gefaßt — entsandten der später von den Gelben befehdete christlich-soziale „Cercle d'études et d'action sociale du XVIIIème arrondissement" und die „Société des conferences populaires" in Valenciennes Delegierte, die letztere den Advokaten Delcourt-Haillot, den Begründer des dortigen gelben Bergarbeitervereins.

Die Unternehmerwelt war durch eine Anzahl der bekanntesten französischen Großindustriellen vertreten:

Harmel, der christlich-soziale Chef der Wollspinnerei von Val-des-Bois, Gaston Japy von der großen Uhrenfabrik Japy frères in Badevel, Gavette, Raphael Toutain (Laval), Hanicotte (Chambre syndicale des destillateurs de la région du Nord), Ogier, Ruby (Chambre

---

[224]) Siehe auch Le Peuple de Lille, 15. Oktober 1904.
[225]) Er nennt später aber nur 14.
[226]) Die den Verbänden angeschlossenen Vereine sind hier noch einma mitgezählt.
[227]) Biétry, S. 237.
[228]) „Ce qu'est Biétry" von Abbé Dabry, erschienen im Verlag der „Vie catholique", Paris.

I. Arbeitsbörsen

Ort bzw. Name	Gründungsjahr	Zahl der Gewerkvereine	Mitgliederzahl
1. Paris	1904	?	?
2. Marseille		siehe Verbände!	
3. Le Havre	1901	20	5814
4. Caen	15. XI. 1903	5	278
5. Montlucon		siehe Verbände!	
6. Boulogne sur Seine		-	-
7. Lille		-	-
		25	6092

II. Verbände

1. Union fédérative des ouvriers et syndicats indépendants de Paris	?	?	?
2. Fédération nationale des jaunes	?	?	?
3. Fédération des employés et ouvriers des transports (Paris)	?	?	?
4. Fédération des syndicats de l'industrie Roubaisienne(Roubaix)	1904	7	7436
5. Fédération syndicale de l'industrie (Tourcoing)	1900	105	3413
6. Fédération des syndicats indépendants (Lille)	1902	4	1412
7. Fédération des syndicats du Havre		siehe Arbeitsbörse!	
8. Union des syndicats indépendants de Cherbourg	?	?	?
9. Union fédérative des syndicats indépendants de Provence et du Littoral	1903	14	2061
10. Fédération des syndicats de Caen		siehe Arbeitsbörse!	
11. Union des syndicats ouvriers de Corse	?	?	?
12. Fédération des syndicats indépendants de Carcassonne	1903	4	368
13. Syndicat central des marins		(Syndicat mixte)	
14. Union des syndicats indépendants de Montlucon	1903	2	197
		136	14 887

III. Vereine.

1. Fédération des ouvriers et ouvrières blanchisseurs de la Seine	1902	—	397
2. Fédération indépendante des travailleurs du port de Toulon	1904	—	218
3 Union syndicale des mineurs de Rochebelle	1897	—	220
4. Union indépendante des tisseurs d'Evreux	?	—	?
5. Syndicat des ouvriers et ouvrières de l'industrie textile de Vienne	1902	—	50
6. Syndicat jaune des ouvriers mineurs de Bezenet	?	—	?
7. Syndicat indépendant textile de Belfort	1902	—	41
8. Syndicat des coiffeurs indépendants de Marseille	?	—	?
9. Syndicat des industries du bâtiment de Saint-Brieuc	1893	—	197
		6	1123

Zusammen 15 Organisationen in 167 Vereinen mit 22102 Mitgliedern.

syndicale voironnaise du tissage mécanique de Soieries, Voiron, Isère), Laroche-Joubert, der Chef der durch ihr Gewinnbeteiligungssystem bekannten Papierfabrik in Angoulême, André (Syndicat mixte Saint-Joseph de Coutances aux Forges).

Die landwirtschaftlichen Vereine vom Pas-de-Calais waren durch die Abgeordneten Delelis und Beharelle und den Senator Boudenot vertreten; die Arbeitsnachweise der Gelben in Paris durch Wally (Le Genêt) und Vergoz (Placement compagnonnique).

Erheblich beeinträchtigt wird die Bedeutung des Kongresses unseres Erachtens dadurch, daß die drei größten und ältesten gelben Organisationen des Landes, die Vereine von Le Creusot, Montceau und Valenciennes, die damals zusammen über 10 000 Mitglieder zählten, trotz der an sie ergangenen Aufforderung auf dem Kongresse fehlten.

Biétry machte in seiner Eröffnungsrede den Vorschlag, zwecks Vereinfachung der Arbeiten des Kongresses, der Generaldebatte eine eingehende Beratung der auf der Tagesordnung stehenden Fragen in vier getrennten Kommissionen vorangehen zu lassen. Diese Kommissionen konstituierten sich in der Weise, daß es in das freie Ermessen eines jeden Kongreßteilnehmers gestellt war, sich einer oder mehreren Kommissionen anzuschließen, mit der einzigen Einschränkung, daß den Arbeitgebern die Zugehörigkeit zur ersten Kommission, die sich mit der beruflichen Organisation der Arbeiter zu befassen hatte, versagt blieb [229]).

Auf der Tagesordnung des Kongresses standen folgende Fragen [230]):

„1. Berufliche Organisation.

Berufsvereine und Berufsvereinsverbände, landwirtschaftliche Vereine, offizielle und freie Arbeitsbörsen, Lehrzeit, Schutz jugendlicher Arbeiter.

Unentgeltliche Stellenvermittlung durch Gewerkvereine, Abfassung einer Denkschrift an das Parlament, um die Erlassung eines Gesetzes zu beschleunigen, das den Gewerkvereinen und Gewerkvereinsverbänden unbegrenzte Rechts- und Geschäftsfähigkeit verleiht.

Reglementierung der Arbeit durch Übereinkunft zwischen den Arbeitgebern und Arbeitnehmern, getrennt in Korporationen nach Provinz und Gewerbe.

Verhalten der Gelben gegenüber den roten Gewerkschaften, Gebräuche und Merkmale der Compagnonnage, Reiseunterstützung, von der Brüderlichkeit unter gelben „compagnons", Streik, wöchentlicher Ruhetag, Label.

2. Genossenschaften.

Produktiv- und Kreditgenossenschaften, Konsumvereine.

3. Gewinnbeteiligung.

Gewinnbeteiligung mit und ohne Anteil am Verlust, Lohn und Prämie, Gewinnbeteiligung nach dem Maßstab der individuellen Kapital-

---

[229]) Desto zahlreicher waren die Arbeitgeber und die sogenannten individuellen Anhänger der Gelben in der 3. und 4. Kommission, die sich mit der Frage der Gewinnbeteiligung und der nationalen Reorganisation, d. i. mit den wichtigsten Richtlinien des zu schaffenden Programms zu befassen hatten, vertreten. Unter den 29 Mitgliedern der 4. Kommission finden sich nur 16 Arbeiter, dagegen allein 7 Arbeitgeber und 7 Delegierte der individuellen Anhänger und der angeschlossenen Handlungsgehilfenvereine.

[230]) Biétry, S. 206/207.

beteiligung am industriellen Eigentum, über den Anspruch der Gewinnanteilberechtigten auf Mitarbeit bei der Leitung des Unternehmens.

4. Nationale Reorganisation und soziales Programm.

Die Einigung der französischen Arbeitgeber und Arbeitnehmer in Korporationen, getrennt nach Gewerbe und Provinz:

1. zum Kampf gegen die ausländische Konkurrenz,

2. zugunsten der Evolution der Lohnarbeiterschaft im Sinne des Erwerbs industriellen Privateigentums.

Das Recht am Eigentum, Kampf gegen Kollektivismus und gegen den Staatssozialismus, der die Arbeiter zu staatlichen Angestellten degradiert und sie dann einem persönlichkeitslosen, unverantwortlichen und noch viel härterem Herrn unterwirft, bei dem keine Aussicht auf Einführung der Gewinnbeteiligung besteht, Entwicklung der großen sozialen Mittel der Reorganisation und der Unabhängigkeit inmitten der arbeitenden Klasse, Hilfsvereine auf Gegenseitigkeit, Vereinsrecht, Altersrenten, Fürsorge für Arbeiterwaisen, absolute Freiheit des Bekenntnisses, Ermutigung der privaten Initiative zur Schaffung von Wohlfahrtseinrichtungen."

Gleichzeitig mit dem Aufruf zur Beschickung des Kongresses und mit der Bekanntgabe dieser Tagesordnung war an die eingeladenen Vereine die Aufforderung ergangen, über die zur Debatte stehenden Fragen vorher in ihren Mitgliederversammlungen zu beraten und dann auf dem Kongreß darüber Bericht zu erstatten.

Bei den Verhandlungen der 1. und 2. Kommission dienten diese Berichte als Grundlage der Beratung; man beschränkte sich nämlich darauf, von den eingelaufenen Berichten und den ihnen enthaltenen Anträgen Kenntnis zu geben und sie nach meist kurzer Debatte unverändert oder mit geringen Abänderungen versehen, dem Kongreß zur Annahme vorzulegen. Von den 18 der 1. Kommission vorliegenden Berichten befaßten sich vier mit der gewerkschaftlichen Organisation der französischen Arbeiter. Die Debatte darüber gab der Kommission Gelegenheit, zur Frage des „Syndicat mixte" Stellung zu nehmen. Trotz der grundsätzlichen Zustimmung der Gelben zur Schaffung und Erhaltung eines freundschaftlichen Einverständnisses zwischen Arbeitgeber und Arbeitnehmer sieht sich die Kommission, die — es sei noch einmal bemerkt — nur aus Arbeitern zusammengesetzt ist, doch veranlaßt, sich gegen die „Syndicats mixtes" zu erklären, „die trotz der besten Absichten ihrer Mitglieder nicht fähig sind, diejenigen Garantien zu geben, wie sie die Würde und die Interessen der Arbeiter erfordern" [231]).

Über die Stellungnahme der Gelben zum Streik sagt der Kommissionsbericht:

„Um eine Garantie dafür zu haben, daß der Streik ausschließlich beruflichen Interessen dient, darf er nur von den direkt beteiligten Arbeitern beschlossen werden, und auch dann nur in dem Fall, daß jede Aussicht auf eine Verständigung der beiden Parteien geschwunden ist und daß sich ein aus Arbeitgebern und Arbeitnehmern zusammengesetztes Schiedsgericht acht Tage lang um eine gütliche Verständigung bemüht hat. Damit aber der Streik nicht die Waffe bleibe, die immer

[231]) Biétry, S. 277

und unter allen Umständen den Arbeiter verletzt, fordert die Kommission, daß der Streik in Zukunft nicht mehr als Bruch des Arbeitsvertrags betrachtet und daß eine dementsprechende gesetzliche Bestimmung geschaffen werden möge. Mit der Idee des Generalstreiks erklärt sich die Kommission nicht einverstanden; derselbe ist ihrer Ansicht nach nicht geeignet, die Lage des Arbeiters vorteilhafter zu gestalten.“ [232])

Über die Genossenschaften referierte in der 2. Kommission der Liller Vertreter H. Jooris, Begründer und Leiter der von den gelben Gewerkvereinen Lilles auf genossenschaftlicher Grundlage errichteten Bäckerei; an der Debatte beteiligten sich fast ausschließlich die Delegierten der gelben Vereine des Norddepartements, Lille, Tourcoing und Roubaix, die auf diesem Gebiet durch die wohlgelungenen Versuche ihrer Vereine einige Erfahrung erworben hatten. Man einigte sich auf folgende Resolution:

„In der Erwägung, daß das genossenschaftliche Prinzip sowohl in der Form der Produktivgenossenschaft als auch des Konsumvereins geeignet ist, die Lohnarbeiter zu emanzipieren und zu einer Vermehrung des Privateigentums beizutragen, beschließt der Kongreß unabhängiger Gewerkvereine: Die unabhängigen Gewerkvereine sollen überall die Gründung von Produktivgenossenschaften und Konsumvereinen in die Wege leiten. Sie werden dabei am Anfang nicht als Konkurrenten der kleinen Gewerbetreibenden auftreten, um sich nicht deren Mißgunst zuzuziehen; sollte die Gründung von Konsumvereinen, die sich mit Ein- und Verkauf von Lebensmitteln befassen, Schwierigkeiten begegnen, so mögen die Gewerkvereine damit den Anfang machen, daß sie die Gründung von Einkaufsgenossenschaften unter den Gewerbetreibenden veranlassen gegen Festsetzung einer in viertel- oder halbjährlichen Raten an den Gewerkverein zu entrichtenden Rückvergütung.

Der Kongreß befürwortet die Einbeziehung der Genossenschaft unter das allgemeine Recht und ihre Gleichstellung mit Gewerbetreibenden in bezug auf die Erhebung einer Gewerbesteuer.“ [233])

Über die Frage der genossenschaftlichen Organisation des Kreditwesens konnte man nicht schlüssig werden und beauftragte zwei Delegierte, Dufourmantelle und Luneau, mit der Ausarbeitung einer Denkschrift.

Die Anregungen, die von den einzelnen Delegierten gegeben wurden, enthielten im allgemeinen nichts neues; sie sind aber in der Hinsicht um so mehr bemerkenswert, als sie den festen Willen der auf dem Kongreß vertretenen gelben Gewerkvereine zum Ausdruck bringen, sich nicht mit einem negativen Programm, mit einer einseitigen Negierung des Sozialismus, wie man sie ihnen vorgeworfen hat, zu begnügen. Von den Vorschlägen, wie sie besonders von den Delegierten der nordfranzösischen Vereine vertreten wurden, waren die meisten schon in der Praxis erprobt und für wohl geeignet befunden worden, bei ihrer zielbewußten Verfolgung durch eine starke Organisation in jeder Beziehung befriedigende Resultate zu zeitigen. Und so ergeben die Beratungen dieser zwei aus Arbeitern zusammengesetzten Kommissionen

---

[232]) Biétry, S. 278 ff.
[233]) Biétry, S. 292.

im großen und ganzen ein zutreffendes Bild von den in erster Linie auf praktische Reformen gerichteten Bestrebungen der hier vertretenen Gewerkvereine.

Anders die 3. und 4. Kommission. Hier waren es die Arbeitgeber und die „individuellen Anhänger", die den Beratungen von vornherein eine mehr theoretische Richtung gaben. Und es scheint, als ob auch Biétry diese Richtung nicht ungern gesehen hätte, denn er gibt gerade von den Beratungen der 3. und 4. Kommission einen besonders genauen Bericht, der uns auch über die Vorgänge in den internen Kommissionssitzungen alle irgendwie wünschenswerten Aufschlüsse erteilt.

Der 3. Kommission, auf deren Tagesordnung die Frage der Gewinnbeteiligung stand, gehörten neben einigen Arbeiterdelegierten und Biétry die Industriellen Ogier, de Bellaigue, Japy und Laroche-Joubert, die beiden letzteren Praktiker auf dem Gebiete der Gewinnbeteiligung, an. Gaston Japy, der in seinem Werke, der großen Uhrenfabrik Japy frères, seit 1900 eine Art von Gewinnbeteiligung eingeführt hatte, wurde beauftragt, in der 3. Plenarsitzung des Kongresses über die Vorschläge der Kommission zu referieren. Er beginnt seine Ausführungen mit einer Widerlegung des Kollektivismus, um dann zur Verteidigung und Empfehlung der Gewinn beteiligung überzugehen. In Anlehnung an das erste, von Paul Lanoir formulierte gelbe Programm spricht er von den drei „Produktionsfaktoren einer jeden industriellen, kaufmännischen oder landwirtschaftlichen Unternehmung, die da sind: Kapital, Geistesarbeit und Handarbeit". „Jeder der drei Faktoren", so fährt er fort, „erhält einen bestimmten Lohn. Bleibt nach Auszahlung des Lohnes noch ein Überschuß, so wird er zu gleichen Teilen an diese Faktoren verteilt. . . . . Um die in hohem Grade wünschenswerte Verteilung des industriellen Eigentums in die Hände der Arbeiter zu erleichtern, empfiehlt der Kongreß die Verwendung des den Arbeitern zukommenden Gewinnanteils zum Erwerb von Anteilscheinen und Aktien der Fabriken, in denen sie beschäftigt sind. Die Bergwerke, die Aktien im Nominalwert von mehreren tausend Franken das Stück ausgeben, sollen angehalten werden, diese zu teilen, um ihren Arbeitern deren Ankauf zu ermöglichen . . . . Der Kongreß vertritt die Anschauung, daß Bergwerke und Quellen Nationaleigentum sind. Die Staatsregierung sowohl wie die Departement- und Kommunalbehörden sollen in Zukunft bei der Verleihung von Konzessionen und Monopolen oder bei ihrer Erneuerung die Einführung der Gewinnbeteiligung für das gesamte Personal zur Bedingung machen." [234])

Wie mehrere Delegierte i nder Diskussion sehr richtig konstatierten, vermeidet es Japy in seinem Exposé, detaillierte Vorschläge für die Verwirklichung dieser Anträge zu geben; er begnügt sich damit, das Gewinnbeteiligungssystem der „Papeterie coopérative" in Angoulême (der Familie Laroche-Joubert gehörig) als vorbildlich hinzustellen. Auf seinen Antrag gelangte schließlich folgende Resolution zur Annahme:

„Die Arbeiter müssen ihre Bestrebungen darauf richten, mit allen irgendmöglichen Mitteln Eigentum zu erwerben. Sie mögen bei der

---

[234]) Biétry, S. 296—299.

Verfolgung dieses Zieles den besonderen und lokalen Verhältnissen in jedem einzelnen Fall Rechnung tragen."

Der 4. Kommission war die nach Biétrys Ansicht wichtigste Aufgabe zugefallen, die Beschlußfassung über die „nationale Reorganisation" und das soziale Programm. „Die Kommission ist", wie er sagt, „berufen, in unabänderlicher, klarer und unzweideutiger Weise die Stellungnahme der Gelben Frankreichs gegenüber den sozialistischen Schulen, gleichgültig, ob sie Reformisten, Kollektivisten oder Revolutionäre sind, zu präzisieren." [235])

Biétry, der bei den Sitzungen der 4. Kommission präsidierte, gibt von deren Verlauf einen eingehenden Bericht.

Eine Erscheinung, die da vor allem in die Augen fällt, ist die offenkundige Übermacht der Arbeitgeber und der „individuellen Anhänger", die hier, wenn überhaupt möglich, in noch höherem Grade als bei der 3. Kommission zu tage tritt. Von den 29 Mitgliedern der Kommission kamen nach Biétrys eigenen Angaben dreizehn zu Wort: fünf Delegierte von Gewerkvereinen, Jooris (Lille), Deguesselle (Tourcoing), Vannequé und Czulowsky (Le Havre) und Vergoz (Placement compagnonnique de Paris), dagegen vier Großindustrielle Japy, Ogier, Laroche-Joubert und Toutain, weiter der schon früher genannte Schriftsteller Alfred Poizat, und drei Vertreter der Christlich-Demokraten, Leclerc, Déré und der Advokat Desormeaux, die teils als individuelle Anhänger, teils als Delegierte des christlich-demokratischen „cercle d'études du XVIIIème arrondissement" fungierten.

Diese christlich-demokratischen Vertreter waren es, die von Anfang an lebhaft opponierten und sich gegen die von Biétry und seinen Freunden geplante Inaugurierung einer extrem antisozialistischen Politik energisch verwahrten. Leclerc (Lille) versuchte diese Stellungnahme der Christlich-Demokraten, die bisher der gelben Bewegung nicht unsympathisch gegenübergestanden waren, mit Bedenken politischer Art unter Hinweis auf einige Ereignisse in Nordfrankreich zu begründen.

Déré und Desormeaux stimmten diesen Ausführungen bei, gegen die sich nacheinander Jooris, Biétry, Japy, Czulowsky, Laroche-Joubert, Poizat und Toutain wandten. Biétrys Ansicht drang schließlich durch. Mit 22 von 29 Stimmen wurde eine von ihm vorgeschlagene Resolution angenommen:

„Der Kongreß verwirft alle sozialistischen Prinzipien kollektivistischer, kommunistischer und revolutionärer Art, weil sie eine Einschränkung, wenn nicht eine Unterdrückung der persönlichen Freiheit des Individuums bezwecken und den Erwerb von Privateigentum unmöglich machen. Der Kongreß beschließt, ein besonderes Augenmerk auf die Verwirklichung des Eigentumserwerbs von seiten der arbeitenden Klasse zu richten." [236])

Diesem Beschluß der Kommission trat in der Plenarsitzung des 2. Tages der Kongreß trotz des lebhaften Widerspruchs der Christlich-Demokraten fast einmütig bei. Biétry war die Aufgabe zugefallen, die Stellungnahme der Kommission zu begründen, während die In-

[235]) Biétry, S. 231.
[236]) Biétry, S. 234.

dustriellen Japy und Toutain sich über einige Punkte des gelben Programmes in längerer Rede verbreiteten.

Japys Ausführungen beanspruchen infolge ihres mehrfach betonten Charakters einer Programmrede ganz besondere Beachtung. Sie bewegen sich im wesentlichen auf der Grundlage des im Mai 1902 von Biétry formulierten Programmes des ersten Nationalverbandes der Gelben Frankreichs, verraten aber in einzelnen Punkten einen allen Reden und Schriften Japys eigentümlichen starken Einschlag individualistischer Ideen. Insbesondere wendet sich Japy auch bei dieser Gelegenheit gegen eine Einmischung des Staates in das wirtschaftliche Leben; soweit jedoch eine staatliche Regelung sich auch im Interesse des Individuums als nötig erweisen sollte, so soll in erster Linie nicht das vom gesamten Volke gewählte Parlament — Kammer und Senat —, sondern die Vertretung der Interessentengruppen die gesetzgebende Gewalt ausüben.

„Es erscheint mir gar nicht so schwer, ganz Frankreich in 20 oder 25 Distrikte zu teilen und in jedem dieser Distrikte eine Art Unterparlament, eine ‚chambre de capacité', wie ich es nennen will, einzurichten. Dieses Parlament würde sich zusammensetzen aus den nach dem Proporz gewählten Vertretern der Gewerbetreibenden, der Industriellen, der Landwirte und der Arbeiter. Ohne die vorherige Zustimmung dieser ‚chambre de capacité' sollte in Zukunft kein Gesetz erlassen werden, das in irgendeiner Weise in das Wirtschaftsleben eingreift."

Der Vorschlag zur Schaffung dieser Unterparlamente für wirtschaftliche Fragen ist damals zum ersten Male bei den Gelben aufgetaucht; er wurde als einer der wichtigsten Punkte alsbald in das Programm der Gelben aufgenommen und später von Japy und andern Führern noch weiter ausgebaut. Besonders eingehend beschäftigte sich Henri Maire in seiner Dissertation: „L'organisation et la représentation des intérêts professionnels" mit dieser Frage, und ihm verdanken wir auch den einzigen, wirklich bis ins Detail ausgearbeiteten Entwurf, verbunden mit einer eingehenden Würdigung und Begründung.[237])

Im übrigen weiß Japy in seiner Rede nichts neues vorzubringen; er spricht noch einmal ausführlich von Gewinn- und Kapitalbeteiligung und ermahnt schließlich Arbeitgeber und Arbeitnehmer eindringlich zu Eintracht und Frieden. In ähnlichem Sinne spricht der Großindustrielle und Abgeordnete Laroche-Joubert. Toutain behandelt noch einmal die Frage des Streiks, die eigentlich schon in der 1. Kommission durch die Annahme einer Resolution erledigt worden war. Er gibt den gelben Gewerkvereinen den Rat, einerseits niemals auf das Mittel des Streiks zu verzichten, anderseits aber auch nur im äußersten Falle davon Gebrauch zu machen, und nur dann, wenn durch das intransigente Verhalten des Arbeitgebers eine friedliche Auseinandersetzung unmöglich geworden sei.

Mit diesen Referaten war die Tagesordnung des Kongresses erschöpft. Die Formulierung des Programmes auf den durch die Be-

---

[237]) Maire, L'organisation et la représentation des intérêts professionnels, S. 208—218.

schlüsse des Kongresses festgelegten Grundlagen [238]) wurde ebenso wie die Schaffung von Satzungen für den „nationalen Verband der Gelben Frankreichs" einem Nationalausschuß übertragen, dem nach Biétry angehörten [239]):

1. Pierre Biétry;
2. H. de Bellaigue, industriel;
3. Boscas, cocher; délégué général de la Fédération nationale des Transports;
4. Czulowsky, employé de commerce, président fondateur de la Bourse libre du Travail du Havre;
5. Claudon, sous-chef contrôleur (syndicat des contrôleurs d'omnibus);
6. Yves de Constantin, membre de la Presse parisienne;
7. Demangeon, contrôleur, président de l'Union syndicale des agents et ouvriers des Tramways;
8. Albert de Guigné, agriculteur;
9. Gaston Japy, industriel;
10. M. Méric, référendaire au Sceau de France;
11. Poizat, homme de lettres;
12. Seineville, président de la Chambre consultative des agents des Chemins de fer français;
13. Verleye, du syndicat des ouvriers bijoutiers;
14. Comte de Vogüé, vice-président de la Société des Agriculteurs de France.
15. Wayss, du Syndicat des ouvriers mécaniciens;
16. Abraham, ouvrier serrurier; président de l'Union des Syndicats ouvriers de Cherbourg;
17. Eudes, Secrétaire général de la Bourse du Travail de Caen;
18. Faron, président de la Bourse du Travail de Boulogne-sur-Seine;
19. Paul Harel;
20. Hamelin, président du Syndicat des ouvrières et ouvriers tisseurs d'Evreux (Eure);
21. Vice-amiral De la Jaille;
22. Juguin, président du Syndicat „La Liberté", Laval;
23. Général Jeannerod;
24. Laroche-Joubert, industriel;
25. Milcent, secrétaire général de la Société des Agriculteurs de France;
26. Naux, président de l'Union syndicale du personnel de la Cie. générale des Omnibus;
27. Nolot, président des Syndicats indépendants du pays de Montbéliard (Doubs);
28. Rambaud, ancien ministre de l'Instruction publique;
29. Rath, ouvrier mineur; président du syndicat des ouvriers mineurs de Rochebelle, Alais (Gard);
30. Raphaël Toutain, industriel;
31. Tapoul, président du Syndicat des ouvriers du post de Toulon (Var).

---

[238]) Biétry, S. 225: „A notre avis le congrès ne doit être qu'une réunion préparatoire."

[239]) Le Jaune, II, 64 (22. April 1905).

In einer Sitzung von 19. April 1905 wurde das ursprüngliche Programm des ersten gelben Nationalverbandes vom Mai 1902 unter Berücksichtigung der Beschlüsse des Kongresses einer Überarbeitung unterzogen und in folgender modifizierter Fassung endgültig angenommen [240]):

„1. Nachdrücklichste Forderung und Ausbau derjenigen Maßnahmen, welche zur physischen, geistigen und moralischen Entwicklung der Arbeiterklasse nötig sind.

2. Zugänglichmachung von Kapital und Eigentum für die Handarbeit.

3. Verwerfung aller Streiks, welche nicht einen ausschließlich beruflichen Charakter haben, und deren Notwendigkeit nicht durch die Hartnäckigkeit der Arbeitgeber nachgewiesen ist.

4. Festsetzung der Arbeitszeit durch die Organisationen nach Bezirken und Gewerben gemeinsam durch Arbeitgeber und Arbeitnehmer.

5. Kampf gegen den Gemeinde- und Staatssozialismus, der, indem er die Arbeitenden zu Beamten macht, sie unter die Herrschaft eines geheimen, unverantwortlichen und viel härteren Arbeitgebers bringt.

6. Entwicklung der in der Arbeiterschaft liegenden großen sozialen Kräfte der Wiedererhebung und der Unabhängigkeit und Sicherung für die alten Tage: Krankenunterstützung, Unfall- und Altersversorgung.

7. Aufforderung zur Schaffung von Wohlfahrtseinrichtungen seitens Privater.

8. Allgemeine und gewerbliche Schulung aller Arbeitenden im Hinblick auf alle, einem großen Volke notwendigen Rechte, Bedürfnisse und Freiheiten.

9. Koalitionsfreiheit, Freiheit des Unterrichts, absolute Gewissensfreiheit, Eigentumsrecht.

10. Vermögensfähigkeit ohne Vorbehalt für Gewerkvereine und Gewerkvereinsverbände."

Die Satzungen des Nationalverbandes mögen hier im Auszug wiedergegeben werden [241]):

„Alle Franzosen, welche den vorliegenden Satzungen zustimmen, bilden eine nationale berufliche und soziale Vereinigung, welche den Namen ‚Fédération nationale des Jaunes de France' trägt. (Art. 1.)

Mitgliedschaft (Art. 3 und 4):

Es können der Vereinigung angehören: die Gewerkvereine der Arbeiter, Arbeitgeberverbände, landwirtschaftliche Vereine, Handwerkerinnungen, wissenschaftliche Vereinigungen, Einzelgruppen der Gelben und im allgemeinen alle Vereinigungen und Personen, welche die vorliegenden Satzungen anerkennen. Über die Aufnahme entscheidet der nationale Ausschuß.

Beiträge (Art. 5 und 6):

Einzelmitglieder zahlen an Eintrittsgeld und Beitrag für das erste Jahr 3 Fr., für jedes weitere Jahr 2 Fr.

---

[240]) Jaune II, 64; Joos, Die Gelben, S. 46/47; Reichsarbeitsblatt 1908.

[241]) Nach einem Originalexemplar aus dem Jahre 1907, unter Anlehnung an die Joossche Übersetzung, siehe Joos, S. 58—60.

Gruppen und Organisationen zahlen an Eintrittsgeld:

1. Gewerkvereine der Arbeiter, Angestellten, Seeleute und Landarbeiter bei einer Mitgliederzahl

von 500	10 Fr.
über 500—1500	20 -
- 1500—10 000	40 -

2. Arbeitgeberverbände bei

10 Mitgliedern	10 Fr.
10—20 -	20 -
20—50 -	50 -
50—100 und darüber	100 -

3. Landwirtschaftliche Vereine bei

25 Mitgliedern	20 Fr.
25—50 -	35 -
50—100 und mehr	60 -

An regelmäßigen Monatsbeiträgen zahlen pro Mitglied:

1. Gewerkvereine der Arbeiter, Angestellten, Seeleute, landwirtschaftlichen Arbeiter und landwirtschaftlichen Vereine bei

500 Mitgliedern	0,10 Fr.
500—1500 -	0,08 -
1500—10 000 -	0,05 -

2. Arbeitgeberverbände: 0,50 Fr.

Ausschluß (Art. 7):

Der Ausschluß wird vom nationalen Ausschuß verfügt bei Nichtzahlung der Beiträge und bei einem Verhalten, das mit den Zwecken des Verbandes in Widerspruch steht.

Organisation (Art. 8—16):

Der Verband ist in Bezirke eingeteilt, jede Gruppe hat ihren eigenen Vorstand, dessen Wahl vom Gesamtvorstand (Nationalen Ausschuß) bestätigt wird. Im Konfliktsfall hat der Gesamtvorstand das Recht, eine Generalversammlung der einzelnen Gruppen einzuberufen. In jedem Bezirkshauptort ist ein Bezirksausschuß gebildet, bestehend aus 25 Mitgliedern, wovon 7 vom nationalen Ausschuß ernannt werden. Der nationale Ausschuß besteht aus 32 Mitgliedern, wovon 18 Arbeiter und Angestellte, 14 Arbeitgeber, Landwirte und Angehörige freier Berufe sind. Der Ausschuß wird für 3 Jahre gewählt. Der engere Vorstand besteht aus: dem Vorsitzenden, dem Generalsekretär, neun Beisitzern, einem Hauptkassierer, zwei Kassierern und einem Archivar. Die Zusammensetzung aus den verschiedenen Ständen ist prozentual gleich der des nationalen Ausschusses.

Verwaltung (Art. 17—19):

Die Gehälter der geschäftsführenden Mitglieder des Ausschusses, des Vorsitzenden, zweier Sekretäre, der Kassier und des Archivars werden durch den Kongreß festgesetzt.

Kongresse (Art. 20—24):

50 Organisationen von je mindestens 50 Mitgliedern können einen außerordentlichen Kongreß einberufen, neun Bezirksausschüsse eben-

falls. Alle angeschlossenen Organisationen sind auf dem Kongreß durch Delegierte vertreten. Es haben Stimmen:

a) die Gewerkvereine der Arbeiter, Angestellten, Landarbeiter:

1 Stimme	bei	. .	100	Mitgliedern
2 Stimmen	-	. . . 101—	300	-
4 -	-	. . . 301—	600	-
6 -	-	. . . 601—	1000	-
10 -	-	. . . 1001	und mehr	-

b) Arbeitgeber- und landwirtschaftliche Vereinigungen:

1 Stimme	bei	. .	10	Mitgliedern
2 Stimmen	-	. . . 11—	20	-
3 -	-	. . . 21—	50	-
4 -	-	. . . 51	und mehr	-

Für die Kongresse sind mindestens fünf Tage anzusetzen. Der 1. Tag ist der Mandatsprüfung gewidmet, der 2. und 3. Tag den Einzeltagungen der Berufsvereine der Arbeiter, der Arbeitgeber und Landwirte, der Seeleute, aller Korporationen, welche verwandte Interessen haben, der Einzelmitglieder. Am 4. und 5. Tage finden Plenarsitzungen mit Berichterstattung der einzelnen Sektionen und Beschlußfassung statt.

Streik (Art. 25):

‚Die Gelben verpflichten sich, keinen Streik zu erklären, ohne ihre Forderungen schriftlich übermittelt und mindestens 14 Tage auf eine Antwort gewartet zu haben. Die Arbeitgeber verpflichten sich dagegen, ihre Fabriken nicht zu schließen ohne ihre Arbeiter 14 Tage zuvor von ihrem Vorhaben schriftlich in Kenntnis gesetzt zu haben; im Falle des Streiks dürfen sich die Gelben zu keiner Gewalttat hinreißen lassen und die Arbeitgeber keinen Arbeiter wegen Vorkommnissen beim Streik maßregeln.‘

Schiedsgericht (Art. 26):

‚Bei Streitigkeiten zwischen Unternehmern und Arbeitern in der 14tägigen Frist ernennt der Bezirksausschuß zwei seiner Mitglieder, einen Unternehmer und einen Arbeiter, die gemeinsam mit zwei Delegierten einer jeden der streitenden Parteien den Schiedsspruch fällen; gelangt diese Kommission zu keinem Resultat, so ernennt der Bezirksausschuß mit Zweidrittel-Majorität einen dritten Schiedsrichter.‘

Aufgaben des Verbandes (Art. 27—29):

Der nationale Ausschuß ernennt sechs Unterausschüsse: für

1. Streik,
2. Landwirtschaft,
3. Handel,
4. Industrie,
5. Arbeiterangelegenheiten,
6. soziale Angelegenheiten.“

Der Verband will sich um alle die Handelsverträge, Zölle, Verkehrstarife bezüglichen Fragen kümmern, um allgemeine Volksaufgaben usw.

Die Arbeitgebervereinigungen und einzelne angeschlossene Arbeitgeber, welche durch betrügerische Manipulationen ihrer Arbeiter, deren Vereinigungen oder anderen Arbeitgebern geschädigt worden sind, haben

das Recht, die Hilfe des Verbandes in Anspruch zu nehmen. Dieser übernimmt die Verpflichtung und die Kosten, ihnen im vollen Umfang ihrer Kräfte Recht zu verschaffen. Dasselbe gilt für die landwirtschaftlichen Vereine und für die Einzelmitglieder.

Bemerkenswert an der Kundgebung des nationalen Ausschusses ist vor allem die Tatsache, daß der entscheidenden Sitzung vom 19. April 1905 nur die 15 erstgenannten Ausschußmitglieder beiwohnten, das heißt, außer den gelben Führern die Vertreter des Unternehmertums, der landwirtschaftlichen Vereine, der Presse und einiger weniger Pariser Gewerkvereine von einer teilweise recht fragwürdigen Existenz. Von gelben Vereinen der Provinz haben erst später noch die Vereine von Cherbourg, Brest, Mont-Saint-Martin, Laval und Rochebelle durch Unterzeichnung des Aufrufes ihre Zustimmung zu diesem Programm erklärt.

So wäre es denn vollkommen verfehlt, diese Kundgebung des nationalen Ausschusses als eine Kundgebung der gelben Gewerkvereine Frankreichs aufzufassen, ebenso wie es verfehlt ist, im gelben Nationalverband die Vertretung der Gesamtheit der Gelben Frankreichs zu erblicken. Ein Verband mit einer Organisation, wie sie in den oben wiedergegebenen Satzungen vorgesehen war, hat wohl in den Träumen einiger Führer, nie aber in Wirklichkeit existiert. Die Mehrzahl der gelben Vereine, unter ihnen gerade die bedeutendsten und mächtigsten, haben mit dem nationalen Ausschuß, dessen Vorsitz Biétry führte, freundschaftliche Beziehungen unterhalten, sie sind, von einigen wenigen Ausnahmen — Le Creusot, Montceau, Lyon — abgesehen, stets dem Ruf der Pariser gelben Führer gefolgt, wenn es galt, über gemeinschaftliche Angelegenheiten zu beraten und gemeinsame Interessen zu vertreten; sie nahmen an den Kongressen von 1904, 1906 und 1907 eifrigen Anteil, aber sie haben mit ebenso großem Eifer, man könnte sagen Eifersucht, ihre vollkommene Unabhängigkeit und Selbständigkeit zu wahren gewußt. Die Gründe für ihr ablehnendes Verhalten sind mannigfacher Art: sie liegen vor allem in dem stark ausgeprägten Individualismus des Franzosen, der sich, wie Joos sehr richtig bemerkt, „schlecht mit dem Zentralisationsgedanken verträgt“ [242]). Auch das zweite Grundübel in der französischen Gewerkschaftsbewegung, die Abneigung gegen die Zahlung von Beiträgen war, wie man sagt, für viele Vereine der Beweggrund, sich von einem Zentralverband der Gelben fernzuhalten, und wir können verstehen, daß ein Gewerkverein nicht gern noch Beiträge an den Verband entrichtet, wenn er selbst — wie mir dies in einem Fall bekannt ist — nur von 12 % seiner Mitglieder regelmäßig Beiträge empfängt. Dazu kam nun noch das Mißtrauen, das seit dem Mißerfolg Lanoirs bei den Gelben der Provinz gegen die von Paris aus unternommenen Zentralisationsversuche in wachsendem Maße zu tage getreten war; es richtete sich gegen die Zusammensetzung des ständigen Ausschusses, der neben den wenigen Vertretern von Gewerkvereinen eine ganze Anzahl von dem Arbeiterstand fernstehenden Personen, Politiker der Parteien der Rechten umfaßte, die dem Ausschuß von Anfang an eine klerikal-feudale Färbung verliehen. Und schließlich waren auch die Bedenken noch nicht geschwunden, die der Verein von Le Creusot schon beim Kongreß

[242]) Joos, S. 48.

von 1902 gegen einen künstlichen Zusammenschluß der Gelben geltend gemacht hat.

Kurz, das, was Biétry von dem Kongreß von 1904 erhofft hatte, der Zusammenschluß aller gelben Organisationen, das ist ihm weder damals noch später gelungen. So dürfen wir denn in dem Nationalverband der Gelben Frankreichs nicht, wie dies vielfach geschehen ist, die Gesamtheit aller Gelben erblicken, sondern nur eine Art Ausschuß, der zwar mit den einzelnen gelben Gewerkvereinen des Landes in Verbindung steht, der aber in keiner Weise berechtigt ist, die Vereine offiziell zu vertreten und dessen Ideen sich durchaus nicht immer mit den Anschauungen und Wünschen der wahren gelben Gewerkvereine decken.

Damit soll freilich hinwiederum nicht jeder Einfluß dieses Ausschusses auf die gelbe Gewerkschaftsbewegung geleugnet werden. Die eifrige agitatorische Tätigkeit der Mitglieder des Ausschusses — Biétry, Japy, de Bellaigue, Faron — die sich über ganz Frankreich ausdehnte, hat besonders in den Jahren 1904—1906 der gelben Bewegung neue Anhänger zugeführt und zur Begründung einer großen Anzahl von gelben Vereinen beigetragen [243]).

So wurde mit ihrer Unterstützung am 4. September 1904 eine freie Arbeitsbörse in Caen gegründet, am 7. Dezember finden wir sie in einer von Gelben einberufenen Versammlung in Le Havre, am 8. Januar 1905 in Montluçon; am 25. Februar spricht Biétry in Caen, während Faron am gleichen Tage in Laval bei Gelegenheit eines Weberstreiks einen gelben Verein: „Syndicat indépendant La Liberté" begründet, am 11. März sind Biétry, Japy, de Bellaigue und Verleye in Cherbourg, 14 Tage später gründet Biétry einen gelben Metallarbeiterverein in Pauillac (Gironde) und verhandelt mit den unabhängigen Gewerkvereinen in Bordeaux. Ein andermal spricht Biétry in einer Versammlung in Avignon, dann gelegentlich in Paris selbst, wo er sich am 2. Februar im Institut catholique, Anfang März in der „Association générale des étudiants catholiques", am 11. April in der Salle d'Athènes und am 19. Mai im Cercle du Luxembourg über die Ziele der gelben Bewegung verbreitet.

Viel beachtet war das Eingreifen Biétrys und seiner Freunde beim Streik im Longwy-Bassin. Am 20. Mai 1905 hatten einige Arbeiter von Longwy an den nationalen Ausschuß das Ersuchen gerichtet, in dem von einem Italiener angezettelten Streik ihnen zur Gründung eines gelben Gewerkvereins behilflich zu sein. Biétry begab sich mit einem seiner Mitarbeiter, Girard, sofort an Ort und Stelle und sprach gemeinsam mit dem Begründer des gelben Vereins von Le Creusot, Mangematin, in mehreren Arbeiterversammlungen mit dem Erfolg, daß ein gelber Gewerkverein ins Leben gerufen wurde, dem innerhalb 8 Tage 2840, bis zur Beendigung des Streiks über 4000 Arbeiter beitraten [244]). Auch im weiteren Verlauf des Streiks griff Biétry noch

---

[243]) Material für die folgenden Ausführungen: Le Jaune, 1904—1909; mündliche Mitteilungen der Herren Pierre Biétry, F. Czulowsky und R. von Veldegg, und die gesamten im Verlag des Jaune erschienenen Schriften. Die französische Gewerkschaftsliteratur der letzten Jahre gibt über die gelbe Bewegung von 1904—1908 so gut wie keine Nachricht.

[244]) Association syndicale et professionnelle des ouvriers metallurgistes et mineurs de la société des acieries de Longwy.

mehrmals persönlich ein, er suchte insbesondere die Regierung für die Gelben von Longwy zu interessieren und erwirkte deren Vertretern eine Audienz beim Minister. Girard, der während der ganzen Dauer des Streiks im Longwy-Bassin im Auftrag Biétrys für die Gelben tätig war, hat später nach seinem Bruch mit Biétry in einer Broschüre: „Le clergé, les royalistes et les jaunes“ [245]) das Verhalten Biétrys einer scharfen Kritik unterzogen und unter anderem die Behauptung aufgestellt, Biétry hätte für seine Intervention im Streik und für die Gründung des Vereins vom Chef der Firma, Baron Dreux, eine Summe von 50 000 Fr. erhalten. Von der gegnerischen Presse und von den Syndikalisten wurde die von der Regierung verfügte Ausweisung des Anstifters des Streiks als ein Erfolg der gelben Intriguen bezeichnet und den gelben Führern für ihr arbeiterfeindliches Verhalten die heftigsten Vorwürfe gemacht. Jedenfalls hatte sich der Gegensatz zwischen den Anhängern und Freunden der C. G. T. und den Gelben durch diese Vorkommnisse aufs Äußerste verschärft. Dies zeigte sich schon beim nächsten Auftreten Biétrys in der Öffentlichkeit: In einer Versammlung in Nantes, die von den gelben Vereinen dieser Stadt einberufen war, sollten Biétry und Japy das Wort ergreifen; der Saal wurde jedoch von den Anhängern der Arbeitsbörse von Nantes besetzt, das Rednerpodium gestürmt und die beiden Vortragenden schwer verletzt.

Neben den Parteien der Linken waren es seit dem Kongreß von 1904 die Christlich-Demokraten, der Abbé Naudet, Herausgeber der „Justice sociale“ und der Abbé Dabry, Verfasser der Broschüre: „Ce qu'est Biétry“, ferner noch Marc Sangnier, der Führer der Sillonisten, die die Gelben aufs Heftigste befehdeten.

Die gelbe Bewegung machte, trotz aller dieser Angriffe gerade damals in allen Teilen Frankreichs noch einmal Fortschritte: nach den im Jaune veröffentlichten Mitteilungen schlossen sich allein im 1. Halbjahr 1905 dem Nationalen Ausschuß gelbe Gewerkvereine an in Valence, Château-Regnault, Millau, Laval, Pauillac, La Forêt, St. Gobain, Cherbourg (3), Vienne, Le Mans (3), Fleury, Bayeux und Longwy.

Das von Biétry begründete, teils aus eigenen Mitteln, teils aus Geschenken unterhaltene Verbandsorgan ‚Le Jaune‘ ging am 9. Dezember 1905 in den Besitz einer Aktiengesellschaft über, die über ein Aktienkapital von 81 400 Fr., eingeteilt in Aktien zu 100 Fr., verfügte, wovon 56 400 Fr. voll einbezahlt waren.

Die vom Pariser Nationalen Ausschuß gestützte gelbe Bewegung geriet zum ersten Male im Jahre 1906 etwas ins Stocken, als die bevorstehenden Wahlen für die Abgeordnetenkammer die gelben Führer auf die politische Bühne riefen. Japy kandidierte in Montbéliard, Dupourqué in einem pyrenäischen Wahlkreis und Biétry als Gegenkandidat des sozialistischen Stadtrats Goude in Brest. Dupouraué und Biétry wurden gewählt; der letztere konnte dank der eifrigen Propaganda, an der sich auch General Jeannerod und der durch

[245]) Erschienen unter dem Pseudonym Gauthier. G. will in dieser Broschüre auch den Nachweis führen, daß die Gelben im Solde von Klerus und Royalisten gestanden hätten; im übrigen befaßt er sich weniger mit der gelben Bewegung als solcher als mit dem Privatleben der Führer, ein Vorgehen, das schon bei Latour-Foß entsprechende Würdigung gefunden hat.

seine schriftstellerische Tätigkeit auch in Deutschland bekannte Major Driant in hervorragendem Maße beteiligten, den Wahlkreis mit einer Majorität von 600 Stimmen den Sozialisten, die ihn bisher inne hatten, entreißen. Der Einzug zweier Gelber ins Palais Bourbon bedeutete den Höhepunkt des zweiten Abschnittes der gelben Bewegung, aber auch den Wendepunkt.

Noch mehr als der Kongreß von 1904 hatte der Kongreß von 1906, der vom 7.—11. März in Paris tagte, die Schäden vor Augen geführt, die das Fehlen eines einheitlichen Gelben Verbandes zeitigte. Wieder wurden vortreffliche Referate erstattet und verschiedene recht vernünftige Beschlüsse gefaßt, aber es fehlte das Organ, das für eine richtige Durchführung der Beschlüsse Sorge getragen hätte; nach wie vor wirtschaftete jeder Verein nach seiner eigenen Methode weiter, ohne sich darum zu kümmern, was seine Delegierten beim Kongreß beschlossen hatten. Nach dem Jaune vom 13. März 1906 nahmen an diesem Kongreß nicht weniger als 356 Gewerkvereine teil. Wie in den „Annales de la Jeunesse catholique" bemerkt wird, werden davon allerdings nur 59 namentlich aufgezählt, darunter 5 landwirtschaftliche, 5 katholische und 17 nicht gesetzlich konstituierte Vereine sowie 10 Unternehmerverbände, so daß selbst bei Berücksichtigung der 100 kleinen Vereine von Tourcoing die Zahl immer noch stark übertrieben erscheint [246]). An den Verhandlungen beteiligte sich neben Izoulet vom Collège de France der Pariser Nationalökonom Paul Leroy-Beaulieu, der von 1906 bis 1908 auch als Mitglied des nationalen Ausschusses fungierte.

Der letzte Kongreß des gelben Nationalverbandes fand vom 11.—14. April 1907 statt, an ihm nahm der Vertreter der Schweizer gelben Gewerkvereine, R. v. Veldegg, und als Gast der Redakteur des Bund, des Organs der gelben Werkvereine von Berlin, Rudolf Lebius, teil [247]).

Anfang Januar 1906 hatte R. v. Veldegg im Anschluß an einen Vortrag in Zürich eine gelbe Bewegung nach dem Muster der französischen ins Leben gerufen und eine Zeitung „Le Jaune suisse" begründet, die zugleich als „Gelbe Arbeiterzeitung" [248]) in deutscher Sprache herausgegeben wurde. Gelbe Gewerkvereine entstanden im Jahre 1906 in der Zimmererbranche in Bern, Zürich und St. Gallen, 1907 in Basel (Maler), Davos (Schneider), Chur (Spengler) und Genf (Holzarbeiter). Zur Zeit ihrer größten Ausdehnung zählten die Schweizer Gelben 700, im Jahre 1909 nach Gasteiger noch gegen 300 Mitglieder. Nach Mitteilungen v. Veldeggs haben die Mitglieder eines gelben Sparvereins in Basel einen Anfang mit der Kapitalbeteiligung gemacht durch gemeinsamen Kauf von Aktien.

Der Sitz der ‚gelben Arbeiterzeitung' wurde später nach Stuttgart verlegt, wo im Jahre 1908 noch einige Nummern erschienen [249]).

---

[246]) Annales de la Jeunesse catholique, 1. Juni 1908. Siehe auch Guide social de l'Action populaire, 1907, S. 280.

[247]) Siehe Der Bund, II, 8 28. April 1907).

[248]) Siehe Le Jaune III, 103 (20. Januar 1906); Greven, Die Gelben; Gasteiger, S. 34—36; Mitteilungen des Herrn von Veldegg.

[249]) Inzwischen war auch in Deutschland eine gelbe Bewegung entstanden. Als Ende 1905 in Augsburg der erste Arbeiterverein begründet wurde, da wußte v. Veldegg von dieser „Organisation der Nichtorganisierten" im Jaune (Jaune, III, 121 [20. Mai 1906 unter dem Pseudonym ‚Trapp']) nicht viel Gutes zu berichten, und auf dem gelben Kongreß von 1907 nahm man nach einem Referat v. Veldeggs eine

Die Geldmittel, die den Gelben nach der Begründung der Aktiengesellschaft „Le Jaune" zur Verfügung standen, scheinen bald aufgebraucht gewesen zu sein. Schon im April 1906 erließ Albert de Guigné, der Vorsitzende des Verwaltungsrats der Gesellschaft, einen Aufruf zur Gründung einer „Ligue nationale pour la défense des jaunes", und in einer Generalversammlung der Gesellschaft vom 22. Dezember 1906 wurde das Aktienkapital durch die Ausgabe von 1186 neuen Aktien zum Nominalwert von 100 Fr. pro Stück auf 200 000 Fr. erhöht.

Große Summen verschlang vor allem die Herausgabe der Zeitung. Die Redaktionsbureaus waren aus der bescheidenen rue Joubert in eines der großen teuren Geschäftshäuser am Boulevard des Italiens verlegt worden, der Direktor und die Redakteure bezogen ansehnliche Gehälter, und der Druck der Zeitung verursachte sehr erhebliche Ausgaben, denen aus dem Vertrieb des ‚Jaune' kaum nennenswerte Einnahmen gegenüber standen. Dazu kamen die hohen Kosten für die Propaganda, für die Agitationsreisen, für die Ausgabe von Broschüren, für die Organisierung der Kongresse und für die Unterstützung einzelner gelber Gewerkvereine, die alle aus der einen Kasse bestritten werden mußten. Denn nicht nur, daß die Gewerkvereine, wie im ‚Jaune' mehrmals geklagt wird, keine Beiträge zahlten, sie empfingen vom Nationalausschuß sogar gelegentlich, wie aus einem im ‚Jaune' [250]) veröffentlichten Schreiben des gelben Vereins von St. Pierre-La-Palud (Rhône) hervorgeht, finanzielle Unterstützung, die im angeführten Fall 400 Fr. betragen hat.

Schon bei der Begründung der Biétryschen freien Arbeitsbörse (1903) und bei der Wiederaufrichtung des gelben Nationalverbands hatten gewisse kirchliche Kreise, Angehörige der Aristokratie und einzelne Großindustrielle den Gelben reichliche Geldmittel zur Verfügung gestellt; sie waren es auch, die später die Aktien des in eine A.-G. umgewandelten Verbandsorgans übernahmen und die die „Ligue nationale pour la défense des Jaunes" ins Leben riefen. Ihre Unterstützung war angesichts der mangelnden Zahlungsfreudigkeit der gelben Gewerkvereine für die Existenz des gelben Nationalverbandes einfach unentbehrlich geworden. Dadurch aber, daß der gelbe Nationalverband sich in die finanzielle Abhängigkeit dieser Leute begab, geriet er immer mehr auch in ihre politische Abhängigkeit. „Das, was die Gelben mit

---

Resolution an, die gegen eine Identifizierung oder gar einen Zusammenschluß mit den fälschlicherweise als Gelben bezeichneten Arbeitervereinen ganz entschieden Verwahrung einlegte (Jaune IV, 168 (20. April 1907); siehe auch „Der Bund", II, 8 (28. April 1907). Genau sechs Monate später, am 12. Oktober 1907, wohnten Biétry und v. Veldegg einer Versammlung des „Arbeitervereins vom Werk Augsburg" bei, wobei v. Veldegg der Versammlung die Grüße der Schweizer Arbeiter entbot, und die Arbeitervereine von Augsburg und Umgebung zu ihrem tatkräftigen Vorwärtsschreiten beglückwünschte (Die Wehr, I, 16 (19. Oktober 1907). Ob und inwieweit bei dieser Gelegenheit Verhandlungen über eine Annäherung oder einen Zusammenschluß der Augsburger Arbeitervereine mit den Gelben Frankreichs und der Schweiz gepflogen wurden, ist nicht bekannt; Tatsache ist, daß v. Veldegg in der gelben Arbeiterzeitung, die damals schon in Stuttgart zu erscheinen begann, die deutschen Arbeitervereine aufs heftigste angriff, und daß man sie in Paris von diesem Zeitpunkt ab wieder als Streikbrecher zu bezeichnen pflegte.

Bei dieser Gelegenheit möge auch Erwähnung finden, daß sich Biétry einige Zeitlang mit russischen Verhältnissen befaßte und eine Verbrüderung der Gelben mit dem Verband wahrhaft russischer Leute herbeiführte.

[250]) Jaune, II, 69 (27. Mai 1905).

vollem Recht an den sozialistischen Gewerkschaften tadelten, daß sie ein Werkzeug in der Hand der Politiker sind, das sind sie selbst geworden." [251])

Zuerst fast unmerklich, dann immer deutlicher und deutlicher gerät der Nationalverband in das Fahrwasser klerikal-konservativer Politiker, und entfernt sich immer mehr von dem ihm vorgezeichneten Weg. Schon im Mai 1905 lösten die gelben Gewerkvereine von Toulon ihre Beziehungen zum Nationalverband, weil sie sich — wie sie in einer Mitteilung an die lokale Presse erklärten — mit dessen politischen Tendenzen nicht einverstanden erklären konnten [252]). Als Biétry dann mit Hilfe der Rechten den Brester Wahlkreis erobert hatte, da herrschte bei den Gelben des ganzen Landes anfangs über diesen Wahlsieg ihres Führers eitel Freude; bald machten sich aber Bedenken geltend, die die politische Betätigung des Führers für unvereinbar mit der Leitung der gelben Gewerkschaftsbewegung erklärten. Biétry seinerseits war der ewigen Eigenbrödelei und Eifersüchteleien der gelben Gewerkvereine überdrüssig geworden; er sah die Erfolglosigkeit seiner Bemühungen ein und hatte angesichts des Undanks, den er von denen erntete, für die er Jahre hindurch gekämpft, nur noch den einen Wunsch, von den Rücksichten entbunden zu werden, die ihm seine Stellung als Präsident des gelben Nationalverbandes bei seiner politischen Tätigkeit auferlegte. Der Nationale Ausschuß trug dieser allgemeinen Mißstimmung im gelben Lager alsbald Rechnung und beschloß auf Antrag Biétrys in seiner Sitzung vom 16. Mai 1908 die Auflösung des gelben Nationalverbandes [253]).

An seine Stelle traten zwei völlig voneinander getrennte Organisationen: „Le Parti propriétiste", die Eigentumspartei, als politische Organisation unter Führung Biétrys und der andern bisherigen Mitglieder des Nationalen Ausschusses, und „La Fédération syndicaliste des Jaunes de France" unter der Führung des 1906 begründeten „Syndicat jaune des employés du Bazar de l'Hôtel de ville" als ausschließlich gewerkschaftliche Organisation.

Mit diesem Beschluß des Nationalen Ausschusses findet die zweite Periode der gelben Arbeiterbewegung in Frankreich, die Periode der Zentralisationsbestrebungen Biétrys, ihr Ende. Nur in einem einzigen Fall ist es den Gelben während dieser Zeit gelungen, in die Arbeiterbewegung erfolgreich einzugreifen und dem revolutionären Syndikalismus eine fühlbare Niederlage beizubringen, im Streik von Longwy-Bassin. Von einem wirklich nachhaltenden Einfluß auf die französische Arbeiterbewegung ist in dieser Periode auch nicht die geringste Spur zu finden. Und wenn man sich auch in dieser Zeit in der breiten Öffentlichkeit mit der gelben Bewegung befaßte, so wurde dieses Interesse weniger durch die praktischen Erfolge, als durch die außerordentlich gewandte Reklame und insbesondere durch das in manchen Punkten ohne Zweifel recht interessante Programm hervorgerufen.

Hatte Lanoir seinerzeit, wie Gasteiger sagt [254]), „für die momentanen Bedürfnisse mit wenigen Strichen eine Art Augenblicksprogramm gezeichnet", so trat Biétry, dessen scharfe Kritik über

[251]) Joos, S. 62.
[252]) Le Jaune, II, 70 (3. Juni 1905).
[253]) Le Jaune, 23. Mai 1908; Warin, S. 78—94.
[254]) Gasteiger, S. 67.

die Lanoirsche Formel schon an anderer Stelle Erwähnung fand, nach seinem Ausscheiden aus der Lanoirschen Arbeitsbörse im Mai 1902 mit einem sorgfältig ausgearbeiteten Aktionsprogramm an die Öffentlichkeit, das schließlich nach den Beschlüssen des Kongresses von 1904 unter dem deutlich bemerkbaren Einfluß des nationalen Ausschusses umgeändert, zum Programm des nationalen Verbandes der Gelben Frankreichs erhoben wurde. Durch die agitatorische Tätigkeit der gelben Führer sind die Grundzüge dieses Programms in der breitesten Öffentlichkeit bekannt geworden, und haben schließlich selbst in wissenschaftlichen Kreisen Beachtung gefunden. Nach dem Vorgang anderer Körperschaften befaßte sich am 12. November 1906 auch die Le Playsche Schule, die Société d'Economie sociale, mit dem gelben Programm; die Debatte, die sich an die Biétryschen Ausführungen an diesem Abend anschloß und an der eine Reihe der bekanntesten französischen Nationalökonomen — Eugène Rostand, Raphael-Georges Levy, Georges Blondel — teilnahmen, bewies das Interesse, das die Anhänger Le Plays den gelben Ideen entgegenbrachten, Ideen, die nach einem Ausspruch Rostands an diesem Abend „denen Frédéric Le Plays nahe verwandt sind“ [255]). In Deutschland ist das Biétrysche Programm durch die in außerordentlich günstigem Sinne gehaltenen Ausführungen Schellwiens im Oktoberheft 1907 der Jahrbücher für Nationalökonomie bekannt geworden [256]).

Biétry bekämpft vor allem den Sozialismus; sein Buch: „Der Sozialismus und die Gelben“ beginnt mit den Worten: „Was wir wollen? Den Sozialismus vernichten, jeden Sozialismus, gleich, ob er unter atheistischer oder konfessioneller Form auftritt.“ [257]) Der Sozialismus bedeutet nach im „Sklaverei, Verzicht auf persönliche Freiheit und auf persönliches Eigentum“. „Wer nichts besitzt, ist nicht frei; denn indem er alles von andern erwartet, ist er, wenn er leben will, zu einer ewigen Unterwerfung gezwungen.“ „Von jeher haben die Besitzlosen sich zusammengeschlossen, um Besitz zu erwerben.“ „Die Entwicklung der Menschheit ist auf das individuelle Eigentum gerichtet.“ Ursprünglich hat Gemeineigentum bestanden, mit den Fortschritten der Kultur ist das Individualeigentum an seine Stelle getreten, und erst das Individualeigentum hat das Individuum frei und selbständig gemacht, also „nicht Abschaffung des Privateigentums, sondern Freiheit durch das Privateigentum“.

Auch der Arbeiter soll nach Biétry durch den Erwerb von Privateigentum aus seiner jetzigen Abhängigkeit, aus der Lohnarbeiterschaft, dem „salariat“ zum freien Eigentümer emporgehoben werden. Die Gewinnbeteiligung, die man oft als ein Charakteristikum der Gelben Frankreichs nennen hört, soll hierbei nicht Endziel, sondern Mittel zum Zweck sein. Biétry verlangt, daß in jedem industriellen oder kommerziellen Unternehmen ein bestimmter Teil des Kapitals für die Arbeiter dieses Unternehmens reserviert werden soll. Die gesetz-

---

[255]) La Réforme sociale, XXVI, 1, S. 52.

[256]) Material: Sämtliche Schriften von Biétry und Japy, ferner Czulowsky, La transformation du salariat et du capitalisme. Mündliche Mitteilungen der Herren Pierre Biétry und F. Czulowsky, Paris.

[257]) Biétry, Le socialisme et les jaunes, S. 1.

lichen Bestimmungen über die A.-G. sollen dahin abgeändert werden, daß in Zukunft auch bei einem Aktienkapital von über 200 000 Fr. Aktien im Nominalwert von unter 500 Fr. — und zwar setzte man anfänglich 100, dann trotz des Abratens der juristischen Beiräte, besonders des Advokaten Normand, 25 Fr. als Minimalbetrag fest — zur Ausgabe gelangen sollten. Die Bergwerksgesellschaften sollten vom Staate gezwungen werden, einen Teil des Aktienkapitals an Stelle der bisherigen Aktien im Nominalbetrag von mehreren Tausend Franken, in kleinen Teilaktien auszugeben. Auf zweierlei Weise sollen die Arbeiter in den Besitz dieser kleinen Aktien gelangen können:

1. auf dem Weg der Gewinnbeteiligung, indem der Unternehmer die auf den einzelnen Arbeiter entfallenden Gewinnanteile zurückbehält, bis davon eine Aktie erworben werden kann;

2. sollen die Arbeiter ihre Ersparnisse nicht wie bisher bei der Caisse nationale d'Epargne oder in französischen Staatspapieren, sondern in den Aktien ihres Etablissements anlegen.

Auf diesem Wege will Biétry die Arbeiter zu Miteigentümern der Unternehmungen machen, in denen sie beschäftigt sind, und den Gegensatz zwischen Kapitalismus und Lohnarbeit durch die vollständige Gleichstellung der beiden Klassen für immer aus der Welt schaffen [258]).

Es ist klar, daß die Vorschläge Biétrys von allen Seiten eine außerordentlich lebhafte Kritik herausgefordert haben. Die Einwände, die man gegen die Gewinnbeteiligung erhob, sind dieselben, die schon vor 27 Jahren von Heinrich Frommer eine eingehende Darstellung und Würdigung erfahren haben [259]). Über die Kapitalsbeteiligung äußert sich der Konservator der Bibliothek des Musée social in Paris, Etienne Martin-Saint-Léon, in folgender Weise [260]):

„1. Die Kapitalbeteiligung setzt beim Arbeiter die Möglichkeit voraus, Ersparnisse zu machen, sie ist abhängig von einem Überschuß der Einnahmen über die Ausgaben, der in den meisten Fällen nicht existiert. Eine Aktie kaufen, das klingt recht schön, aber mit was soll man sie bezahlen?

2. Die Anlage des Vermögens in industriellen Papieren eignet sich nicht für den Arbeiter, denn das Risiko ist zu groß. Man setze den Fall, daß eine Baisse einsetzt und die Ersparnisse der Arbeiter verloren werden, und denke dann an die Aufregung, an den Wutschrei der Masse, die sich zu Ruhestörungen ernstester Art hinreißen lassen könnte."

Merkwürdigerweise macht weder Martin-Saint-Léon noch ein anderer auf die unheilvollen Folgen aufmerksam, die erst vor einigen Jahren die Spekulation in Goldshares für weite Kreise der französischen und englischen Arbeiterschaft gezeitigt hat.

Ein anderer Einwand wurde erstmals von Professor Boissard-Lille erhoben und von Professor Souchon von der Pariser juristischen

---

[258]) Der Vorschlag Biétrys hat einige Ähnlichkeit mit dem „Sozietismus", den Schollenberger, Zürich, in „Die Arbeiterfrage gelöst" als Lösung der Arbeiterfrage empfiehlt, doch sind sowohl der Vorschlag Schollenbergers ebenso wie die Erfolge Ernst Abbes und Heinrich Freeses, die in mancher Hinsicht die Forderungen Biétrys schon in die Wirklichkeit umgesetzt haben, den Gelben allem Anschein nach unbekannt geblieben.

[259]) Frommer, Die Gewinnbeteiligung, ihre praktische Anwendung und ihre theoretische Berechtigung. Leipzig 1886.

[260]) Etienne Martin-Saint-Léon, Histoire des corporations de métiers. S. 756 ff.

Fakultät in seiner Rede vor der Société d'Economie sociale wiedergegeben [261]).

Boissard nimmt den Fall an, daß in einem Etablissement ein Teil der Arbeiter Aktien besitzt, ein anderer nicht. Die Arbeiter-Aktionäre würden sich in diesem Falle der Befriedigung aller derjenigen Wünsche der Arbeiter widersetzen, die ihre Interessen als Aktionäre schädigen könnte, und man käme, so meint Boissard, auf diese Weise statt zu einem sozialen Frieden, nur zu einer neuen Spaltung unter der Arbeiterschaft.

Souchon macht in seinem Vortrag den Versuch, diese Vorwürfe, die teilweise durch die Ungenauigkeit des Biétryschen Entwurfes veranlaßt sind, zu widerlegen und zugleich dem Entwurf eine präzise Fassung zu verleihen.

Zu dem ersten Einwand, daß die Arbeiter keine Ersparnisse machen können, bemerkt er, daß sich in den französischen Sparkassen nicht weniger als 2 Milliarden Franken Arbeiterersparnisse vorfänden, die man in der Industrie mit großem Erfolg nutzbar machen könnte. Daß die industriellen Aktien für den Arbeiter in der Art, wie es Biétry vorschlägt, eine unsichere, manchmal recht unbequeme und schwer realisierbare Kapitalsanlage darstellen, gibt auch Souchon zu; er will aber das Eintreten dieser Mißstände durch eine besondere gesetzliche Regelung aller die Arbeiteraktien betreffender Fragen, soweit wie nur irgend möglich, aus dem Bereich der Möglichkeit entfernen.

Als Hauptgrundsätze für eine solche Regelung stellt er auf:

1. „Nur die Arbeiteraktien, die von einem Arbeiter des eigenen Etablissements übernommen werden, können zu einem niedrigeren als dem gesetzlich als Minimalbetrag fixierten Normalwert von 500 Fr. ausgegeben werden."

2. „Diese Aktien sind unveräußerlich, denn wenn man dem Arbeiter die Möglichkeit gibt, zu verkaufen, so wird eine ähnliche Erscheinung zu tage treten wie bei einem entsprechenden Versuch der Compagnie d'Anzin, Die Arbeiter werden die Aktien verkaufen, entweder, weil der Kurs steigt, oder, weil sie Bargeld nötig haben, oder aus andern Beweggründen." Um gewisse Härten, die die Unveräußerlichkeit der Aktien mit sich bringen könne, zu vermeiden, soll unter den Arbeiter-Aktionären eines Unternehmens ein Fonds gegründet werden, aus dem auf die Arbeiteraktien im Notfall Darlehen gewährt werden können. Scheidet ein Arbeiter aus dem Unternehmen aus, dann müssen die in seinem Besitz befindlichen Arbeiteraktien von der Firma zu generell festzulegenden Bedingungen zurückgenommen werden.

3. Um die Arbeiter vor Kapital- und Zinsverlusten zu schützen, bringt Souchon den Zusammenschluß aller Arbeiter-Aktionäre Frankreichs zu einem Versicherungsverein a. G. in Vorschlag.

In der Diskussion, die dem Vortrag Souchons folgte, gab unter andern auch Emile Cheysson seinen Bedenken gegenüber der Kapitalsbeteiligung Ausdruck; er erklärte sich entschieden gegen den Erwerb von Industriepapieren von seiten der Arbeiter, trat aber lebhaft für den Erwerb von Grund und Boden, für den Erwerb eines eigenen Hauses ein.

---

[261]) 5. Juni 1907, siehe Réforme sociale XXVII, 46, S. 630.

In einem einzigen Fall ist meines Wissens während der letzten zehn Jahre in Frankreich die Kapitalbeteiligung in einer diesen Vorschlägen verwandten Form versuchsweise zur Einführung gelangt, in der Uhrenfabrik Japy frères in Badevel; welche Erfolge sie hier gezeitigt hat, entzieht sich meiner Kenntnis, denn meine in dieser Angelegenheit an Japy frères gerichtete Anfrage blieb ohne Antwort.

3. La Fédération syndicaliste des Jaunes de France (seit 1908).

Während Biétry sich nach der Auflösung des Nationalverbandes, von allen hemmenden Rücksichten entbunden, offen in einem ausgesprochen klerikal-konservativen Sinne politisch betätigte [262]), und in Beziehungen zu den beiden Direktoren der bonapartistischen „Autorité", den Brüdern de Cassagnac trat, bemühten sich die Pariser gelben Vereine unter Führung von Czulowsky, Verleye und Seineville die Reste der gelben Bewegung um sich zu sammeln [263]).

Auf einem Kongreß, der für Ende Oktober 1909 nach Paris einberufen war, sollte über einen neuerlichen Zusammenschluß der Gelben beraten werden, aber die wenigen Vereine, die dem Aufruf Folge geleistet hatten — Tourcoing, Fougères, Cherbourg, Brest, St. Etienne und Toulon —, weigerten sich nach wie vor, sich an der Gründung eines gelben Zentralverbandes zu beteiligen, und machten so auch die letzten Hoffnungen zunichte [264]). Bemerkenswert an dem Kongreß sind für uns die Bemühungen Paul Lanoirs, von neuem in der gelben Bewegung Einfluß zu gewinnen; seine Bitte, in seiner Eigenschaft als Begründer der ersten gelben Vereine zum Kongreß zugelassen zu werden, wurde mit Entrüstung abgewiesen. Die Bedeutung des Kongresses ist im übrigen so gering, daß die Pariser Presse — ausgenommen die den Gelben politisch nahestehenden Zeitungen Croix, Soleil, Autorité, Presse usw. — ihn vollkommen mit Stillschweigen überging. Seit 1910 erscheint als Organ des Verbandes die Monatszeitschrift „Le Travail associé", in der mit besonderem Nachdruck die Forderung der Kapitalsbeteiligung vertreten wird [265]).

Allein von allen Gründungen Biétrys hat sich das im Stile unserer Marienheime geführte Stellenvermittlungsbureau „Le Genêt" erhalten, das in den 8 Jahren seines Bestehens unbestreitbare Dienste geleistet hat und noch heute in Paris [266]) wie in Lyon eine bedeutende Rolle spielt.

---

[262]) Bis zum Dezember 1909 bestand Le Jaune weiter; als dann die vorhandenen Geldmittel aufgebraucht waren, wurde die A. G. ‚Le Jaune' aufgelöst, und Biétry gründete eine neue politische Zeitung „La Voix française", die für die Trennung von Schule und Staat kämpft.

[263]) In Paris bestand damals ein Gewerkverein der männlichen Dienstboten und vier Angestelltenvereine mit zusammen über 1000 Mitgliedern. Ein „Syndicat jaune des Employés de Banque et de Bourse" gründete eine eigene Zeitung „Le Cri de la Banque". Die oben genannten Angestelltenvereine gehören zurzeit dem gelben Gewerkschaftsverband nicht mehr an.

[264]) Siehe Jaune, Chronique du Musée social, 1909, S. 345 ff. Verf. hat an allen Sitzungen des Kongresses teilgenommen. Über das Programm der F S. d. J. d. F. siehe Kulemann, Berufsvereine, Bd. 4, S. 255. Angesichts der gänzlichen Bedeutungslosigkeit dieser Bewegung glaubte ich hier auf eine Besprechung derselben verzichten zu können.

[265]) Sitz der Redaktion: 13 rue Stephenson.

[266]) Siehe Le Serviteur, Organ des Genêt, erscheint seit 1905, Sitz des Genêt ist zurzeit Paris, rue Offremont. In Lyon besteht eine Filiale.

Eine 1907 von Biétry begründete „Société ouvrière des Arts et Métiers de la Femme" hat die Verbesserung der Lage der Heimarbeiterinnen der Stickerei und Spitzenfabrikation zum Zweck; sie beschäftigt in 13 französischen Städten ca. 320 ledige Arbeiterinnen in eigenen Arbeitsräumen, und ca. 150 verheiratete Frauen in Heimarbeit, und sorgt für einen lohnenden Verkauf der Arbeiten im eigenen Laden — Paris, 229 Bd. St. Germain — [267]). Die Gesellschaft war als A.-G. mit einem Kapital von 80 000 Fr., eingeteilt in 800 verzinsliche Aktien à 100 Fr., gegründet worden in der Absicht, den Arbeiterinnen die Kapitalbeteiligung zu ermöglichen; diese scheinen jedoch nach den mir gewordenen Mitteilungen von dieser Möglichkeit bisher noch keinen Gebrauch gemacht zu haben.

Die Überreste der gelben Bewegung.

Dreimal war im Verlauf von acht Jahren von Paris aus der Versuch unternommen worden, alle gelben Gewerkvereine Frankreichs in einen einheitlichen Verband zusammenzuschließen, dreimal war der Versuch mißglückt. Lanoir, Biétry und der gelbe Gewerkschaftsverband haben es nicht verstanden, die Grundlage für eine Einigung dieser vielen verschieden gearteten Elemente zu finden; ihr Mißerfolg hat nur das eine Resultat gezeitigt, daß in allen Gruppen der Gelben von Paris und Provinz heute ein so tiefes Mißtrauen gegen die Träger dieser Versuche, gegen die Pariser Führer herrscht, daß ein weiterer Einigungsversuch von dieser Seite aus für lange Jahre hinaus unmöglich erscheint.

Von gelben Vereinen der Provinz wurden in den letzten Jahren einige Versuche einer partiellen Einigung der gelben Bewegung unternommen. Der Versuch der Gelben von Roubaix, die nordfranzösischen Vereine zusammenzuschließen, darf nach den vorliegenden Nachrichten als gescheitert angesehen werden; mehr Aussicht auf Erfolg haben die Bemühungen der unabhängigen Arbeitsbörsen von Lyon und Marseille, die einen Zusammenschluß aller unabhängigen Gewerkvereine von Südostfrankreich mit Einschluß einiger gemischter Gewerkvereine im Auge haben.

In diesem letzten Abschnitt der Arbeit soll der Versuch unternommen werden, in kurzen Umrissen eine Charakteristik der gelben Bewegung von heutzutage, oder wie ich sagen möchte, der Trümmer der gelben Bewegung zu geben. Eine Zusammenstellung aller gelben Gewerkvereine Frankreichs, wie ich sie anfangs geplant hatte, erwies sich als unausführbar. Die offiziellen Veröffentlichungen des französischen Arbeitsamtes geben für eine derartige Zusammenstellung leider keine Anhaltspunkte, und eine persönliche Enquete wäre mir als Deutschen bei der ausgesprochen nationalistischen Tendenz einer Anzahl gelber Vereine, die sich mir mehr als einmal bei meinen Untersuchungen in sehr störender Weise bemerkbar gemacht hat, unmöglich gewesen.

So muß sich die Betrachtung auf diejenigen Vereine beschränken, die dem ursprünglichen Kern der gelben Bewegung, wie er auf den

[267]) Material: Statuten, mündliche und schriftliche Mitteilungen von Baronin Veldegg, Paris, der Direktrice des Genêt.

Pariser Kongressen in Erscheinung trat, entweder angehört haben oder aus den Überresten solcher Vereine entstanden sind, die Vereine, die durch ihre Eigenart oder ihre Bedeutung aus dem Chaos der unabhängigen Gewerkvereine hervortreten. Dies sind:

1. Le Parti du Travail (Paris).
2. La Fédération Typo-Lithographique indépendante (Paris).
3. Ligue Nationale d'Action pour la Défense des Intérêts du Travail et de l'Industrie (Paris).
4. La Liberté du Travail (Paris).
5. La Fédération syndicale de l'Industrie Tourquennoise.
6. La Fédération des Syndicats indépendants de Lille.

Am Schlusse werde ich einige Notizen über die neuesten Einigungsversuche aus der Provinz, die „Fédération des Organisations indépendantes du Nord de la France" und die „Fédération des Syndicats indépendants du Sud-Est de la France" geben.

Das zu diesem Teil der Arbeit verwendete Material verdanke ich fast ausschließlich den Mitteilungen der betreffenden Gewerkvereine, die mir zum Teil durch Herrn Léon de Seilhac vermittelt wurden, für die Pariser Arbeiterorganisationen hat mir Herr Jacquelin, Réigsseur de la Bourse du Travail, wertvolle Aufschlüsse erteilt.

1. Le Parti du Travail [268]).

Im Jahre 1906 gründete Bertin, ein Mitarbeiter Biétrys aus der Zeit der nationalsozialistischen Partei, mit den Überresten der Lanoirschen Arbeitsbörse — darunter die Association mutuelle des artistes musiciens und andern unabhängigen Gewerkvereinen eine Union des syndicats et groupes professionnels. In der ersten Nummer des neuen Verbandsorgans Le Parti du Travail vom März 1906 schreibt er über die Ziele des neuen Verbandes:

„Die politischen Streiks der letzten Jahre, die antimilitaristische und antinationale Propaganda der Pariser Arbeiterbörse haben den organisierten Arbeitern, die vor allem auf die Wahrung ihrer beruflichen Interessen bedacht sind, die Augen geöffnet. Wir wollen nichts mehr wissen von diesem elenden Klassenkampf, wir haben genug von diesem lächerlichen und verabscheuungswürdigen Krieg, den man dem Kapital erklärt hat, gerade als ob die Interessen von Kapital und Arbeit nicht unlösbar miteinander verbunden wären. Die Formel ist, ich gestehe es zu, nicht gerade neu; zu wiederholten Malen hat man versucht, die Arbeiter von dieser Tyrannei zu befreien. Der erste Versuch mißglückte, weil der, der ihn unternommen hat, in dieser Bewegung nur das Mittel zur Befriedigung seiner persönlichen Wünsche gesehen hat. Der zweite Versuch war nicht mehr von Erfolg begünstigt. Die Schuld an diesem Mißerfolg trägt einerseits die Unfähigkeit des Mannes, der trotz seines wenig erfreulichen Vorlebens sich für berufen hielt, die Kameraden zu organisieren; anderseits tragen sie diejenigen der Arbeit fernstehenden Elemente, die diesen Mann bei seinem Vorhaben unterstützten." [269])

---

[268]) Material: Le Parti du Travail (seit März 1906); Le Bulletin de l'apprentissage (seit 1909); Tétard, La C. G. T., voilà l'ennemi! Statuten, Flugblätter, Zirkulare, Plakate des Verbandes. Mündliche und schriftliche Mitteilungen des Herrn L. Vergoz, Generalsekretär des Verbandes.

[269]) Le Parti du Travail I.

Naturgemäß war die Entwicklung des neuen Verbandes unabhängiger Gewerkvereine durch die Gegnerschaft der C. G. T. auf der einen Seite und Biétrys, der damals nach der Wahl in die Abgeordnetenkammer auf der Höhe seiner Macht stand, auf der andern Seite ungünstig beeinflußt. Immerhin haben sowohl Bertin, wie auch Vergoz, ein ehemaliger Mitarbeiter Biétrys und Delegierter des Placement compagnonnique auf dem Kongreß von 1904, der nach Bertins Tod an die Spitze des Verbandes trat, auf dem Gebiet des Arbeitsnachweises und des Unterstützungswesens Erfolge erzielt. Dem Verband gehören heute in Paris 18 Gewerkvereine und 1 Syndicat mixte an; eine Reihe von unabhängigen Gewerkvereinen von Paris und Provinz unterhält Beziehungen zu ihm.

	Le Parti du Travail.	Gründungsjahr	Mitgliederzahl
1.	Syndicat indépendant des ouvriers plombiers, couvreurs et similaires	1906	671[270])
2.	Syndicat indépendant des ouvriers bijoutiers en doré, fantaisie, mode et petit bronze	1906	259
3.	Union fraternelle des ouvriers, menuisiers et ébénistes	1908	150
4.	Chambre syndicale indépendante des employés de l'industrie et du commerce	1906	590
5.	Syndicat indépendant des ouvriers metallurgistes	1906	776
6.	Syndicat indépendant des ouvriers briquetiers	1909	250
7.	Syndicat indépendant des manoeuvres industriels	1906	1145
8.	Syndicat indépendant des ouvriers terrassiers	?	1300
9.	Société indépendante des ouvriers poseurs, pinceurs et bardeurs	1909	800
10.	Union des sculpteurs et ornemanistes indépendants	1910	120
11.	Syndicat professionnel indépendant des plombiers, aides, terrassiers	1910	60
12.	Syndicat professionnel indépendant des ouvriers maçons	?	? [271])
13.	Union indépendante des travailleurs des cimetières Parisiens	1910	150
14.	Syndicat indépendant des cimentiers	1910	250
15.	Syndicat indépendant des ouvriers mouleurs en cuivre	1910	460
16.	Syndicat indépendant des ouvriers de la teinturerie	?	? [271])
17.	Union professionnelle indépendante des ouvriers marbriers	?	? [271])
18.	Syndicat indépendant des monteurs et aides electriciens	?	? [271])
			6981

Die Association mutuelle des artistes musiciens existiert zwar noch, gehört aber dem Verband der Arbeitspartei nicht mehr an. Die „Association professionnelle de la coiffure", gegründet 1904, mit 4864 Mitgliedern, die vom Pariser Stadtrat subventioniert wird, ist dem Verbande zuzuzählen, scheidet aber als Syndicat mixte bei dieser Betrachtung aus.

Als Zweck der Vereine nennt Art. 3 der für die meisten Vereine gleichlautenden Statuten:

1. Die wirtschaftlichen und sozialen Interessen der Mitglieder zu ergründen und zu vertreten;

[270]) Die Zahlen sind nach den Angaben des Generalsekretärs, sie weichen gelegentlich von denen des offiziellen Annuaire 1911 ab.

[271]) Diese Vereine sind erst um die Jahreswende 1911/1912 entstanden; nähere Angaben waren nicht zu ermitteln.

2. einen Arbeitsnachweis für die Mitglieder zu errichten und die Existenzbedingungen fortwährend zu verbessern;
3. sich ausschließlich mit den beruflichen Interessen zu befassen, alle politischen und religiösen Momente auszuschließen und die Erfüllung berechtigter Wünsche auf dem Wege des Friedens und der Eintracht zwischen Kapital und Arbeit zu suchen;
4. im Interesse der Vereinsmitglieder Unterstützungskassen ins Leben zu rufen.

Art. 4 bestimmt, daß der Verein sich unter keinen Umständen der C. G. T. anschließen darf.

Die folgenden Artikel regeln die Beitragspflicht und die Leitung der Geschäfte: Die Aufnahmegebühr beträgt 1 Fr., der monatliche Beitrag schwankt zwischen 50 Cts. und 1 Fr. Während der Militärzeit und bei Arbeitslosigkeit ruht die Beitragspflicht.

Für den Fall eines Konfliktes mit einem Arbeitgeber bestimmt Art. 14, daß die betroffenen Mitglieder, ohne selbst etwas zu unternehmen, der Vereinsleitung Mitteilung zu machen haben; wenn sich der Konflikt verschärft, so ist eine Generalversammlung einzuberufen, die über die Erledigung des Streitfalles definitiv beschließt.

Soweit die Statuten. Wie steht es nun mit der Durchführung des in den Statuten enthaltenen Programmes? Welches sind die wahren Bestrebungen und die Erfolge der Arbeitspartei? Da sich in der einschlägigen Literatur für eine Beantwortung dieser Frage nicht die geringsten Anhaltspunkte vorfinden, so bin ich hierbei auf meine persönlichen Beobachtungen und auf die Mitteilungen eingeweihter Kreise angewiesen.

Als charakteristisch und bemerkenswert erscheint mir vor allem die extrem C. G. T.-feindliche Tendenz des Verbandes, die in einer Reihe von Flugblättern, Zirkularen, Plakaten und Broschüren zu tage tritt, und die sich in einer derartigen Leidenschaftlichkeit des Ausdrucks äußert, wie sie selbst bei den erbittertsten Gegnern des revolutionären Syndikalismus nicht immer zu finden ist.

Als weiteres Merkmal wäre das Zurücktreten des gewerkschaftlichen Gedankens bei gleichzeitig wachsender Bedeutung des Arbeitsnachweises zu erwähnen. Im Zentralbureau des Verbandes — 30 rue Beaubourg — ist für die 18 Pariser Vereine ein gemeinsamer Arbeitsnachweis eingerichtet, der von Arbeitgebern wie Arbeitnehmern gerne frequentiert wird, und der in einer, wie ich mich selbst überzeugen konnte, mustergültigen Art und mit großem Erfolg funktioniert. Da Stellen nur an Mitglieder vermittelt werden, so lassen sich die Stellensuchenden gegen Bezahlung von 1.50—2 Fr. (Aufnahmegebühr und ein Monatsbeitrag) in den entsprechenden Gewerkverein aufnehmen, ohne darin irgendeine weitere Verpflichtung der Zugehörigkeit zu diesem Gewerkverein, ohne darin etwas anderes als die in den privaten Arbeitsnachweisen übliche Bezahlung für die Stellenvermittlung zu erblicken. Dieses System hat die Gewerkvereine der Arbeitspartei mit solchen Mitläufern geradezu übersät und anderseits dazu beigetragen, daß in weiten Kreisen der Verband der Arbeitspartei unter Aberkennung des gewerkschaftlichen Charakters als ein privates Stellenvermittlungsbureau oder wie man sich auf gegnerischer Seite auszudrücken pflegt, als Bureau zur Lieferung von Streikbrechern bezeichnet wird. Anlaß hierzu mag insbesondere auch die Propaganda des Verbandes für seinen

Arbeitsnachweis gegeben haben, wie sie unter anderem auch in Zirkularbriefen an die Unternehmer in Erscheinung trat. Ein solcher Zirkularbrief vom „Syndicat professionnel indépendant des cimentiers et parties similaires" aus dem Jahre 1910 sei im Auszug hier wiedergegeben:

„. . . Unser Zweck ist, alle ernsten Arbeiter zur Verteidigung ihrer Rechte und ihrer Freiheit zu vereinen und sie von der Tyrannei und den Drohungen der Führer der C. G. T. loszureißen, von Leuten, die uns nichts anderes als ihre anarchistischen und revolutionären Ideen aufdrängen wollen. Wir wollen durch regelmäßige und ausdauernde Arbeit eine Verbesserung unserer Lage erlangen, um den ständig wachsenden Anforderungen des Lebens gerecht werden zu können; wir sind aber entschlossen, diese Verbesserung durch unsere Arbeit allein anzustreben, und wir verwerfen die Anwendung der Gewalt und die Sabotageakte, die für Kapital und Arbeit gleich unheilvoll sind.

Wir glaubten, Herr Unternehmer, daß wir, ohne die von den berufsmäßigen Hetzern der C. G. T. angepriesenen Mittel anzuwenden, versuchen könnten, in Frieden und Eintracht miteinander zu leben, und wir sind überzeugt, daß wir nur auf diesem Wege zu einer allgemeinen Verständigung gelangen können.

Wir wollen auf dem Boden des Gesetzes von 1884 ausharren und bei aller Fürsorge für unser Wohlergehen uns bemühen, jeden Konflikt zu vermeiden; die Leitung unseres Gewerkvereins wird ihren ganzen Stolz darin zu setzen wissen, zugleich den Anforderungen der Unternehmer wie der Arbeiter gerecht zu werden.

Im Anschluß daran dürfen wir wohl auch der Hoffnung Ausdruck verleihen, daß Sie uns bei der Verfolgung dieses Zieles dadurch unterstützen werden, daß Sie für unsere Anhänger immer Arbeitsgelegenheit haben und daß Sie ihnen die schweren Tage der Arbeitslosigkeit so gut wie möglich ersparen. Sie werden wohl nicht zögern, im Bedarfsfall unseren Arbeitsnachweis in Anspruch zu nehmen, und wir werden bemüht sein, für eine Erfüllung Ihrer Wünsche in jeder Hinsicht Sorge zu tragen."

Neben dem Arbeitsnachweis sind, wie schon oben erwähnt, die Unterstützungskassen, meist mit Fortbildungskursen vereint, zu besonderer Ausbildung gelangt. In Art. 4 der Statuten der „Société de secours mutuels", des unabhängigen Gewerkvereins der Schreiner und Kunsttischler wird als Zweck des Unterstützungsvereins genannt:

1. die Ansammlung eines Fonds zur Unterstützung kranker Mitglieder;
2. die Errichtung und Erhaltung von Fortbildungskursen.

Art. 2 und 3 der Statuten der „Société de Solidarité mutuelle", des unabhängigen Gewerkvereins der Maurer bestimmt:

„Die Vereinigung hat den Zweck, für besondere Bedürfnisse der Mitglieder einen Fonds zu sammeln. Als solche gelten:

1. Unterstützung bei Krankheit.
2. Ärztliche Hilfe.
3. Unterstützung bei Todesfall.
4. Unterstützung bei Arbeitslosigkeit, soweit dieselbe nicht durch Streik oder Aussperrung veranlaßt ist."

Die Beiträge sind bei der Unterstützungskasse der Schreiner in folgender Weise geregelt:

Art. 8. Der Monatsbeitrag beträgt 2 Fr., er ist im voraus zu entrichten. Die Aufnahmegebühr beträgt:

1 Fr. bei Eintritt im Alter von 15—25 Jahren,
2 - - - - - - 26—35 -
3 - - - - - - 36—45 -

Art. 9. Ein Betrag von 5 Cts. pro Mitglied wird an die besondere Kasse zur Errichtung von Fortbildungskursen abgeführt.

Art. 19 regelt die Institution der Ehrenmitglieder, deren es dreierlei Arten gibt:

„1. Gründungsmitglieder mit einem einmaligen Mindestbeitrag von 50 Fr.

2. Wohltäter mit beliebigen Beiträgen.

3. Ehrenmitglieder, die einen Jahresbeitrag von mindestens 2 Fr. zahlen.

Die Ehrenmitglieder können an der Generalversammlung mit beratender Stimme teilnehmen."

Bei den Maurern betragen die Beiträge der ordentlichen Mitglieder nach Art 15 nur 1 Fr. pro Monat, während die Ehrenmitglieder, soweit sie nicht als Gründungsmitglieder einen einmaligen Beitrag geleistet haben, jährlich 10—20 Fr. zu entrichten haben. Wie ich mich durch Einsichtnahme in die Bücher überzeugen konnte, machen zahlreiche Unternehmer von der Einrichtung der Ehrenmitglieder Gebrauch; sie bilden mit ihren Beiträgen, die durchweg mindestens 20 Fr. betragen, eine wesentliche Hilfsquelle für die Unterstützungskasse.

Im Krankheitsfall zahlt die Kasse der Schreiner

im 1. Monat . . . . . 3 Fr. täglich,
- 2. - . . . . . 2 - -
- 3. - . . . . . 1 - -

Die Kasse der Maurer während des

1. Vierteljahres . . . . . 12 Fr. pro Woche,
2. - . . . . . 6 - - -
3. - . . . . . 3 - - -

Nach 3 bzw. 9 Monaten erlischt der Anspruch auf Unterstützung.

Arbeitslose Mitglieder bekommen bei den Maurern 2 Fr. täglich, jedoch besteht die Einschränkung, daß kein Mitglied im Lauf eines Jahres die Unterstützung für mehr als 30 Tage in Anspruch nehmen darf. Bei Arbeitsunfällen erhalten die Schreiner durch Vermittlung ihres Vereins unentgeltliche Pflege bei der „Mutuelle des Victimes du Travail"[272]; bei Krankheit finden sie dort ärztliche Hilfe und pharmazeutische Produkte zu ermäßigten Preisen.

Die andern der Arbeitspartei angegliederten Unterstützungskassen werden nach den gleichen Grundsätzen wie die zwei oben geschilderten geleitet; sie können sich alle einer relativ hohen Mitgliederzahl erfreuen und scheinen auch, soweit ich Einblick gewinnen konnte, die in sie gesetzten Erwartungen in jeder Weise zu erfüllen.

Am Schlusse unserer Betrachtungen über die Arbeitspartei muß noch eine Institution Erwähnung finden, die zum guten Teil durch die Initiative von Bertin und Vergoz ins Leben gerufen wurde und mit deren Hilfe die Führer der Arbeitspartei in Gemeinschaft mit andern

[272]) Paris, 18 Boulevard Garibaldi.

unabhängigen Organisationen, z. B. der unabhängigen Arbeitsbörse in Lyon und in Gemeinschaft mit Arbeitgeberorganisationen die gewerbliche Ausbildung in Frankreich einer gründlichen Umänderung und Neuordnung entgegenzuführen gedachten, nämlich „Le Comité permanent executif du Congrès National mixte de l'Industrie, du Commerce et du Travail" [273]).

Im Jahre 1907 war auf Anregung der Arbeitspartei ein „Congrès mixte du Bâtiment" zusammengetreten, der sich ausschließlich mit der Regelung der gewerblichen Ausbildung im Baugewerbe zu befassen hatte. Im Jahre 1909 nahmen an einem 2. Kongreß, der unter dem Vorsitz von Georges Picot vom Institut de France tagte, die Vertreter aller Gewerbe teil; man einigte sich dahin, daß „die Neuordnung der gewerblichen Ausbildung der privaten Initiative zu überlassen ist, daß von Staatswegen für diesen Zweck Geldmittel zur Verfügung zu stellen und die Handelskammern mit deren Verwaltung und Verteilung zu beauftragen sind" [274]). Ein ständiger Ausschuß wurde vom Kongreß mit der Wahrnehmung der Interessen und mit der Ausarbeitung eines Gesetzentwurfes beauftragt. 1911 wurde der Entwurf in der von Tétard, dem Delegierten der Arbeitspartei, vorgeschlagenen Form vom Ausschuß gut geheißen und im Bulletin de l'apprentissage veröffentlicht. Er lautet:

Art. 1. In der Absicht, eine gewerbliche Ausbildung ins Leben zu rufen und weiter zu fördern, unterstützt die Regierung der Republik alle Anstalten, die die berufliche und technische Ausbildung der Lehrlinge im Auge haben.

Art. 2. Es wird jedes Jahr im Budget des Handelsministers ein genügend hoher Posten ausgesetzt, um allen Gesuchen solcher Anstalten entsprechen zu können.

Art. 3. Die Subventionen werden nach einer Untersuchung durch eine besondere Distriktskommission zugeteilt.

Art. 4. Die Untersuchung soll vor allem Klarheit verschaffen über das Anrecht des Instituts auf Unterstützung, über die Organisation, über seine Hilfsmittel, kurz, die Untersuchung soll ergeben, ob die Begründung eines solchen Instituts den Bedürfnissen von Handel und Industrie entspricht.

Art. 5. Diese Distriktskommissionen setzen sich zusammen aus den Vertretern des Handelsministers, der Handelskammern, der städtischen Behörden, sowie der interessierten Arbeitgeber- und Arbeitnehmerverbände." [275])

Zu den gelben Gewerkvereinen Biétryscher Richtung, soweit solche in Paris überhaupt bestanden haben, hat die Arbeitspartei keinerlei Beziehungen unterhalten; ebensowenig hat sie sich an den Kongressen von 1906, 1907 und 1909 beteiligt. Der Biétryschen Forderung der Gewinn- und Kapitalbeteiligung stehen die führenden Kreise vollkommen ablehnend gegenüber; sie sehen, wie man mir ausdrücklich erklärte, darin nur den „Versuch, den Arbeiter durch die Inaussichtstellung eines zukünftigen Gewinnes mit den ungenügenden

---

[273]) Siehe Bulletin de l'apprentissage, erscheint seit Mai 1909 monatlich.
[274]) Bulletin de l'apprentissage, I, 1.
[275]) Bulletin de l'apprentissage, III, 16 (16. März 1911).

Arbeitsbedingungen der Gegenwart zu versöhnen und ihn von Lohnforderungen abzuhalten."

Der Verband der Arbeitspartei steht dagegen laut einer mir vom Generalsekretär des Verbandes zur Verfügung gestellten Zusammenstellung (April 1912) mit folgenden Gewerkvereinen und Gewerkvereinsverbänden in Verbindung:

	Name und Ort	Zahl der Vereine	Gründungsjahr	Zahl der Mitglieder
1.	Syndicat de la Typographie indépendante, Paris	1	1902	537
2.	Syndicat de la Lithographie indépendante, Paris	1	1899	817
3.	Union amicale des ouvriers peintres, enduiseurs, vitriers, Paris	1	1908	23
4.	Association professionnelle de la coiffure, Paris	1	1904	4864
5.	Syndicat de la Fédération française des voyageurs de commerce, Paris	1	1885	6525
6.	Syndicat indépendant des ouvriers serruriers, Paris	1	?	?
7.	Union fraternelle des ouvriers et contremaîtres de la fumisterie industrielle, Paris	1	?	?
8.	Union syndicale du personnel des Omnibus, Paris	1	1897	1160
9.	Syndicat indépendant des gens de maison, Paris	1	1905	75
10.	Chambre syndicale des ouvriers carreleurs, Paris	1	1878	250
11.	Syndicat ouvrier de la joaillerie, Paris	1	1906	65
12.	Chambre syndicale des commis en maçonnerie, Paris	1	1903	121
13.	Société amicale des chefs de service et des contremaîtres des industries metallurgiques, Paris	1	1881	1680
14.	Union fraternelle des ouvriers du bâtiment de Bordeaux et ses syndicats adhérents	8	1908	?
15.	Syndicat indépendant des ouvriers maçons d'Orléans	1	1909	50
16.	Syndicat indépendant des ouvriers terrassiers d'Orléans	1	?	?
17.	Union indépendante des tisseurs d'Evreux	1	?	?
18.	Union des corporations du bâtiment d'Epernon	1	1909	222
19.	Syndicat indépendant des ouvriers mineurs de Carmaux	1	1898	1150
20.	Fédérations des syndicats indépendants du Sud-Est, Lyon [Lyon (12), Villefranche, Firming (2), Chambres-Feugerolles, Brussières, St. Etienne (6)]	23	1902	1186 (Lyon)
21.	Union des syndicats indépendants de Grenoble [Grenoble (3), Voiron (2), Romans (Drôme)]	6	?	?
22.	Les syndicats indépendants de Roubaix	3	?	?

Auf die französische Arbeiterbewegung hat der Verband der Arbeitspartei trotz gelegentlicher partieller Erfolge keinen Einfluß auszuüben vermocht.

2. La Fédération Typo-Lithographique indépendante.[276])

Nach dem Zusammenbruch der Lanoirschen Arbeitsbörse hatten sich die beiden unabhängigen Buchdruckervereine „La Lithographie indépendante" und „La Typographie indépendante" zu einem Verbande zusammengeschlossen und in einigen Städten der Provinz Zweigvereine errichtet. Die erste derartige Sektion wurde 1903 in Nantes begründet, ihr folgten 1903 und 1904 solche in Dunkerque, La Rochelle, Le Havre, Meulan und Montluçon.

Seit 1903 besitzt der Verband ein eigenes Organ, „La Fédération Typo-Lithographique indépendante, das wöchentlich einmal erscheint. Der Mitgliederstand beträgt zurzeit für „La Lithographie indépendante" 817, für „La Typographie indépendante" 537.

In ihren Bestrebungen gleichen die beiden Vereine jetzt fast vollständig der Arbeitspartei; sie haben mit derselben gemeinsam die extrem C. G. T.-feindliche Tendenz, die Betonung der Stellenvermittlung, sowie des Unterstützungswesens. Der Arbeitsnachweis scheint nach den mir zugegangenen Mitteilungen nicht auf die Mitglieder der Vereine beschränkt zu sein: vermittelt wurden durchschnittlich bei der Lithographie indépendante 900, bei der Typographie indépendante 750 Stellen.

Seit dem Jahre 1903 bezieht der Verband vom Pariser Stadtrat eine jährliche Unterstützung, die zwischen 200 und 800 Fr. schwankt, zum Besuch von Weltausstellungen (Brüssel, Turin) wurden gewöhnlich besonders hohe Zuschüsse gewährt.

Die Unternehmer scheinen dem Verbande wohlgesinnt zu sein, sie machen von der Einrichtung des Arbeitsnachweises reichlichen Gebrauch, und lassen auch der Zeitung in der Form von Annoncen — der Annoncenteil nimmt immer den dritten Teil, manchmal die Hälfte der Zeitung ein — Unterstützung zukommen. Mit andern unabhängigen Gewerkvereinen steht die „Fédération Typo-Lithographique indépendante" nicht in Beziehungen; nur mit der Arbeitspartei besteht insofern ein Einvernehmen, als sich die beiderseitigen Arbeitsnachweise gegenseitig unterstützen.

Angesichts der mächtigen Organisation der „Fédération du Livre" ist die Bedeutung des unabhängigen Buchdruckerverbandes recht gering, es ist ihr auch im eigenen Gewerbe nicht gelungen, nachhaltenden Einfluß auf die Arbeiterbewegung auszuüben.

3. Ligue Nationale d'Action pour la Défense des Intérêts du Travail et de l'Industrie.[277])

Die „Ligue Nationale d'Action pour la Défense des Intérêts du Travail et de l'Industrie" ist hervorgegangen aus einem 1907 von Anhängern der Biétryschen gelben Bewegung begründeten freien Metallarbeiterverein „Chambre syndicale libre des ouvriers metallurgistes de la Seine". Der Verband als solcher konstituierte sich am 27. Dezember 1908; er

[276]) Material: La Fédération Typo-Lithographique indépendante, Organ des Verbandes, erscheint seit 1903; Statuten, Flugblätter, Formulare, schriftliche und mündliche Mitteilungen des Generalsekretärs, Herrn Le Tarridec, Paris, 19 rue des Gravilliers.

[277]) Material: Flugblätter, Statuten, Plakate; mündliche Mitteilungen des Generalsekretärs des Verbandes, Herrn F. Hubat, Paris, 28 rue Fessart.

zählt heute vier Vereine, Sektionen genannt, mit zusammen gegen 900 Mitgliedern. Diese Sektionen sind:

1. Section fraternelle mécanique de la métallurgie;
2. Section fraternelle des ouvriers fondeurs et mouleurs metallurgistes;
3. Section fraternelle des ouvriers menuisiers;
4. Section fraternelle des employés.

Als Zweck des Verbandes wurde in einem Flugblatt von 1909 genannt:

1. Kampf gegen den unheilvollen Einfluß der C. G. T.;
2. Verbesserung der Lage der Arbeiter auf dem Wege der Eintracht und der Versöhnung zwischen Kapital und Arbeit;
3. tatkräftige Intervention zugunsten des Rechts auf Arbeit in allen Konflikten zwischen Arbeitgeber und Arbeitnehmer;
4. Unterstützung usw.

Art. 4 der Statuten kennt, ähnlich wie bei der Arbeitspartei, mehrere Arten von Mitgliedern:

1. Gründungsmitglieder sind diejenigen Industriellen, die zur Begründung der Organisation einen einmaligen Mindestbeitrag von 200 Fr. leisten.

2. Ehrenmitglieder sind diejenigen Industriellen, die zur Bestreitung der fortlaufenden Kosten einen beliebigen Jahresbeitrag zuschießen.

3. Ordentliche Mitglieder sind Meister und Arbeiter, die eine Aufnahmegebühr von 1 Fr. und einen Monatsbeitrag von 50 Cts. an eine Sektion des Verbandes zahlen.

Nach Art. 6 Abs. 3 haben die Gründungsmitglieder auf den Generalversammlungen Antrags-, Beratungs- und Stimmrecht wie die ordentlichen Mitglieder. Gründungs- und Ehrenmitglieder sind berechtigt, aus der Mitte ihres Personals heraus einen Revisor zur Prüfung der Bücher zu ernennen und den Arbeitsnachweis des Verbandes unentgeltlich in Anspruch zu nehmen. Die ordentlichen Mitglieder sind laut Artikel 10 Abs. 2 verpflichtet, von jeder ihnen bekannten offenen Stelle dem Arbeitsnachweis Kenntnis zu geben. Aufgabe des Arbeitsnachweises ist es in erster Linie, alle diejenigen Arbeiter unterzubringen, die durch einen Streik brotlos geworden sind.

Die Gründung von Unterstützungskassen ist geplant, jedoch meines Wissens bis jetzt noch nicht zur Durchführung gelangt.

Als seine Hauptaufgabe hat der Verband stets die Bekämpfung der C. G. T. erklärt; in einer Unmenge von Flugblättern und Maueranschlägen tritt er ihr entgegen, und mit Stolz wurde in einem Plakat aus der letzten Zeit verkündet, daß die Nationalliga heute schon eine Macht darstelle, mit der die Führer der C. G. T. ernstlich zu rechnen hätten. Demgegenüber wurde mir freilich von Hubat, dem Gründer und Generalsekretär des Verbandes, versichert, daß die bisherigen Erfolge, wenn man überhaupt von solchen sprechen kann, in keinem Verhältnis zu dem gemachten Aufwand an Zeit und Geld stehen.

Hubat hatte von Anfang an versucht, in weiteren Kreisen für den Verband Interesse zu erwecken. Er wandte sich an die Politiker verschiedener Parteien im Stadtrat und im Parlament, sowie an die führenden Minister Briand, Viviani und Millerand; das Resultat war, daß

der Stadtrat am 15. Februar 1911 eine Subvention von 300 Fr. gewährte, und der Arbeitsminister in einem Schreiben „den friedlichen Tendenzen des Verbandes" Lob und Anerkennung zollte. An die Unternehmer richtete man ein Rundschreiben, in dem man sie bat, ihren Bedarf an Personal beim Arbeitsnachweis des Verbandes zu decken, wo sie „lauter ernste Arbeiter finden werden, die für die Einigung von Kapital und Arbeit eintreten und sich gegen alle diejenigen wehren, die die Freiheit der Arbeiter einschränken wollen".

In den ersten zwei Jahren seines Bestehens hat der Arbeitsnachweis über 900 Stellen vermittelt. Es traten in dieser Zeit aber dieselben ungünstigen Erscheinungen zu tage wie bei der Arbeitsparte.. Die Stellensuchenden ließen sich gegen Zahlung von 1.50 Fr. (Aufnahmegebühr und Monatsbeitrag) in einen Gewerkverein aufnehmen, um, sobald sie eine Stelle gefunden hatten, nichts mehr von sich hören zu lassen. Zwei Drittel aller Mitglieder haben im letzten Jahre überhaupt keinen Beitrag bezahlt, und das Budget des Verbandes hat nach zwei Jahren mit einem Defizit von 4000 Fr. abgeschlossen.

Nur um dieser herrschenden Geldnot etwas abzuhelfen, hat man sich, wie versichert wird, entschlossen, die Institution der Gründungs- und Ehrenmitglieder zu schaffen; sobald größere Geldmittel zur Verfügung stehen, hofft man eine bessere Propaganda entfalten und dadurch mehr Mitglieder gewinnen zu können. Daneben wurden zahlreiche Versuche unternommen, die Nationalliga mit einem gleichgesinnten Verein oder Verband zu vereinigen oder zu verschmelzen. Die Arbeitspartei, an die man in erster Linie dachte, lehnte ab, ebenso „La Liberté du Travail". Die Verhandlungen mit auswärtigen Organisationen blieben gleichfalls erfolglos.

Die Führer des Verbandes geben auch nach diesen wenig ermutigenden Resultaten die Hoffnung auf Erfolg, auf eine schließliche Einigung aller unabhängigen Gewerkvereine nicht aut; sie erklären das teilweise Mißlingen ihrer Versuche mit dem Mißtrauen, das man seit den Zeiten Lanoirs und Biétrys allen gelben und unabhängigen Gewerkvereinen in den Kreisen der Arbeitgeber wie Arbeitnehmer entgegenbringt.

4. „La Liberté du Travail" Union fédérale des travailleurs antirevolutionnaires de France.[278])

„La Liberté du Travail" ist zwar nicht Gewerkverein im Sinne des Gesetzes vom 21. März 1884, sondern Verein gemäß dem Vereinsgesetz vom 1. Juli 1901; da die Konstituierung als Verein aber nur erfolgt ist, um von der größeren Bewegungsfreiheit, die das Vereinsgesetz von 1901 durch die Möglichkeit des Erwerbs beschränkter Rechtsfähigkeit verleiht, Gebrauch zu machen [279]), und da anderseits alle Merkmale des Gewerkvereins gegeben sind, so trage ich kein Bedenken, eine Besprechung dieses Vereins hier einzuschalten.

„La Liberté du Travail", gegründet am 15. Februar 1908 von Allembert, zählt zurzeit 9730 Mitglieder, die sich auf 11 Sektionen in folgender Weise verteilen [280]):

[278]) Material: J. Allembert, Entre ouvriers; Statuten, Flugblätter, Zirkulare, Plakate. L'Entente Sociale, Organ des Vereins (erscheint seit 15. Januar 1910), mündliche Mitteilungen des Generalsekretärs, Herrn J. Allembert, Paris, 57 rue du Temple.

[279]) Siehe Gesetz 1. Juli 1901, Art. 1, 5, 6.

[280]) Stand vom 19. April 1911.

Erdarbeiter	3000
Maurer	1500
Zementarbeiter	800
Zimmerleute	480
Schlosser	515
Bijouterie- und Goldarbeiter	335
Metallarbeiter	1300
Weißgerber	40
Schuhmacher	380
Baggerarbeiter	180
Taglöhner	1200

Zweck des Vereins ist nach Art. 2 und 3 der Statuten „unter Ausschluß aller politischen und religiösen Momente

1. mit allen gesetzlich erlaubten Mitteln die Lehren zu bekämpfen, die Revolution und Klassenkampf predigen,

2. alle selbstbewußten Menschen gegen die Herrschaftsgelüste der revolutionären Organisationen zu verteidigen,

3. alle die Mittel zu untersuchen und zu verbreiten, die geeignet erscheinen, eine Einigung zwischen Kapital und Arbeit auf der Grundlage des ureigenen Interesses eines jeden der beiden Faktoren und mit der nationalen Wohlfahrt als Endziel zu verwirklichen,

4. den Arbeitern beim Erwerb von Eigentum behilflich zu sein durch die Begründung von ‚Arbeitsassoziationen', die die Erlangung eines der Produktion entsprechenden Lohnes bezwecken, Betriebe und Unternehmungen kollektivistischer Natur mit Verteilung des Gewinnes unter die Mitglieder ins Leben zu rufen,

5. die Verleihung der vollen Rechtsfähigkeit an die Gewerkvereine anzustreben,

6. einen unentgeltlichen Arbeitsnachweis einzurichten und schließlich einen Ausgleich zwischen Arbeitgeber und Arbeitnehmer zu erleichtern, um die Mitglieder vor Arbeitslosigkeit zu beschützen.

Der Verein hat ferner die Absicht, ein besonderes Augenmerk auf solche Institutionen zu richten, die auf irgendeine Weise das Wohlergehen der Mitglieder fördern könnten, z. B. Unterstützungskassen usw."

Mitglieder der Liberté du Travail können sowohl Personen als auch Vereinigungen werden. Für Einzelmitglieder beträgt der Beitrag 50 Cts. monatlich, Vereinigungen haben pro Mitglied und Monat 10 Cts. an die Hauptkasse abzuführen.

In der ersten Nummer des Vereinsorgans ‚L'Entente Sociale' findet das oben wiedergegebene Programm eine Erläuterung und Erweiterung in folgender Erklärung:

„La Liberté du Travail" verwirft alle Lehren des Klassenkampfes, der Sabotage, der Expropriierung und der Revolution,

verbindet die Begriffe Freiheit und Eigentum, und sieht nur im Erwerb von Eigentum die Möglichkeit einer Befreiung des Individuums,

tritt für alle legitimen Rechte, insbesondere auch das Recht des Streiks ein, besteht aber auch fest auf dem Recht der Freiheit der Arbeit,

kennt keine andere Autorität als das Gesetz und ist bereit, jede gesetzwidrige Autorität, jeden Zwang und jede Gewalttätigkeit von seiten gewisser Organisationen zu bekämpfen,

unterrichtet die Arbeiter und bereitet sie vor zu ihrer Emanzipation durch Arbeit, Einsicht und Sparsamkeit". [281])

In einem Aufruf „Zur Aufklärung der öffentlichen Meinung" finden wir einen Versuch, diese Stellungnahme auch einigermaßen zu begründen: Die ersten Menschen — so lesen wir ungefähr in dem Ende 1909 verteilten Flugblatt — waren vollständig frei und kannten keine Arbeit; ihr Zustand war denkbar elend. Da entschieden sie sich für den Zwang der Arbeit, und sie ernteten deren Früchte. Und mit der Arbeit kam die Zivilisation, kam die Gesellschaft, die Nation, das moderne Staatsgebilde; es tauchte die soziale Frage auf. Zwei Lösungen dieser Frage erscheinen möglich. „Unter dem Deckmantel von Kommunismus, Kollektivismus und revolutionärem Syndikalismus und unter der Ägide der Confédération générale du Travail entwickeln sich jeden Tag neue Lehren, die dem Geist der Trägheit schmeicheln, die Millionen urteilsloser Menschen zusammenketten zum Kampf gegen alles das, was den Reichtum und die Macht unseres Landes bedeutet. Und um diesen barbarischen Lehren, die die Menschheit seit Menschengedenken aufgegeben hat, zu dienen, wird vor unseren Augen tagtäglich zum Sturm gegen Handel, Industrie und Arbeit geblasen. Fort mit der Gesellschaft von heutzutage, in der es noch Arbeit gibt! An ihre Stelle trete der Zukunftsstaat, in dem man nicht mehr zu arbeiten braucht, so lautet der Wahlspruch dieser Revolutionäre; ‚action directe', Streik, Sabotage, Produktionseinschränkung sind ihre Waffen." Käme es je zum Versuch, diesen Anschauungen mit Gewalt zum Sieg zu verhelfen, zur offenen Revolution, dann müßten Tausende und Abertausende unglücklicher, durch die Lehre von der Sabotage und der „action directe" geblendeter Menschen ihr Leben lassen. Ein endgültiger Sieg ist nicht möglich, denn dies hieße ja auf alle Errungenschaften der Zivilisation verzichten und zum Urzustand zurückzukehren. Die zweite Lösung der sozialen Frage ist friedlicher Natur: „Eine zielbewußte erzieherische Tätigkeit, die den Kampf mit der C. G. T. nicht scheut, wird durch Vernunft und durch Belehrung alle Lehren von Trägheit und Klassenkampf zu schanden machen." Die Lösung der Frage liegt — so schließt der Aufruf — in der Emanzipation des Arbeiters durch die Arbeit, im Erwerb von Eigentum. Und Eigentum bedeutet Freiheit.

So und ähnlich lesen wir in der Unzahl von Flugblättern und Propagandabroschüren, in denen „La Liberté du Travail" zum Kampf gegen die C. G. T. auffordert. Die energische Propaganda ist in der Öffentlichkeit nicht unbeachtet geblieben, und mehr als einmal hat sich Öffentlichkeit und auch Presse — ich nenne hier L'Echo de Paris, Le Journal, La Patrie, La Presse, La Liberté — eingehend mit dem Vorgehen dieser Vereinigung beschäftigt, und auch auf gegnerischer Seite, bei der C. G. T. hat man diesem Gegner in höherem Maße als andern unabhängigen Gewerkvereinen Beachtung schenken zu müssen geglaubt [282]).

Es ist leicht zu verstehen, daß die extrem C. G. T.-feindliche Stellung Veranlassung gab, die Anhänger der Liberté du Travail als-

[281]) L'Entente Sociale I, 1 (15. Januar 1910).

[282]) Die Führer der L. D. T. lassen keine Gelegenheit, gegen die C. G. T. Stimmung zu machen, unbenutzt. Erst im Dezember 1911 inszenierten sie bei der Beisetzung eines von Cégétéisten getöteten Arbeitswilligen in den Straßen, die der Zug berührte, — er ging von der rue du Temple aus und bewegte sich durch einen großen Teil von Paris — aufsehenerregende Kundgebungen gegen die C. G. T.

bald als „Gelbe" zu bezeichnen; sie haben sich jedoch von jeher energisch gegen eine Identifizierung mit den „Gelben" im eigentlichen Sinne des Wortes verwahrt und in ihren Erklärungen immer wieder mit besonderem Nachdruck darauf hingewiesen, daß sich ihre Bewegung ebensosehr „gegen die Reaktion der Gelben wie gegen die Revolution und die Tyrannei der Roten" richte. In der ersten Nummer der Entente Sociale bespricht Hamelle unter der Überschrift „Weder rot noch gelb" die Forderungen und die Erfolge der Gelben:

„. . . Damals tauchten die gelben Gewerkvereine auf. Diese haben angesichts ihrer guten Beziehungen zum Unternehmertum es nicht gewagt, zu hohe Forderungen aufzustellen. Und doch mußten sie etwas verlangen. Sanft und naiv, wie sie waren, verlangten sie Anteil am Gewinn des Unternehmers; sie bildeten sich ein, daß der Unternehmer, der sein Kapital aufs Spiel setzt, freudigen Herzens allein der schönen Augen des Bittstellers wegen ihrer Begehrlichkeit den wohlverdienten Gewinn seines Unternehmens ausliefern würde.

Was haben sie bekommen? Nichts! Nichts als leere Worte und Weihwasser. Das mit Recht, denn die Arbeit gewinnt ihren Wert erst durch die Intelligenz, durch die sie in die rechten Bahnen geleitet wird. Es steht fest, daß der größere Aufwand, den Intelligenz und Risiko erfordern, auch Anspruch auf größere Privilegien hat, als der bescheidene Produzent, der Statist, dessen Arbeit jederzeit ersetzt werden kann, ohne daß man eine Stockung im Betriebe zu befürchten hätte . . . . So hat die gelbe Bewegung auch nicht den geringsten sozialen Wert, ihre Bedeutung ist gleich Null. Die Erfahrung hat dies bewiesen und wird es auch in Zukunft beweisen [283]).

Wenn aber auch die Begründer und Leiter der L. D. T. hier und an vielen andern Stellen sich in einen bewußten Gegensatz zu der gelben Bewegung Biétrys stellen, so finden sich anderseits zwischen beiden Bewegungen so viele Berührungspunkte, daß die L. D. T. in der vorliegenden Arbeit ohne Zweifel Berücksichtigung und Erwähnung finden mußte. Gemeinsam ist beiden die prinzipielle Verwerfung von Sozialismus und Kommunismus, und gemeinsam ist ihnen die besondere Betonung des Eigentums. Beide erhoffen eine Emanzipation der Arbeiterklassen durch den Erwerb von Eigentum von seiten der Arbeiter. Biétry will auf dem Wege der Gewinn- und Kapitalbeteiligung die Arbeiter zu Miteigentümern der Produktionsinstrumente machen. Allembert von der L. D. T. hofft die Arbeiter durch die Arbeitsassoziation zum Range des selbständigen Unternehmers emporzuheben. Wie man sich die Verwirklichung dieses Planes denkt, das geht aus den folgenden Ausführungen Hamelles hervor, die der ‚Entente Sociale' entnommen sind [284]):

„Zwanzig Erdarbeiter von annähernd gleicher Konstitution, die sich seit einiger Zeit kennen, beschließen, sich zu einer Arbeitsassoziation zusammenzutun und Erd- und andere Arbeiten gemeinschaftlich auszuführen. Jedes Mitglied leistet eine erstmalige Zahlung von 25 Fr. zur Begründung eines Fonds, der als Garantiesumme und Kaution bei der Übernahme von Arbeiten dienen soll. Das so gewonnene Grund-

---

[283]) Entente Sociale, I, 1 (15. Januar 1910).

[284]) Entente Sociale, I, 2. (Einzelne vollkommen nebensächliche Stellen wurden bei der Übersetzung des Artikels absichtlich ausgelassen.)

kapital der Gesellschaft — es sind dies in unserem Falle 500 Fr. — wird bei einer Bank deponiert. Dann werden Statuten errichtet, die das Verhältnis der Gesellschafter untereinander regeln. Sind diese Formalitäten alle erfüllt, so kann die Tätigkeit der Gesellschaft beginnen. Man wählt aus der Mitte der gewandtesten Mitglieder den Verwaltungsrat und hält Umschau nach einem Unternehmer, der der neuen Gruppe als erster die Ausführung einer größeren Arbeit anzuvertrauen geneigt wäre. Da man dem Unternehmer eine Garantie bietet, die diesen von aller Sorge für die gute Ausführung, für die rechtzeitige Fertigstellung und für die allgemeinen Kosten, die der Unternehmer sonst zu tragen hat, befreit, so wird er das Angebot ohne Zögern annehmen, und zwar zu einem Preis, der den sonst bezahlten um ein erhebliches übersteigt. Setzen wir den Fall, es handle sich um die Aushebung eines Grabens von 6000 Kubikmeter Inhalt. Der Unternehmer wird zunächst nach dem Preis pro Kubikmeter fragen. Drei oder vier Gesellschafter begeben sich an Ort und Stelle, inspizieren das Terrain, lassen — auf Kosten des Unternehmers — Probebohrungen vornehmen und setzen als Preis 1.50 Fr. pro Kubikmeter fest. Es wird dann der Vertrag unterzeichnet, in dem Preis und Dauer der Arbeit genau bezeichnet sind. Der Vertrag muß ferner alle Details über die Ausführung der Arbeit und über den Zahlungsmodus enthalten, genau wie dies bei derartigen Verträgen üblich ist. Ist alles in Ordnung, so kann die Arbeit beginnen. Das gemeinsame Ziel, das Geld, treibt zu größerem Eifer an, wenn man weiß, daß man am Abend eines Arbeitstages bei etwas intensiverer Tätigkeit das Doppelte verdient hat; man mault nicht mehr über die Arbeit, am allerwenigsten dann, wenn man wohlbegründete Hoffnung hat, sich für immer vom Unternehmertum loszureißen, über kurze Zeit ein freier Mensch zu sein, der ein hübsches Kapital sein eigen nennt, ein Kapital, das ihn eher selbständig macht als alle die lächerlichen syndikalistischen Bestrebungen. Das haben auch unsere zwanzig Erdarbeiter begriffen; sie bummeln nicht faul auf der Arbeitsstätte umher, sondern machen sich an die Arbeit, so daß nach kaum einem Monat der Graben vollendet ist. Man rechnet mit dem Unternehmer ab und zieht die Bilanz: Jeder Genossenschafter hat pro Tag 15 Fr. verdient. Nachdem die unternommene Arbeit zu Ende geführt ist, steht es den Gesellschaftern frei, eine neue zu übernehmen oder nicht, die Kasse unter sich aufzuteilen oder das Gesellschaftskapital durch Überweisung eines Teiles des Gewinnes zu vergrößern. Unsere zwanzig Gesellschafter haben geschworen, sich durch die Arbeit zu emanzipieren. Nach den ersten befriedigenden Ergebnissen lassen sie sich jeder vom Tagelohn 5 Fr. zugunsten des Gesellschaftskapitals abziehen, das damit auf 3500 Fr. steigt. Der erste Versuch war nicht nur in finanzieller Hinsicht für die Arbeitsassoziation günstig, sondern diese hat auch moralisch gewonnen, und im Geschäft bedeutet dies so viel wie Geld. Die Unternehmer haben die Geschicklichkeit dieser Elitetruppe bemerkt und man denkt nur noch an die Arbeit, nicht an die Hirngespinste der sozialen Frage. Da die Arbeitsofferten immer zahlreicher werden, so erhöht der Verwaltungsrat den Preis der Arbeit und der Meistbietende erhält den Zuschlag. Das Gesellschaftskapital erhöht sich so durch die Zuwendungen der zwanzig Gesellschafter jeden Monat um 3000 Fr., und am Ende eines Jahres stehen, wenn es keine Zwischenfälle gibt, und solche sind nicht zu befürchten, 30 000 Fr. zur Verteilung unter die

Gesellschafter zur Verfügung, wobei jeder einzelne schon das ganze Jahr hindurch einen Tageslohn von 10 Fr. bezogen hat. In diesem Zeitpunkt beginnt die wahre Blüteperiode. Die Arbeitsassoziation ist bekannt, sie bietet Garantien, und sie ist mit Angeboten geradezu überschwemmt, so daß ihre Mitglieder schon nach fünf Jahren ihr Ziel, Emanzipation vom Unternehmertum, durch den Erwerb eines eigenen Vermögens erreicht haben. In der Tat, der Verwaltungsrat beschließt den Ankauf eines Großunternehmens, und die zwanzig armen Teufel, die am Anfang mit Mühe die 25 Fr. aufgebracht hatten, sind nun selbst Unternehmer geworden, und die Arbeitsassoziation wird nun die Arbeitsassoziation der öffentlichen Arbeiten von Paris. Nach 15 Jahren harter Arbeit können sie sich dann zur Ruhe setzen und ohne Sorge und Mühe leben, während die andern, die nicht unternehmungslustig, nicht vernünftig genug waren, die sich mit all den Schwätzereien in den Gewerkvereinen verspätet haben, ihre elenden Lumpen weitertragen und ihre Familie im Elend untergehen sehen.

Solche Arbeitsassoziationen können mit jeder beliebigen Zahl von Gesellschaftern und in jedem beliebigen Industriezweig errichtet werden."

Allembert will den Vorzug dieser Arbeitsassoziation, die in mancher Hinsicht an das in der „Imprimerie nationale" eingeführte System erinnert, in der damit verbundenen vollkommenen Unabhängigkeit erblicken, während bei der von Biétry vorgeschlagenen Gewinn- und Kapitalbeteiligung, besonders wenn der Arbeiter nur am Gewinn, nicht auch am eventuellen Verlust teilnimmt, seiner Ansicht nach der Arbeiter erst recht auf die Gnade des Arbeitgebers angewiesen ist und noch mehr in dessen Abhängigkeit gerät. Ein bescheidener Anfang zur Einführung der Arbeitsassoziation ist schon gemacht. Die Beiträge der Mitglieder werden heute schon, wie mir Allembert mitteilte, nach Abzug der notwendigen Verwaltungskosten in einem Fonds angesammelt, der vorkommendenfalls solchen Arbeitsassoziationen bei der Übernahme von Arbeiten die vom Unternehmer geforderte Kaution zur Verfügung stellt. Nehmen wir an, daß bei einem Beitrag von 6 Fr. pro Mitglied und Jahr 1.20 Fr. für Verwaltungskosten in Abzug kommt [285]), so könnte bei der derzeitigen Mitgliederzahl in einem Jahr immer noch eine Summe von über 46 000 Fr. für solche Zwecke bereitgestellt werden. In der Entente Sociale vom Dezember 1910 werden 10 Fälle namentlich genannt, in denen solche aus Mitgliedern der L. D. T. gebildete Gruppen die Arbeit übernommen und zur Zufriedenheit des Unternehmers ausgeführt haben. Größeres Aufsehen erregte in Paris im Frühjahr 1911 das Eintreten der L. D. T. beim Bau der „Magic City": Die organisierten Arbeiter hatten wegen der Einstellung ausländischer Hilfskräfte, die sich bei der Eigenart des Baues als unabwendbar erwies, die Arbeit niedergelegt. Da trat die Liberté du Travail in die Lücke, übernahm die gesamte Arbeit und führte sie mit Hilfe von 400 Mitgliedern aus allen Sektionen in kürzester Zeit zu Ende [286]).

Auf dem Gebiet des Unterstützungswesens ist bis jetzt noch wenig geschehen. Zurzeit besteht eine Unterstützungskasse, und die Einführung der Arbeitslosenunterstützung ist geplant.

[285]) Siehe S. 94.
[286]) Entente Sociale, II, 10 (März 1911).

Mit andern unabhängigen und gelben Organisationen steht die L. D. T. in keinerlei Beziehungen, dagegen beginnt sie, auch in der Provinz Anhänger für ihre Vereinigung zu erwerben und Sektionen ins Leben zu rufen. In den Departements Seine, Seine et Oise und Eure ist ihr dies bereits gelungen, in Tours, Lyon und Marseille sind Gruppen im Entstehen begriffen [287]).

5. La Fédération syndicale de l'Industrie Tourquennoise. Tourcoing. [288])

Im zweiten Abschnitt der vorliegenden Arbeit war die Entstehung und Entwicklung der gelben Gewerkvereine von Tourcoing schon Gegenstand einer eingehenden Betrachtung; hier handelt es sich nur noch darum, die Weiterentwicklung dieser Vereine bis zum Jahre 1912 in ihren wesentlichen Punkten zu schildern.

Die Fédération syndicale de l'Industrie Tourquennoise zählt heute zusammen 80 Gewerkvereine mit 1844 Mitgliedern, die sich in folgender Weise auf die drei Unterverbände der Spinnerei, Weberei und Kämmerei verteilen:

1. Union fédérale des syndicats de filature: 39 Vereine, 1105 Mitglieder.
2. Union fédérale des syndicats du tissage: 20 Vereine, 526 Mitglieder.
3. Union fédérative des syndicats de peignage: 7 Vereine, 213 Mitglieder.

Das Programm des Verbandes, dessen erste Fassung schon an anderer Stelle wiedergegeben wurde, hat im Laufe der Jahre eine Reihe von Änderungen und Erweiterungen erfahren; es lautet heute:

1. Herabsetzung der Steuer für alle Artikel, die der Arbeiter zum Lebensunterhalt nötig hat.
2. Dezentralisierung und Reglementierung der Arbeitsbedingungen, Festsetzung derselben nach Gewerben, Provinzen und Organisationen.
3. Gesetz betr. Arbeitsvertrag und Arbeitsordnung.
4. Gemischte Arbeitsausschüsse mit beratender Stimme, ausschließlich aus Arbeitgebern und Arbeitnehmern zusammengesetzt.
5. Obligatorischer Versöhnungsversuch vor jeder gemeinsamen Arbeitseinstellung, schriftliche Anzeige der Forderungen acht Tage zuvor.
6. Verbot der Nachtarbeit in der Textilindustrie.
7. Einrichtung von Fortbildungskursen für die Kinder der Mitglieder von 12—15 Jahren, Ausbildung von Meistern.
8. Unbeschränkte Rechtsfähigkeit für Gewerkvereine und Gewerkvereinsverbände.
9. Arbeitslosenunterstützung unter der freien Verwaltung des Gewerkvereins und unabhängig von den Kommunalbehörden.
10. Reduzierung der Zahl der Beamten, vollständige Unterdrückung der hochbezahlten Sinekuren.

---

[287]) Im Mai 1911 wurde in Paris, 12 rue Grégoire-de-Tours eine freie Arbeitsbörse begründet; trotz anfänglicher wiederholter Zusage erhielt ich keine näheren Mitteilungen, auch anderweitig waren solche nicht zu erlangen.

[288]) Material: siehe Anm. 110.

11. Wiederherstellung der Freiheit der Arbeit, Gesetz gegen die Agitatoren, genügende Maßnahmen zur Beschützung des Arbeitswilligen, dessen Familie und dessen Besitztum.

Wie schon früher, so nahmen die Gelben von Tourcoing auch in dieser Zeit wiederholt die Gelegenheit wahr, ihren Standpunkt in Berichten an das Ministerium und bei den Verhandlungen vor der parlamentarischen Untersuchungskommission [289]) darzulegen und zu begründen. Besonderes Augenmerk wandten sie in dieser Zeit auch dem Ausbau von Unterstützungskassen sowie der Einrichtung eines Arbeitsnachweises und eines Konsumvereins zu. Eine Kasse für Arbeitslosenunterstützung „L'Indépendance Sociale", zu der der Beitritt jedem Verbandsmitglied freisteht, ist insofern bemerkenswert, als sie neben den ordentlichen Mitgliedern, die 1.50 Fr. pro Jahr zahlen, auch die Institution der Ehrenmitglieder mit einem Mindestbeitrag von 10 Fr. jährlich kennt. Die Kasse zahlt bei Arbeitslosigkeit, soweit diese unverschuldet ist, eine Unterstützung von 2 Fr. täglich bis zur Höchstdauer von 6 Wochen. Wie Petitcollot bemerkt [290]), sind die Fälle von Arbeitslosigkeit sehr selten; seit Bestehen der Kasse waren nie mehr als 20 Mitglieder zu gleicher Zeit ohne Arbeit und beim Arbeitsnachweis überwiegt gewöhnlich die Nachfrage nach Arbeitskräften das Angebot. Der Stand der Kasse ist dementsprechend günstig: die Abrechnung für 1909 weist einen Übertrag von 3210.40 Fr., Mitgliederbeiträge und Kapitalzinsen in einer Höhe von 202.80 Fr. auf, denen nur 37.50 Fr. Ausgaben gegenüberstehen [291]).

Der gelbe Verband von Tourcoing ist die einzige Arbeiterorganisation am Ort, die bei den Arbeitgebern offizielle Anerkennung gefunden hat, und deren Vermittlung im Falle eines Konfliktes angenommen wird. Der Generalsekretär der Gelben hat insbesondere die Erhöhung des Arbeitslohns für weniger lohnende Artikel mehrmals mit positivem Erfolg gefordert [292]).

Die konfessionelle Färbung des Verbandes, die besonders auch von Petitcollot durch die Bezeichnung „gelb-katholisch" hervorgehoben wird, fand schon früher Erwähnung.

Zu andern gelben Gewerkvereinen hat der gelbe Verband von Tourcoing seit seiner Begründung enge Beziehungen unterhalten. Davon, daß die Satzungen denen des gelben Vereins von Le Creusot nachgebildet sind, war schon an anderer Stelle die Rede. An den Kongressen in Paris nahmen die Delegierten der Gelben von Tourcoing stets regen Anteil, jedoch ohne sich dem Nationalverband anzuschließen. „Gleichzeitig mit den Vereinen von Le Creusot und Montceau begründet," so erklären sie, „bestanden wir lange vor den Pariser Organisationen. Wir sind unabhängig geblieben. Entschlossen, jede antisozialistische Bewegung zu unterstützen, sind wir stets den Einladungen zu Kongressen gefolgt, die uns der Pariser Verband, mit dem wir ausgezeichnete Beziehungen unterhalten, zukommen ließ." [293]) Ein Versuch, einen Verband der nordfranzösischen gelben Gewerkvereine der Textilindustrie zu begründen, mißlang; mit den Vereinen

---

[289]) Chez les Jaunes, S. 99; Enquète parlementaire, tome II, p. 388/389.
[290]) Petitcollot, S. 137.
[291]) Le Petit Jaune, VIII, 8, Seite 11.
[292]) Petitcollot, S. 280.
[293]) Chez les Jaunes, S. 1 u. 2.

in den benachbarten Städten Lille und Roubaix besteht seit dieser Zeit ein besonders gutes Einvernehmen.

Über die Bedeutung der gelben Gewerkvereine von Tourcoing sind die Ansichten sehr geteilt. Im französischen Arbeitsamt schilderte sie man mir als unbedeutend und einflußlos. Demgegenüber ist zu bemerken, daß sie wenigstens in den ersten Jahren ihres Bestehens durch ihre eifrige Tätigkeit, besonders durch ihre positive Mitarbeit auf dem Gebiet der Arbeiterschutzgesetzgebung, von der das vom Vorstande des Verbandes verfaßte Buch „Chez les Jaunes" deutlich Zeugnis ablegt, so manchen Erfolg erzielt haben und in der breitesten Öffentlichkeit bekannt geworden sind; sie haben in der damaligen Zeit in einer Reihe von Schriften, so insbesondere bei Léon de Seilhac [294]), eingehende Erwähnung gefunden. In den letzten Jahren scheint allerdings der Eifer der Gelben von Tourcoing ein wenig abgeflaut, die Bewegung etwas ins Stocken geraten zu sein; einen entscheidenden Einfluß auf die Gestaltung der lokalen Arbeitsverhältnisse wird man ihnen aber auch heute noch nicht absprechen können.

6. La Fédération des Syndicats indépéndants de Lille.[295])

Die gelben Gewerkvereine von Lille sind, wie wir schon an anderer Stelle gesehen haben, am spätesten von allen großen gelben Organisationen entstanden; in wenigen Jahren haben sie aber alle andern bei weitem überflügelt, und heute verdienen sie mit an erster Stelle unter den französischen antisozialistischen Arbeiterorganisationen genannt zu werden. Der Verband unabhängiger Gewerkvereine zählt zurzeit in zehn Gewerkvereinen 2261 Mitglieder.

		Gründungsjahr	Mitgliederzahl
1.	Chambre syndicale des ouvriers du bâtiment de Lille et environs	1905	90
2.	Chambre syndicale des ouvriers de brasserie	1907	15
3.	Chambre syndicale des ouvriers chauffeurs et conducteurs de machines	1906	20
4.	Chambre syndicale des employés du commerce et de l'industrie	1905	55
5.	„La Liberté", Chambre syndicale des ouvriers de la filature de coton	1901	636
6.	„L'Egalité", Chambre syndicale des ouvriers de filature de lin	1902	130
7.	Chambre syndicale des ouvriers de l'industrie du livre	1905	65
8.	„Le Travail", chambre syndicale des ouvriers métallurgistes	1905	250
9.	„La Fraternité", Chambre syndicale des ouvriers tisserands	1901	850
10.	„La Solidarité", Chambre syndicale des ouvriers et employés des tramways	1904	150

Die „Association Lilloise des ouvrières de l'Aiguille", gegründet 1905 mit 480 Mitgliedern, verdankt den Bemühungen des Verbandes

[294]) Léon de Seilhac, Syndicats ouvriers, fédérations, bourses du travail, S. 177/178.

[295]) Material: siehe Anm. 127. Verfasser war im Mai 1911 zur persönlichen Information in Lille.

ihr Entstehen, gehört jedoch demselben nicht offiziell an. In Verbindung mit dem Verband besteht seit 1903 ein soziales Sekretariat (2 rue du Chaufour) und ein eigenes Organ: Le Travail libre.

Unter der Ägide des Nationalökonomen Vanlaer von der Liller katholischen Universität hat der Verband unabhängiger Gewerkvereine von jeher seine Hauptaufgabe neben der Bekämpfung des Sozialismus und der Erhaltung eines guten Einvernehmens mit dem Unternehmer (Art. 3 der Statuten) in dem Ausbau einer starken gewerkschaftlichen Organisation und in einer tatkräftigen Förderung der Interessen der Arbeiter gesehen. Ein besonderes Augenmerk richtete man auf die Anteilnahme der Mitglieder an den Vereinsversammlungen, soweit hier wichtige Fragen zur Besprechung und Beschlußfassung gelangten; das Fernbleiben von einer solchen Versammlung wird nach Art. 16 der Statuten mit einer angemessenen Geldstrafe geahndet.

Die Mitgliederbeiträge betragen gemäß Art. 6 nur 50 Cts. pro Monat; wie Petitcollot mitteilt, sollen sie auf 1 Fr. pro Monat erhöht werden. Da die Verwaltungskosten des Verbandes durch die mit ihm verbundenen genossenschaftlichen Betriebe gedeckt werden, so fließen diese Beiträge fast ganz in den Reservefonds, in die sogenannte „Caisse des conflits". Im Jahre 1908 befanden sich nach Albaret [296]) mehr als 10 000 Fr. darinnen. Außerdem sind die Mitglieder noch gehalten, zu den Streik- und Arbeitslosenunterstützungskassen Beiträge zu entrichten.

Die Kasse für Arbeitslosenunterstützung zahlt bei unverschuldeter Arbeitslosigkeit im 1. Monat 12 Fr., im 2. Monat 6 Fr. wöchentlich; handelt es sich um Arbeitslosigkeit infolge einer allgemeineni ndustriellen oder kommerziellen Krise, so ermäßigt sich die Unterstützung auf 9 Fr. bzw. 4.50 Fr. Im Verwaltungsrat der städtischen Kasse für Arbeitslosenunterstützung (Fonds municipal de chômage) sind die Gelben durch einen Delegierten vertreten. Arbeitslose Mitglieder und solche, die ihrer militärischen Dienstpflicht genügen, sind von Beiträgen befreit, die letzteren erhalten von Vereins wegen eine pekuniäre Unterstützung.

Eine besondere Kasse „La Jeunesse mutualiste et dotale" hat den Zweck, den jungen Leuten eine Aussteuer zu verschaffen und ihnen im Alter von 25 Jahren den Eintritt in eine Unterstützungskasse zu erleichtern; außerdem unterstützt sie die Mitglieder bei Krankheit. Der Beitrag beträgt:

10 Cts. pro Woche für Arbeiter im Alter von 10—16 Jahren,
20 - - - - - - - - 17—25 -

Einem Beschluß der ordentlichen Generalversammlung vom 28. Februar 1912 zufolge soll in Zukunft ein besonderes Augenmerk auf die Gewinnung von Ehrenmitgliedern gerichtet werden.

Bei dem „Congrès international de mutualité", der unter dem Vorsitz des französischen Arbeitsministers in Roubaix (Nord) im Jahre 1911 stattfand, war die „Jeunesse mutualiste" durch zwei Delegierte vertreten.

In ähnlicher Weise, wie die gelben Gewerkvereine von Tourcoing haben auch die Liller Vereine zu den verschiedenen den Arbeiterschutz betreffenden Gesetzesentwürfen der letzten zehn Jahre in ihren Ver-

[296]) Albaret, Un secrétariat social, S. 7.

sammlungen Stellung genommen und dem Arbeitsminister wie dem Parlament darüber Denkschriften überreicht.

Dem Versuch, die Sonntagsruhe abzuschaffen, hat der Verband energischen Widerstand entgegengesetzt; er tritt in der letzten Zeit besonders für eine einheitliche Regelung der Arbeitszeit nach dem Muster der englischen Arbeitswoche ein. Die gelben Buchdrucker, die zugleich der „Fédération du livre" angehören, haben gemeinsam mit andern Organisationen den Neunstundentag durchgesetzt. Mit dem Altersrentengesetz, das 1911 in Kraft getreten ist, sind die gelben Vereine nicht ganz zufrieden, „sie erkennen aber die gute Absicht des Gesetzgebers an", wie es im Travail libre vom Juni 1911 heißt, und haben ihre Mitglieder aufgefordert, sich den Anordnungen des Gesetzes zu fügen. Wie es die Satzungen der Vereine vorschreiben, suchte man Verbesserungen der Arbeitsbedingungen stets nur durch gütliche Verhandlung mit dem Unternehmer zu erreichen, und man mißbilligte im besonderen die übertriebene Streikpolitik der sozialistischen Textilarbeitervereine aufs Schärfste. So haben die Trambahnangestellten eine wesentliche Verbesserung ihrer Arbeitsbedingungen, eine Änderung der Arbeitsordnung und die Wiedereinstellung einer Anzahl entlassener Arbeiter erreicht. Auch die Textilarbeiter benutzten die günstige Lage der Leinen- und Baumwollindustrie, um wesentliche Lohnerhöhungen zu fordern, die ihnen in der Mehrzahl der Fabriken ohne weiteres zugestanden wurden.

Freilich scheinen die Unternehmer nicht immer den Wünschen der Gelben sofort das nötige Entgegenkommen bewiesen zu haben; denn in einem Rundschreiben des Verbandes von 1906 wird die Möglichkeit eines Streikes schon ernstlich erwogen. Es heißt in diesem Schreiben:

„Die jüngsten Streiks haben, wenn sie auch die Textil- und Metallindustrie wenig berührten, uns doch bewiesen, daß ein Konflikt jederzeit ausbrechen kann, und zwar gerade dann, wenn man es am wenigsten erwartet, und daß ein besonnener und vorsichtiger Arbeiter stets auf alle Eventualitäten gefaßt sein muß. Wie kann man lange Widerstand leisten, wenn man glaubt, sich gegen die Unternehmer auflehnen zu müssen, und wie kann man möglichst wenig darunter leiden, wenn die Ereignisse oder die Revolutionäre euch zwingen, wider euern Willen zu feiern? Dies kann man am besten dann, wenn man dem Gewerkverein hohe Beiträge zahlt, so daß dieser in der Lage ist, sie in den schlimmsten Tagen der Arbeitslosigkeit des Streiks in Form von Unterstützung euch wieder zukommen zu lassen."

Drei Jahre später, 1909, erlebte man das einzigartige Schauspiel, daß die bisherigen Gegner, Sozialisten und Gelbe sich verbündeten und gemeinschaftlich den Streik erklärten. Die Vorgänge, die zu diesem unerwarteten Schritt Veranlassung gaben, und das Verhalten der Gelben während des Streiks sind für die Beurteilung der gelben Gewerkvereine von Lille so wichtig, daß ich eine eingehende Schilderung an Hand der von Léon de Seilhac auf Grund des ihm zur Verfügung stehenden authentischen Materials und seiner persönlichen Enquêten verfaßten Monographie „La Grève du Tissage de Lille" nicht nur für gerechtfertigt, sondern für unbedingt nötig halte [297]).

[297]) Léon de Seilhac, La Grève du Tissage de Lille, Paris 1910; siehe außerdem über den Streik: Le Réveil du Nord. Eine Schilderung der Vorgänge besonders mit Bezug auf die Gründung der „Grünen Gewerkvereine" findet sich im Matin vom 25. November 1909. Siehe auch Le Jaune, Oktober und November 1909.

Zu Beginn des Jahres 1909 waren die Weber von Armentières (Arrondissement de Lille), die schon früher einenEinheitstarif erlangt hatten, an die Unternehmer mit der Forderung von Lohnerhöhung herangetreten. Diese erklärten, im Prinzip einer Lohnerhöhung durchaus nicht ablehnend gegenüberzustehen, stellten aber als Bedingung, daß ihre Konkurrenten in Lille zu den gleichen Zugeständnissen, insbesondere zur Gewährung des von den Liller Arbeitern schon früher mehrmals erfolglos geforderten Einheitstarifes gezwungen werden sollten. So wandten sich denn die sozialistischen Textilarbeitervereine von Armentières im Juni 1909 an ihre Gesinnungsgenossen in Lille und forderten sie auf, ihrerseits den Einheitstarif zu verlangen. Léon de Seilhac weist nun darauf hin, daß der Einheitstarif in Armentières verhältnismäßig leicht und ohne Schädigung der Fabrikanten durchgeführt werden konnte: „Die Produkte von A. zeigen eine gewisse Einförmigkeit insofern als hier fast nur für den Bedarf von Heer und Marine gearbeitet wird, Leinen für Zeltbahnen, Bettbezüge, Zwillichanzüge, und diese Einförmigkeit läßt die Einrichtung eines Einheitstarifes ohne weiteres zu.“ [298])

Für die Textilindustrie in Lille liegen die Verhältnisse anders und es stehen dem Einheitstarif wohlberechtigte Bedenken gegenüber, die sich folgendermaßen zusammenfassen lassen:

„I. Der Einheitstarif trägt dem zur Anwendung gelangenden Mechanismus und der Intensivität der Produktion keine Rechnung. Der Fabrikant hat kein Interesse daran, eine bessere, aber auch kostspieligere Maschine zu verwenden, solange der Arbeiter allein den Nutzen daraus ziehen würde.

II. Der Einheitstarif trägt der Qualität des Materials, aus dem die Kette besteht, nicht Rechnung. Und doch ist gerade die Elastizität und die Widerstandsfähigkeit der Kette von großer Bedeutung für eine Beschleunigung der Arbeit des Webstuhls. Wenn keine Fäden reißen, dann gibt es auch keine Arbeitsunterbrechung. Der Fabrikant wird sehr verschiedene Resultate, besonders auf breiten Webstühlen, erzielen, wenn er aus dem besten Flachs der Bretagne weiße Leinwand in bester Qualität fabriziert, oder geringere Leinwand aus dem geringeren russischen Flachs...

III. Die Arbeitsbedingungen sind in den Fabriken nicht gleich. In der einen muß der Weber die Walze selbst einsetzen und verliert damit Zeit, für die er, da er im Akkordlohn schafft, nicht bezahlt wird; in einer andern Fabrik wird diese Arbeit durch einen eigenen Monteur besorgt. Diesen Bedingungen müßte ein Einheitstarif unter allen Umständen Rechnung tragen.“ [299])

Dazu kommt noch die Mannigfaltigkeit der in Lille fabrizierten Artikel im Gegensatz zu der Einförmigkeit, die in der Produktion der Leinenindustrie von Armentières sich geltend macht. Kurz, die Textilindustriellen Lilles glaubten allen Grund zu haben, sich der Gewährung eines Einheitstarifes zu widersetzen. Unter diesen Umständen kam als äußerstes Mittel der Streik in Betracht. Zu einem solchen Schritt erklärte sich der sozialistische Textilarbeiterverein, der damals knapp 250 Mitglieder zählte, zu schwach, es wäre denn, daß er die Unter-

[298]) Léon de Seilhac, S. 11.
[299]) Léon de Seilhac, S. 21/22.

stützung der gelben Textilarbeiter fände. „Sie hielten", so schreibt de Seilhac, „diese Vorbedingungen für unerfüllbar. Zufällig waren nun die ‚Unabhängigen' in Armentières, die in dem letzten wirtschaftlichen Kampfe mit den Sozialisten gemeinsame Sache gemacht hatten, mit diesen noch in freundschaftlichen Beziehungen geblieben. Die Unabhängigen in Armentières wurden nun gebeten, bei den Unabhängigen in Lille zu intervenieren, um sie zu einem Bündnis mit den Sozialisten dieser Stadt und zur Streikerklärung zu veranlassen. Sie sagten ihnen: Es ist eure Ehrenpflicht, eure Kameraden nicht zu verlassen; Ihr dürft nicht von euch sagen lassen, daß Ihr euch den Unternehmern verschrieben habt. Der Hieb saß; die unabhängigen Textilarbeitervereine erklärten sich bereit, mit den Sozialisten zu marschieren." [300])

Aber weder Rote noch Gelbe wünschten den Streik, wie de Seilhac bemerkt, sondern sie hofften insgesamt, die Unternehmer würden sich zu einigen Zugeständnissen bereit finden lassen. Ein Ausschuß, in dem neben den Delegierten der Sozialisten, Creton und Renard, zwei Führer der Gelben, Lambert und der Stadtrat Coutel saßen, wurde beauftragt, mit den Unternehmern in Verhandlungen einzutreten und die Wünsche der Arbeiter zu übermitteln. Diese waren:

1. Kollektivarbeitsvertrag.
2. Einheitstarif nach Kategorien.
3. Schaffung gemischter Ausschüsse mit gleichmäßiger Vertretung der Arbeitgeber und Arbeitnehmer.

Die Gelben schlossen sich diesen Forderungen nur teilweise an. Am 9. Juni wurden die Forderungen zur Kenntnis der Arbeitgeber gebracht, die mit einer einzigen Ausnahme die Antwort schuldig blieben. Am 31. Juli wandte sich der Präfekt des Norddepartements an den Arbeitgeberverband, um diesen zu veranlassen, mit den Arbeitern in Verhandlungen einzutreten, und als auch dieser Schritt erfolglos blieb, berief er gemeinsam mit dem Bürgermeister von Lille auf den 29. September eine Konferenz der Arbeitgeber, die erklärte, sich auf keinen Fall in eine gemeinsame Diskussion mit den Arbeitnehmern einzulassen. „Wenn die Arbeiter glauben, Anlaß zu Beschwerden zu haben, so wäre jeder Arbeitgeber gerne bereit, seine Arbeiter in seiner Fabrik zu empfangen. [301]) Auf diesen abschlägigen Bescheid hin berief der gemeinsame Arbeiterausschuß eine Vertretersitzung aller Gewerkvereine des Liller Industriegebietes, um über einen eventuellen Generalstreik in der Textilindustrie Beschluß zu fassen. Der Generalstreik wurde in der Sitzung vom 3. Oktober mit 11 gegen 4 Stimmen abgelehnt, denn „man hielt es für klüger, den Streik auf Lille zu beschränken und die Streikenden finanziell zu unterstützen".

Inzwischen war auch der letzte Versuch, zu einer friedlichen Einigung zu gelangen, mißglückt: die Arbeitgeber, mit denen man nun einzeln in Verhandlung getreten war, hatten in ihrer Mehrzahl eine ablehnende Haltung eingenommen. Zwei Unternehmer erklärten, den Tarif von Armentières, einer, den vorgeschlagenen Tarif annehmen zu wollen, fünf boten eine Lohnerhöhung an unter Verwerfung des Einheitstarifs, zwei erklärten sich zur Annahme des Tarifs bereit, wenn er in

[300]) Léon de Seilhac, S. 7/8.
[301]) Léon de Seilhac, S. 51.

allen Fabriken zur Durchführung käme, zwei versprachen, den Tarif in Erwägung zu ziehen und ihre Antwort später bekannt zu geben, einer offerierte für den Fall des Konfliktes 5 Fr. Tagelohn, während dreizehn Fabrikanten sich vollkommen ablehnend verhielten.

Am 10. Oktober fand die definitive Abstimmung über den Streik statt. Von 2170 Liller Webern erschienen 645 in der Versammlung: 533 stimmten für, 112 gegen den Streik, am 11. Oktober wurde die Arbeit überall eingestellt.

Während dieser Vorgänge und während des Streiks herrschte bei allen sonstigen Gegensätzen zwischen Roten und Gelben eine vollständige Harmonie. Auch sonst waren die Führer der beiden Gruppen erfolgreich bemüht, die Streikenden immer wieder zur Ruhe zu mahnen und Ausschreitungen jeder Art zu verhüten.

Die finanzielle Lage der Streikenden war recht befriedigend. Beim sozialistischen Gewerkverein erhielt jedes Mitglied 12 Fr., beim unabhängigen Verein 15 Fr. wöchentlich als Streikunterstützung [302]); sie hatten außerdem als Mitglieder der sozialistischen bzw. gelben Genossenschaftsbäckerei Anspruch auf unentgeltlichen Brotbezug. Die nichtorganisierten Arbeiter bekamen aus den von auswärts eingelaufenen Unterstützungsgeldern, die 100 000 Fr. betrugen, für sich und für jedes Familienmitglied, das über 13 Jahre alt war, je 2.50 Fr. wöchentlich.

Alsbald nach Beginn des Streikes baten die Arbeiter die Abgeordneten des Departements um ihre Vermittlung und als auch diese Intervention bei den Arbeitgebern ihren Zweck verfehlte, wandten sie sich mit der gleichen Bitte — ebenfalls erfolglos — an den Arbeitsminister.

Die Arbeitgeber hatten bis zum letzten Moment nicht an die Möglichkeit des Streikes geglaubt; angesichts des unerwartet hartnäckigen Widerstandes verwarfen sie zwar nach wie vor den Einheitstarif, erklärten sich aber sonst zu weitgehenden Zugeständnissen bereit. Die Einigung wurde schließlich nur dadurch noch verzögert, daß der Streikausschuß gegen zwei besonders verhaßte Unternehmer besondere Maßregeln ergreifen wollte, wogegen die Unternehmer sich nur unter der Bedingung zum Friedensschluß bereit erklärten, daß die Wiederaufnahme der Arbeit in allen Webereien zur gleichen Zeit erfolge. Zu Beginn des Monats Dezember begann unter den Streikenden sich ein gewisser Mißmut gegen den Streikausschuß geltend zu machen, der selbst in dem sozialistischen Organ Le Réveil du Nord vom 16. Dezember deutlich zum Ausdruck kam; die große Masse war, trotzdem die Kassen der Gewerkvereine noch gefüllt waren, des Streiks überdrüssig und der Ausschuß beeilte sich, in voller Erkenntnis des Ernstes der Lage dieser Stimmung Rechnung zu tragen. Am 20. Dezember beschlossen die Streikenden einstimmig, die Arbeit gemäß dem Verlangen der Unternehmer gleichzeitig in allen Webereien zu den von den einzelnen Firmen vorher festgesetzten Bedingungen wieder aufzunehmen. Damit fand nach 72tägiger Dauer ein Streik sein Ende, als dessen besonderes Merkmal de Seilhac die Tatsache bezeichnet, daß einerseits Rote und Gelbe sich gegen die Unternehmer verbündet

[302]) An anderer Stelle war schon die Rede davon, daß sich 1908 in der „Caisse des conflits" 10 000 Fr. befanden; vom Streik betroffen waren nach de Seilhac nur 150 Gelbe.

haben, und daß anderseits von den Arbeitern niemand den Streik gewünscht, von den Unternehmern niemand an seine Möglichkeit geglaubt hätte [303]).

Die Gelben Lilles haben trotz ihres damaligen Bündnisses mit den Sozialisten ihre prinzipiell ablehnende Stellung gegenüber allen sozialistischen Lehren beibehalten; sie sind heute nach wie vor entschlossen, solange es nur geht, ihre Forderungen auf friedlichem Wege zur Geltung und Anerkennung zu bringen, in Eintracht und Frieden mit dem Arbeitgeber ihre Lage zu verbessern, im Sinne der Lehren Frédéric Le Plays, als dessen Anhänger sich die Führer der Liller Gelben stets offen bekennen.

Auf dem Gebiete der genossenschaftlichen Betriebe haben die Gelben Lilles große Erfolge zu verzeichnen. Die Bäckerei, von deren Begründung an anderer Stelle die Rede war, ist heute mit einer Tagesproduktion von 45 000 Pfund Brot die größte des Landes und eine der größten des Kontinents; in der Zeit vom November 1908 bis Oktober 1909 betrug ihre Gesamtproduktion 6 087 253 Kilo im Werte von über 2 000 000 Fr.

Das Kapital der Genossenschaft wurde aufgebracht:

1. durch die Ausgabe von Anteilscheinen, die zum ortsüblichen Zinsfuß verzinst werden. Sie wurden bei Begründung der Genossenschaft zur Gewinnung eines Grundkapitals ausgegeben und von Liller Katholiken übernommen;

2. durch die Ausgabe von Obligationen;

3. durch die Aufnahmegebühren (50 Cts. pro Person).

Die Teilnahme an der Genossenschaft ist nicht auf die Mitglieder der gelben Gewerkvereine beschränkt, sondern steht jedem frei. „Zweck der ‚Société coopérative de Boulangerie, L'Indépendante' ist:

1. die Lage der Mitglieder dadurch zu verbessern, daß ein durch den Verkauf von Brot erzielter Gewinn unter die Mitglieder verteilt wird;

2. Unterstützungseinrichtungen zu schaffen."

„Der Reingewinn gelangt nach Abzug der Amortisation und der Zuwendungen an die Reserven ohne jeden Abzug an die Mitglieder nach Maßgabe ihrer Einkäufe zur Verteilung." Bei der Lieferung des Brotes, das sofort bar zu bezahlen ist, erhält der Käufer eine dem Kaufwert entsprechende Marke; nach Berechnung des Reingewinns werden dann am Schlusse eines jeden Jahres die Marken zu einem dem Reingewinn entsprechenden Wert an der Genossenschaftskasse eingelöst. So wird z. B. für ein dreipfündiges Brot, das 50 Cts. kostet, eine Marke ausgegeben, die nach den bisherigen Erfahrungen mit 10—13 Cts. eingelöst wird. Bei täglichem Bezug eines solchen Brotes ergibt sich dann im Vergleich zu dem in Lille sonst üblichen Brotpreis von 55 Cts. eine jährliche Ersparnis von 47 Fr. Dabei verpflichtet sich die Genossenschaft noch, den Mitgliedern ihren gewöhnlichen Bedarf an Brot ganz unentgeltlich zu liefern bei Streik, Arbeitslosigkeit und bei Unglücksfällen, die durch elementare Ereignisse veranlaßt sind. Eine besondere Kasse leistet auf die angesammelten Marken im Laufe des Jahres Vorschüsse.

In Verbindung mit der Genossenschaft besteht eine Unterstützungskasse „Le Pain mutuel", die gegen eine Aufnahmegebühr von 50 Cts.

[303]) Léon de Seilhac, S. 7.

und einen Jahresbeitrag von 1 Fr. im Krankheitsfall den unentgeltlichen Bezug des Brotes auf die Dauer von 12 Wochen garantiert; eine andere Kasse, „Le Pain maternel", sichert bei den gleichen Bedingungen den unentgeltlichen Bezug von Brot auf die Dauer von 3 Wochen bei der Geburt eines Kindes zu.

In ähnlicher Weise wie die Bäckerei funktioniert seit 4 Jahren eine Genossenschaftsbrauerei: „La grande Brasserie". Der Verkauf der Brauerei betrug allein im Mai 1911 mehr als 4000 hl; der Preis des Bieres ist um 10 %, mit Einrechnung der Rückvergütung sogar um 25 % niedriger als ortsüblich. Die Brauerei befaßt sich auch mit allen Geldgeschäften, die sonst mit einem solchen Betrieb verbunden zu sein pflegen, insbesondere mit der Gewährung von Darlehen und Hypotheken.

Die bedeutenden Erfolge, die die Gelben Lilles mit ihren genossenschaftlichen Betrieben errungen haben, sind in erster Linie wohl auf die große Vorliebe und das Verständnis der durch belgische Vorbilder — ich denke hier an Gent — beeinflußten Nordfranzosen für alle genossenschaftlichen Unternehmungen zurückzuführen, dann aber auch ohne Zweifel auf die umsichtige und gewandte Leitung der gelben Führer. In Lille war der Boden durch die Existenz der gut rentierenden sozialistischen Betriebe dazu noch ganz besonders günstig vorbereitet; und daß die später begründeten Unternehmungen der Gelben die der Sozialisten in bezug auf den Umfang des Geschäfts erreichen konnten, ist dadurch zu erklären, daß die Gelben bedeutend billiger sind: die Sozialisten verwenden, wie von den Gelben behauptet wird, einen großen Teil des Gewinns für die Propaganda, die Gelben verteilen ihn in der Form von Rückvergütungen unter die Konsumenten. Diese Rückvergütungen haben seit dem Bestehen der Bäckerei, d. i. seit dem Jahre 1903 bis zum 1. Januar 1912, die Summe von 2 500 000 Fr. erreicht; in Form von Unterstützungen (unentgeltlicher Brotbezug) wurden im gleichen Zeitraum 175 000 Fr. ausgegeben. Daneben werden noch jährlich mehrmals den Mitgliedern große Feste gegeben, und für das zehnjährige Jubiläum im Jahre 1913 ist neben anderm die Verlosung eines neu zu erbauenden Wohnhauses im Wert von 10 000 Fr. unter die Mitglieder der „Indépendante" geplant.

In Verbindung mit dem Verband unabhängiger Gewerkvereine wurde 1908 eine „Société coopérative d'Habitations à Bon Marché, La Maison Indépendante" begründet, durch deren Vermittlung die Arbeiter im Lauf von höchstens 25 Jahren in den Besitz eines eigenen Hauses kommen sollen. Das zur Inangriffnahme des Baues nötige Kapital — vorerst 55 000 Fr. — wurde durch die Ausgabe von Aktien aufgebracht. Als Anzahlung ist beim Erwerb eines Hauses der zehnte Teil, d. i. 400—800 Fr. sofort zu entrichten. Bis heute sind an der rue de Crimée zwei Gruppen solcher Häuser entstanden; mit dem Bau der dritten Gruppe soll alsbald begonnen werden. Der Geschäftsbericht für 1911 spricht sich über die bisherigen Erfolge sehr befriedigt aus; er hebt besonders lobend hervor, daß infolge der guten Auswahl der Mieter bisher noch kein Centime durch Nichtbezahlung der Miete verloren wurde. Die Bilanz für 1911 sei hier im Originaltext wiedergegeben:

A. Actionnaires	29 250.—	Fr.
Terrain, Habitations	32 500.—	-
Caisse	231.05	-
	61 981.05	Fr.

B. Actions	55 000.—	Fr.
Epargne	632.35	-
Réserve	1 823.53	-
Amortissements	3 060.—	-
à nouveau	475.17	-
Dons	660.—	-
Compte avance sans intérêts	330.—	-
	61 981.05	Fr.

Gewissermaßen als Zentrale der unabhängigen Gewerkvereine von Lille und der von ihnen geschaffenen Institutionen erscheint das 1903 geschaffene „soziale Sekretariat" (secrétariat social). Es wird geleitet von einem Ausschuß, dem Professor Maurice Vanlaer, zwei Juristen und H. Jooris angehören. Zur Besorgung der Geschäfte ist ein ständiger Sekretär bestellt. Zu den Aufgaben des sozialen Sekretariats gehört der Unterhalt eines ständigen Arbeitsnachweises, einer Auskunftsstelle, der Bibliothek, dann die Leitung der gesamten Propaganda und die Aufsicht über die von den einzelnen Vereinen eingerichteten Unterrichts- und Fortbildungskurse.

Der Arbeitsnachweis scheint unter der Konkurrenz des sozialistischen Bureaus zu leiden, er hat im Jahre 1906 160, im Jahre 1907 gegen 200 Stellen vermittelt. Die Auskunftsstelle erteilt unentgeltlich Aufschluß in allen Fragen juristischer und medizinischer Natur; sie ist besonders bei der Einführung des Altersrentengesetzes den Arbeitern mit Rat und Tat beigestanden.

Die Propaganda wird in großem Maßstabe betrieben durch die Verteilung von Flugblättern und Broschüren, und durch die Veranstaltung von aufklärenden Vorträgen, deren in den Arbeitervororten von Lille jeden Monat mehrere gehalten werden.

Der Metallarbeiterverein hat unter den Auspizien des „Institut catholique des Arts et Métiers" schon seit Jahren mit wachsendem Erfolg Fortbildungskurse organisiert.

Der Verband der unabhängigen Gewerkvereine von Lille ist seit seiner Begründung mit andern gelben und unabhängigen Arbeiterorganisationen in Verbindung gestanden; er war an der mißglückten Gründung eines nordfranzösischen Verbandes beteiligt und entsandte seine Vertreter seit 1902 regelmäßig zu den Pariser Kongressen. Dem Nationalverband der Gelben Frankreichs hat er nie angehört. Erst als politische Tendenzen bei den Pariser Gelben die Oberhand bekamen und die feudal-klerikale Richtung des Pariser Zentralausschusses immer mehr in den Vordergrund trat, da lockerten sich die Beziehungen zwischen Paris und Lille, bis schließlich durch den Streik vom Oktober 1909, den Biétry und die andern Pariser Gelben entschieden mißbilligten, ein vollständiger Bruch herbeigeführt wurde [304]).

Mit den gelben Vereinen von Tourcoing besteht noch das gleiche gute Einvernehmen wie früher; neueren Datums sind die Beziehungen zu dem katholisch-unabhängigen „Syndicat des Employés du commerce" in Paris [305]).

---

[304]) Seit dieser Zeit ist auch die Bezeichnung „gelb" in Lille sehr verpönt, man fürchtet, dadurch mit den Pariser Gelben identifiziert zu werden.

[305]) Ehemals rue des Petits-Carreaux.

Heute ist der Verband der unabhängigen Gewerkvereine eine Macht in Lille, mit der die Sozialisten, dann aber auch Unternehmer und Regierung zu rechnen haben. Einer ihrer Führer [306]) sitzt im Stadtrat von Lille und im Verwaltungsrat des „Fonds municipal de chômage"; bei den letzten Wahlen zum Conseil des Prud'hommes siegten die vier Kandidaten der Unabhängigen über die gegnerische Liste. Auch nach außen hin haben die gelben Vereine Beachtung gefunden. Die Belgische nationalökonomische Gesellschaft stattete ihnen im Januar 1911 unter Führung des Paters Rutten einen Besuch ab, um ihre Einrichtungen näher zu studieren, Albaret machte das soziale Sekretariat zum Gegenstand einer ausführlichen Arbeit in der Réforme sociale, und Léon de Seilhac spendet ihnen uneingeschränkt Lob und Anerkennung [307]).

7. Die jüngsten Einigungsversuche.

Unabhängige Gewerkvereine von Roubaix und Looz-lez-Lille beriefen auf den 6. Juni 1911 einen Kongreß nach Roubaix, auf dem unter Teilnahme von Vereinen aus Roubaix, Watrelos, Tourcoing, Linselles, Croix, Launoy und Leves eine „Fédération des Organisations ouvrières du Nord de la France" begründet wurde. Die Vertreter der großen gelben Organisationen von Lille und Tourcoing waren dem Kongreß ferngeblieben und haben auch bis heute ihren Beitritt noch nicht erklärt. Die Verhandlungen des Kongresses bieten kein besonderes Bild: es sind die üblichen antisozialistischen, arbeitgeberfreundlichen Kundgebungen, unter die sich schüchtern eine Kritik des Altersrentengesetzes, verbunden mit einigen wenigen positiven Vorschlägen zur Besserung, einmischt. Führer der Bewegung ist Victor Vermesse, Organ ist La Paix Sociale. Irgendwelche Bedeutung hat der Verband bis heute nicht erreicht [308]).

Mit größerem Erfolg bemüht sich die unabhängige Arbeitsbörse von Lyon, unterstützt von der unabhängigen Börse von Marseille und in letzter Zeit von dem gelben Hafenarbeiterverein in Toulon, unter der Führung von Biojou um eine Einigung der unabhängigen Vereine von Südostfrankreich. Im März 1911 fand in Lyon, im März 1912 in Marseille ein Kongreß statt; für 1913 haben die Gelben von Toulon, die zugleich mit dem Pariser gelben Gewerkschaftsverband in engen Beziehungen stehen, ihre Stadt als Versammlungsort vorgeschlagen. Dem Verband der unabhängigen Gewerkvereine von Südostfrankreich gehörten im Jahre 1911 folgende Organisationen an [309]). (S. Tabelle S. 113.)

Auf der Tagesordnung des Kongresses von 1911 standen unter anderem folgende Fragen:

Maßregeln zur Beseitigung der Arbeitslosigkeit, Arbeitsverhältnisse im Baugewerbe, Lage der Textilindustrie, Hausindustrie, Conseil du Travail, Acht- und Zehnstundenarbeitstag, englische Arbeitswoche, gewerbliche Fortbildung.

---

[306]) Ch. Coutel.

[307]) Siehe La Grève du Tissage de Lille.

[308]) „La Paix sociale" B, 34 (11. Juni 1911).

[309]) Siehe L'Indépendance ouvrière, Organ der unabhängigen Arbeitsbörse von Lyon, erscheint seit 1903. Über den Kongreß von 1911 siehe besonders VIII, 95 (30. März 1911).

	Name und Ort	Gründungsjahr	Mitgliederzahl
1.	Union des chefs d'atelier tisseurs de la Loire, St. Etienne	1899	125
2.	Syndicat des tisseurs de Beaubrun, St. Etienne . .	1901	40
3.	Syndicat indépendant des chefs d'atelier tisseurs de Côte-Chaude	?	?
4.	Chambre syndicale des chefs d'atelier rubaniers de Saint-Didier-la-Séauve	?	?
5.	Chambre syndicale des chefs d'atelier veloutiers de Saint-Genest-Lerpt	?	?
6.	Comité de défense du tissage, St. Etienne	?	?
7.	Syndicat indépendant des passementiers de Saint-Roch	?	?
8.	Syndicat indépendant des ouvriers teinturiers, St. Etienne	?	?
9.	Union indépendante des ouvriers métallurgistes de Firming	1907	457
10.	Syndicat professionnel indépendant des métallurgistes du Chambon-Feugerolles	1910	421
11.	Association des ouvriers en soie de Bussières . . .	1908	197
12.	Syndicat libre des ouvriers mineurs de Saint-Gobain, St. Pierre-la-Palud	?	?
13.	Corporation des tisseurs lyonnais	1885	820
14.	Syndicat indépendant des ouvriers teinturiers de Lyon	1902	460
15.	Syndicat indépendant du personnel naviguant du Rhône	1904	160
16.	Syndicat indépendant des chauffeurs-mécaniciens	1904	13
17.	Syndicat indépendant des garçons de bureaux de recettes	1903	41
18.	Syndicat indépendant des garçons de magasins . .	1904	28
19.	Union syndicale des ouvriers tullistes	1908	68
20.	Association amicale professionnelle des ouvriers en voitures, Lyon	1910	35
21.	Syndicat mixte du bâtiment (Section ouvrière) . .	1888	71
22.	Syndicat de l'aiguille lyonnaise	?	?
23.	Syndicat de la soie	1901	68
24.	Syndicat des dames employés	1900	250
25.	Syndicat de l'aiguille stephanoise.	?	?
26.	Syndicat de la soie stephanoise	?	?
27.	Association amicale des employés de Villefranche-sur-Saône	?	?
28.	Association professionnelle des ouvriers métallurgistes de Grenoble	1906	180
29.	Association indépendante des ouvriers en bouton, Grenoble	?	?
30.	Chambre syndicale indépendante de l'industrie de la chaussure, Romans	1906	670
31.	Syndicat indépendant des ouvrières en soieries de Saint-Jean-en-Royans	1906	30
32.	Union fédérative des syndicats ouvriers indépendants des Bouches-du-Rhône (6)	1903	1341
33.	Syndicat indépendant des dames poissonières, Marseille	?	?
34.	Syndicat indépendant des inscrits maritimes . . .	1904	?
35.	Syndicat des journaliers français	1908	194
36.	Syndicat indépendant des commis	1903	252
37.	Syndicats libres du Dauphiné (6)	?	?
38.	Syndicat indépendant des ouvriers raffineurs . . .	?	?

Die elende Lage der Heimarbeiterinnen von Lyon, die deren Vertreterin in grellen Farben zeichnete, gab zu einer lebhaften Debatte über die zu ihrem Schutze zu ergreifenden Maßnahmen Anlaß. Der

Kongreß empfiehlt die Schaffung einer gewerkschaftlichen Organisation der Heimarbeiterinnen, erfordert gesetzliche Maßnahmen zur Festsetzung eines Minimallohns und zur Einrichtung von Lohnämtern unter staatlicher Aufsicht, zusammengesetzt aus den Vertretern der Arbeitgeber- und Arbeitnehmerverbände; erfordert insbesondere — und dabei wendet er sich an die Unternehmer — rücksichtslose Unterdrückung des unheilvollen Vermittlerwesens und energische Maßnahmen zur Besserung der gerade in Lyon besonders ungünstigen Wohnungsverhältnisse.

Der Achtstunden-Arbeitstag erscheint dem Kongreß als außerordentlich wünschenswert, er richtet an die Regierung die Bitte, auf einer internationalen Konferenz eine gemeinsame Regelung dieser Frage durch alle Industriestaaten in Anregung zu bringen; der Kongreß protestiert aber gegen eine einseitige Einführung des Achtstunden-Arbeitstags in Frankreich; der Zehnstunden-Arbeitstag soll dagegen sofort gesetzlich sanktioniert und sollen Ausnahmen nur in vereinzelten, dringenden Fällen zugelassen werden. Im weiteren Verlauf spricht sich der Kongreß noch für die Einführung der englischen Arbeitswoche, vor allem für die Frauen, aus.

Zur Beseitigung der Arbeitslosigkeit schlägt der Kongreß die sofortige Inangriffnahme von öffentlichen Arbeiten unter Ausschluß aller ausländischen Arbeiter vor; für die Arbeitslosenunterstützungskassen der Gewerkvereine erwartet er eine weitgehende finanzielle Unterstützung von seiten der staatlichen und kommunalen Behörden.

In der Frage der gewerblichen Ausbildung hat die unabhängige Arbeitsbörse von Lyon gemeinschaftlich mit der Pariser Arbeitspartei die Initiative zur Einberufung des „Congrès National mixte de l'Industrie, du Commerce et du Travail" ergriffen; ihr Generalsekretär, F. Biojou, gehört dem ständigen Exekutivausschuß des Kongresses an.

Der Verband der unabhängigen Gewerkvereine von Südostfrankreich bildet zusammen mit der ihm in letzter Zeit besonders eng verbündeten Pariser Arbeitspartei heute die weitaus stärkste Gruppe unabhängiger Arbeiterorganisationen Frankreichs.

Schlußwort.

In den 90er Jahren des vergangenen Jahrhunderts hatte sich in der anarchistischen Bewegung in Frankreich ein bemerkenswerter Umschwung vollzogen: den Bemühungen Emile Pouget's, eines Führers der Anarchisten, Redakteur des Père Peinard, war es, wie ich schon an anderer Stelle ausgeführt habe, gelungen, in den Kreisen der unzufriedenen Arbeiter Anhänger zu werben und eine große Anzahl ihrer Organisationen für seine Ideen zu gewinnen. Der Gewerkverein ist nach Pougets Ansicht „vor allem und hauptsächlich eine Kampfesorganisation" [310]), sein Ziel „die Ausschaltung der Kapitalisten, die

[310]) Emile Pouget, „Le Syndicat", S. 22, siehe ferner vom gleichen Verfasser „Les Bases du Syndicalisme" und die vom „Groupe des étudiants socialistes révolutionnaires anarchistes" herausgegebene Arbeit: „Les anarchistes et les syndicats", Paris 1898, Bureaux des „Temps Nouveaux".

Reorganisation der Produktion und die Verteilung der Produkte auf kommunistischer Grundlage". Als Kampfmittel empfiehlt er die „action directe" in ihren verschiedenen Formen: Sabotage, Boykott, Label, Streik und vor allem den Generalstreik, „unter den gegenwärtigen Umständen das einzig wirksame Mittel zur Vernichtung von Kapitalismus und Regierung"[311]).

Die Lehren Pougets und seiner Freunde wurden das Programm des revolutionären Syndikalismus und der „Confédération générale du travail" (C. G. T.), die die neue Bewegung verkörperte. Anfänglich glaubte man in weiten Kreisen, dieser Entwicklung der Gewerkschaftsbewegung keine besondere Beachtung zuwenden zu müssen, und war wohl geneigt, die Ankündigung der „action directe" als eine nichtssagende Drohung aufzufassen. Erst als in den verschiedensten Teilen des Landes Unruhen entstanden und die Streiks immer mehr einen ausgesprochen revolutionären Charakter annahmen, einen Charakter, der den Einfluß anarchistischer Lehren unverkennbar erscheinen ließ, da wurde der Ernst der Lage offenkundig. Erheblich verstärkt wurde die dadurch hervorgerufene allgemeine Unruhe und Besorgnis durch die politische Lage des Landes am Ausgang des 19. Jahrhunderts:

Die Affäre Dreyfus hatte Frankreich in zwei große Lager gespalten, die sich mit unerhörter Schärfe und Erbitterung befehdeten und gegenseitig schwächten, während zu gleicher Zeit England durch seine energische Stellungnahme in der Faschodaangelegenheit der französischen Republik eine schwere Demütigung beibrachte. Es waren Jahre tiefer nationaler Depression, die sich der Verbreitung des revolutionären Syndikalismus nur günstig erwiesen. Er erreichte seinen Höhepunkt um die Jahrhundertwende, als zum ersten Male ein Sozialist, der Abgeordnete A. Millerand, von Waldeck-Rousseau in das Ministerium einberufen worden war. In einem durchaus ungerechtfertigten Vertrauen auf eine Unterstützung von seiten der Regierung nahm die Bewegung Formen an, die die öffentliche Ordnung und Sicherheit aufs Äußerste gefährdeten, und die in mehr als einem Fall das Eingreifen von Militär nötig machten. Geradezu einzigartig in der Geschichte der französischen Arbeiterbewegung stehen die Ereignisse da, die sich bei einem Streik in der Uhrenindustrie des Departement Doubs abspielten. Als hier die Uhrenarbeiter aus Anlaß einer Lohnforderung in den Ausstand getreten waren, gelang es den von Paris in die Gegend entsandten Agitatoren, die Arbeiter in einen derartigen Zustand der Erregung zu versetzen, daß diese auf Anraten ihrer Führer beschlossen, nach Paris zu ziehen und die Regierung zu zwingen, zu ihren Gunsten in den Konflikt einzugreifen und das in das Streikgebiet entsandte Militär zurückzuziehen. Der Plan kam zur Ausführung. Eines Tages machte sich eine Menge von mehreren tausend Köpfen Arbeiter mit ihren ganzen Familien auf den Weg zur Hauptstadt und erreichte noch am gleichen Tage Belfort; hier stellte sich ihnen ein starkes Militäraufgebot entgegen; dem es aber erst durch die Drohung, von der Waffe Gebrauch zu machen, und nach Gefangennahme der Führer gelang, die erregte Menschenmasse zur Umkehr in die Heimat zu bewegen.

---

[311]) Emile Pouget, „Le Syndicat", S. 19—21.

Dieser und ähnliche Auswüchse der Gewerkschaftsbewegung, wie sie die Ära des revolutionären Syndikalismus damals zeitigte, hatten schließlich zur Folge, daß sich in den Kreisen der Arbeiter selbst eine mächtige Reaktion geltend machte. Als ein Streik bei Schneider in Le Creusot zu politischen, d. h. in diesem Falle zu revolutionären Zwecken ausgebeutet werden sollte, da versagte ein großer Teil der Arbeiterschaft den Gewerkschaftsführern die Gefolgschaft und schloß sich seinerseits zur Abwehr derartiger Übergriffe zusammen. So ward in Le Creusot der Grund gelegt zu einer gegen den revolutionären Syndikalismus gerichteten Gegenbewegung, die sich im Lauf der folgenden drei Jahre über ganz Frankreich ausdehnte und überall Anhänger fand; man bezeichnete sie als die unabhängige oder als die gelbe Arbeiterbewegung.

Das Programm dieser gelben Gewerkvereine ergab sich aus den Umständen, die ihre Gründung begleiteten: entstanden unter dem Drucke des von den Anhängern der C. G. T. ausgeübten Terrorismus, verwarfen sie in erster Linie das Bestreben, durch die Anwendung der „action directe" eine Verbesserung der Lage der arbeitenden Klasse zu erlangen, sie vertraten vielmehr die Ansicht, daß zwischen den Interessen des Arbeitgebers und Arbeitnehmers nicht notgedrungen und unter allen Umständen ein Gegensatz bestehe, daß es im Interesse beider läge, einen solchen Gegensatz, soweit er bestehe, vielmehr zu überbrücken zu suchen, sie wollten, ohne auf ihre Unabhängigkeit oder auf ihr Koalitionsrecht zu verzichten, eine Verbesserung ihrer wirtschaftlichen und sozialen Lage, wenn irgend möglich, auf dem Wege einer friedlichen Verständigung mit dem Unternehmer erlangen. Den internationalistischen und anarchistischen, ebenso wie den antimilitaristischen Bestrebungen des revolutionären Syndikalismus gegenüber erkennen sie die Notwendigkeit der Erhaltung der bestehenden Gesellschafts- und Wirtschaftsordnung und aller der Institutionen an, die zu ihrem Schutze nötig erscheinen.

So übertrieben in den letzten Jahren die Besorgnis über das Auftreten und unaufhaltsame Vordringen der C. G. T. gewesen war, so übertrieben war jetzt wiederum die Freude über ihre vereinzelte Niederlage und über die erfolgreiche Begründung einer gleichzeitig nationalen und wirtschaftsfriedlichen Arbeiterbewegung. Und diese freudige und zufriedene Stimmung beschränkte sich durchaus nicht auf die zunächst beteiligten Kreise, auf Unternehmertum und Regierung, sondern bemächtigte sich in gleicher Überschwenglichkeit aller derer, die, empört über die antinationale Politik der äußersten Linken, mit allen Kräften auf eine Gesundung der inner- und außerpolitischen Lage ihres Landes hinarbeiteten.

Die materielle Lage der in den damaligen Kämpfen entstandenen gelben Gewerkvereine war denkbar ungünstig: soweit bei ihrer Begründung überhaupt Geldmittel zur Verfügung gestanden hatten, so wurden diese in den ersten Wochen ihres Bestehens vollständig aufgebraucht, und die durch die meist vorhergehenden Arbeitseinstellungen ohnehin schwer geschädigten Arbeiter waren — von der mangelnden Zahlungsfreudigkeit der französischen Arbeiter hier ganz abgesehen — nicht in der Lage, die zu einer kraftvollen Fortführung der Bewegung nötigen Beiträge zu leisten. Um so größer war der Eifer und die Bereitwilligkeit, den hilfsbedürftigen gelben Gewerkvereinen

mit Rat und Tat beizustehen, bei allen denen, die aus irgend einem Beweggrund ein gedeihliches Vorwärtsschreiten dieser Bewegung für erstrebenswert erachteten. Wie schon bei der öffentlichen Subskription zu gunsten der Gelben von Montceau, so flossen auch fernerhin reichliche Gaben und allenthalben zeigte sich das Bestreben, den gelben Gewerkvereinen die Bahnen für die Zukunft zu ebnen. Gleichzeitig und Hand in Hand mit diesem Bestreben gingen vielfach Bemühungen, die darauf hinzielten, diese ungünstige Lage der gelben Bewegung zu benützen, um sie für eine bestimmte Idee, für eine bestimmte Partei zu gewinnen. Hier erhoffte man wohl von einer Förderung dieser wirtschaftsfriedlichen Arbeiterbewegung die Begründung eines modernen Patronatssystems, die Verwirklichung des sozialen Friedens, dort predigte man die Gewinnbeteiligung; mancher Unternehmer begnügte sich damit, in einem gelben Gewerkverein einzig und allein ein sicheres Werkzeug zur Bekämpfung der C. G. T., eine Streikbrecherorganisation zu sehen, nationalistische und andere Politiker gedachten die Bewegung zu politischen Zwecken auszunützen, und gewisse religiös gefärbte Kreise suchten für einen Ausbau der Bewegung in christlich-demokratischer Richtung Stimmung zu machen. Schließlich unternahmen Pariser unabhängige Gewerkvereine, die mit der gelben Bewegung keine näheren Berührungspunkte hatten, unter der Leitung ehrgeiziger Führer, gegen den ausgesprochenen Willen der Creusotiner Gelben den Versuch, eine Einigung aller Gelben Frankreichs unter ihrer Ägide herbeizuführen. Auf dem von ihnen nach Paris einberufenen Kongreß traten die Folgen aller dieser fremden Einwirkungsversuche zu tage. Aus der naturwüchsigen, ursprünglich einheitlich gegen die Vorherrschaft des revolutionären Syndikalismus gerichteten Arbeiterbewegung war ein Spiegelbild, man möchte fast sagen, ein Zerrbild aller der Bewegungen geworden, die seit den Tagen der Revolution im sozialen, wirtschaftlichen und politischen Leben Frankreichs jemals eine Rolle gespielt haben; eine einheitliche, gesunde Weiterentwicklung, eine Zentralisierung der gelben Bewegung, die ihr einen dauernden Einfluß in der Arbeiterbewegung hätte sichern können, erwies sich angesichts der erfolglosen Zersplitterung der Strömungen als unmöglich. Und wie diese Beeinflussungsversuche eine Einigung der gelben Bewegung unmöglich machten, so traten sie auch der unbehinderten Entwicklung der einzelnen gelben Gewerkvereine hemmend entgegen. Die Anhänger dieser Berufsvereine hatte nur ein gemeinsames Bedürfnis nach Zusammenschluß, der Wunsch, der Macht der Syndikalisten einheitlich und geeint Widerstand zu leisten, zusammengeführt; sie rekrutierten sich zum großer Teil aus der Masse der Nichtorganisierten, in einer Minderheit aber auch aus früheren Mitgliedern anderer — sozialistischer und gelegentlich auch christlicher — Organisationen und aus Anhängern der verschiedensten politischen Parteien. Eine dauernde Verbindung dieser verschieden gearteten, zu dem einen Zweck der Bekämpfung des revolutionären Syndikalismus zusammengeschlossenen Elemente auf dem Boden eines positiven Programms brachte schon von Natur aus, besonders aber nach der teilweisen Erreichung des ursprünglichen Ziels eine Reihe von schwierigen Aufgaben mit sich; sie wurde noch erschwert oder ganz unmöglich gemacht durch die hilfsbereite Einmengung derer, die in den aus der Natur der Organisationen leicht erklärlichen arbeitgeberfreundlichen Tendenzen ein günstiges Vor-

zeichen für die Wiederaufnahme aller der Versuche sehen zu dürfen glaubten, die in der ersten Hälfte und um die Mitte des 19. Jahrhunderts unternommen worden waren zur Lösung der Arbeiterfrage auf dem Wege einer Gleichstellung der Interessen von Arbeitgebern und Arbeitnehmern. Wenn aber die Gründer der gelben Organisationen schließlich auch gewillt waren, mit ihrem eigenen Arbeitgeber zusammenzuarbeiten und in Frieden und Einverständnis mit ihm ihre Interessen zu fördern, so hatten sie doch wohl lange nicht die Absicht, sich in ihren ureigenen Angelegenheiten von Sozialpolitikern, Geistlichen, Politikern und von — wie es in Frankreich vielfach der Fall war — fremden Unternehmern vertreten zu lassen.

Die Nutzlosigkeit und die Erfolglosigkeit aller solcher Bestrebungen, wirtschaftsfriedliche, arbeitgeberfreundliche Arbeiterorganisationen künstlich ins Leben zu rufen und zu erhalten, hat die Entwicklung der gelben Bewegung in Frankreich deutlich erwiesen: diejenigen gelben Organisationen, die ihr Bestehen fremder Hilfe verdankten — ich zähle zu ihnen besonders die Pariser Organisationen der Lanoirschen Periode und die dem nationalen Hauptausschuß angegliederten Vereine —, haben den Beweis für ihre Existenzberechtigung nicht erbracht und sind, meist schon nach kurzer Zeit, verschwunden.

Die andern gelben Gewerkvereine aber, die, aufgebaut auf dem Grundsatz einer Interessenharmonie zwischen Unternehmer und Arbeiter, in dauerndem Einvernehmen mit ihrem Arbeitgeber eine stetig fortschreitende Verbesserung der Lage der arbeitenden Klasse zu erreichen hoffen, haben in veränderter Form die Erfahrungen der Versuche bestätigt, die ich als die unmittelbaren Vorgänger der gelben Bewegung betrachte, die Versuche der Gewinnbeteiligung — die hier durch den Einfluß genossenschaftlicher Ideen zur Kapitalbeteiligung erweitert wurde — und des Patronatssystems. Und wie zu Zeiten eines Leclaire, eines Harmel und eines Frédéric Le Play dieses Einvernehmen zwischen Arbeitgeber und Arbeitnehmer in einer Anzahl von Fällen ein sehr günstiges Ergebnis gezeitigt hat, so erfüllen auch die so gearteten gelben Gewerkvereine vielfach die auf sie gesetzten Erwartungen und erringen durchaus beachtenswerte Erfolge. Hier wie dort ist die Vorbedingung eines derartigen Verhältnisses einerseits das ehrliche und aufrichtige Bemühen des Unternehmers, seinen Pflichten gegenüber den Arbeitern im vollsten Umfang nachzukommen, anderseits die gerechte Anerkennung derartiger Bestrebungen von seiten der Arbeiterschaft und ihre Zufriedenheit mit dem dadurch geschaffenen Zustande; wo aber dieser auf gegenseitigem Vertrauen und Zufriedenheit beruhende Zustand nicht besteht, da ist Gewinnbeteiligung und Patronage, ist die wirtschaftsfriedliche, die gelbe Organisation nicht dauernd möglich.

Unter den vorstehend dargelegten besonderen Voraussetzungen scheint die gelbe Arbeiterbewegung geeignet, die Beziehungen zwischen Arbeitgeber und Arbeitnehmer enger und fester zu gestalten, ihr Zusammenarbeiten in den sie gemeinsam interessierenden Fragen zu ermöglichen, und wohl auch leichtere Unstimmigkeiten auf gütliche Weise beizulegen, wenn vorher schon durch gegenseitiges Vertrauen und Entgegenkommen ein befriedigender Zustand geschaffen wurde; da aber dieser Zustand nicht allgemein ist und es wohl auch nie werden wird, so wird damit auch eine Verallgemeinerung der Bestrebungen

der gelben Gewerkschaftsbewegung, ihre Übertragung auf die Arbeiterbewegung in ihrer Gesamtheit unmöglich.

Entstanden in jenen Tagen der Wiedergeburt des französischen Nationalgefühls hat die dortige gelbe Gewerkschaftsbewegung als nationale und wirtschaftsfriedliche Arbeiterbewegung in ihrer ursprünglichsten Form mit dazu beigetragen, dem Vordringen des revolutionären Syndikalismus in einigen Orten etwas Einhalt zu gebieten; begründet auf der Zufriedenheit der Arbeiter mit dem herrschenden Zustand hat sie aber in der Folgezeit nicht vermocht, die Arbeitermassen für ihre Ideen zu gewinnen und eine führende Stellung in der Arbeiterbewegung ihres Landes zu erringen. Die gelben Gewerkvereine bieten in engbegrenztem Rahmen ihren Anhängern, als einem kleinen Teil der Arbeiterschaft gewisse Vorteile, sie können daneben auch die Interessen der Gesamtheit fördern durch eine Bekämpfung extremer, unerfüllbarer Forderungen der „Confédération générale du travail“ und durch vorbildliches Wirken auf dem Gebiete des Genossenschafts- und Unterstützungswesens.

Druck von Leonhard Simion Nf. in Berlin W 57.
8414